HISTOIRE
DE LA GUERRE
DE
mil ſept cent quarante & un.

I. PARTIE.

Par M. de VOLTAIRE.



A LONDRES:
Chez JEAN NOURSE.
MDCCLVI.

TABLE

DES CHAPITRES.

TABLE &c.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA GUERRE *de* 1741.

CHAPITRE PREMIER.

Situation des affaires de l'Europe, & Abrégé de celles qui précédérent la Guerre de 1741.


'AI toujours considéré l'Europe Chrétienne, comme une grande République, dont toutes les parties se correspondent, lors même qu'elles cherchent mutuellement à se détruire : un consentement unanime y a établi

des usages qu'on appelle les loix de la guerre, loix inconnues chez les autres nations : on y a réglé les rangs de presque tous les Princes : les Catholiques y ont deux villes en commun, dont l'une est Malthe, centre d'une guerre perpétuelle contre les ennemis du nom Chrétien ; l'autre est Rome qui est tellement, à plus d'un égard, la capitale de tous les royaumes Catholiques, que chacun d'eux a le droit d'y nommer un des Ministres principaux du Souverain, & que leurs causes ecclésiastiques (même temporelles) y sont jugées par le tribunal de la Rote, composé de Juges tirés de chaque nation. Dans toutes les frontiéres Catholiques, les Souverains ont des territoires qui sont sous la jurisdiction Ecclésiastique d'un Evêque étranger : rien n'est plus ordinaire que de voir les préro-

gatives, les honneurs, les ordres de chevalerie d'un pays donnés aux Citoyens d'un autre : la plûpart même des Princes ont des souverainetés au milieu des autres états ; c'est ainsi que le souverain Pontife posséde Avignon en France, & Benevent dans le royaume de Naples ; les Vénitiens ont des souverainetés au milieu du Milanez. Il n'y a point de Prince en Allemagne, dont plusieurs Païs ne soient enclavés dans le terrain d'un autre Prince.

L'ancien droit romain a force de loi dans tous ces états : ils ont tous la même langue savante ; & toutes les Cours ont adopté la même langue vivante. Tant de liens sont toujours resserrés par le commerce : les négocians entretiennent une correspondance si intime, même pendant la guerre, que les Anglais ont toujours été intéressés dans le commerce Es-

pagnol, lors même qu'ils armoient pour les ruiner ; & quand leurs Corsaires faisoient une prise, ils ravissoient en effet le bien de leurs Compatriotes. Enfin les guerres que se font les Européens Chrétiens sont tellement des guerres civiles, que dans celle de 1701. Victor duc de Savoye étoit armé contre ses deux gendres : le Prince de Vaudémont commandoit pour les Espagnols dans le Milanez ; & son fils, qui avoit suivi le parti de la Maison d'Autriche, fut sur le point de prendre son pere prisonnier. Dans la guerre que le duc d'Orléans Régent de France fit en 1718. à son cousin Philippe V. Roi d'Espagne, le duc de Liria servoit contre le Maréchal de Barwik son pere. Dans la guerre dont j'écris l'histoire, les Rois de France, d'Espagne, de Pologne & l'Electeur de Baviére étoient les

les plus proches parens de la Reine de Hongrie qu'ils attaquoient; & l'Electeur de Baviére ne fondoit son droit de la dépouiller que sur cette parenté même. Nous avons vû, dans le cours de cette guerre, François, grand duc de Toscane, aujourd'hui Empereur, entretenir à Paris un Envoyé * dont les enfans servoient contre ce Prince: nous avons vû dans nos armées tous les fils du chef de la Régence de Toscane. Mille exemples de cette nature étoient sous nos yeux, & ne nous étonnoient pas.

Tous les Souverains des différens états de cette partie du monde sont alliés par le sang, ou par les traités, & ils n'ont gueres fait de mariage, ni de traité qui n'ait été une source de discorde.

Le commerce, qui les lie encore nécessairement, les divise

* Le Marquis de Stainville.

presque toujours : ces deux sujets de guerre sont inconnus dans le reste du monde : on n'y voit point de femme qui apporte en dot la guerre à son époux, par des prétentions sur une Province éloignée, point d'acte de confraternité entre des Princes, point de réversion d'une famille à une autre qui lui est étrangére, point de petits fiefs relevant à la fois de plusieurs grands Souverains qui se disputent l'hommage & le fief même, comme il arrive si souvent en Allemagne & en Italie. C'est ce qui fait que, si on excepte les invasions des Conquérans, plus cruelles encore en Asie qu'en Europe, & les querelles inévitables au sujet des frontières, sur-tout entre les Turcs & les Persans, l'Asie est presque toujours en paix.

Ceux qui portent une vûe attentive sur tous les grands

événemens de la terre, peuvent remarquer qu'on a essuyé quarante guerres considérables en Europe depuis l'an 1600. & qu'il n'y en a eu qu'une considérable dans la grande Tartarie, dans la Chine & dans les Indes, païs beaucoup plus vastes, plus peuplés & plus riches que l'Europe : enfin il n'y a eu aucune guerre, ni en Asie, ni en Afrique, ni en Amerique, au sujet du commerce, que celle que les Européens y ont fait naître.

Le mariage de Maximilien I. (depuis Empereur d'Allemagne) avec Marie de Bourgogne, avoit été, depuis trois siécles, le principe d'une division perpétuelle entre la maison de France & celle d'Autriche. Le commerce de l'Amérique & de l'Asie fut depuis un nouveau sujet de discorde dans l'Europe : ce fut dans les temps des grandes querelles en-

tre Charles-Quint & François I. que se dévelopa le système de la balance de l'Europe, qui est aujourd'hui la cause & le prétexte de tant de ligues & de guerres. Le Roi d'Angleterre Henri VIII. qui se voyoit entre deux rivaux puissans, voulut empêcher l'un & l'autre de trop prévaloir; il prit, pour sa devise, un Archer ayant un arc tendu, avec ces mots: *Qui je deffends est Maître*; mais si Henri VIII. tint la balance, il la tint bien inégalement.

La Reine Elisabeth secourut constamment Henri IV. opprimé par la maison d'Autriche; & les Provinces-Unies dûrent leur liberté à la protection d'Elisabeth & à ce même Henri IV. L'Angleterre & la Hollande continuerent d'être les alliés de la France, tandis que la maison d'Autriche étoit à craindre pour

ces

ces trois Puiſſances. Si le lien de leur union fut relâché quelquefois, il ne fut jamais rompu, leurs véritables intérêts étoient trop ſenſibles.

Les états Proteſtans d'Allemagne étoient auſſi les amis naturels de la France, parce que depuis Charles Quint, ils craignoient que la maiſon d'Autriche trop puiſſante ne fit de l'Empire un patrimoine, & ne les opprimât: les Suédois furent appellés en Allemagne par eux, par la France & par Rome même, qui redoutoit l'autorité des Empereurs, toujours diſputée en Italie & toujours prédominante. L'Angleterre & la Hollande virent alors avec plaiſir, vers le milieu du ſiécle paſſé, la branche Impériale d'Autriche forcée de céder la Luſace aux Electeurs de Saxe, la Préfecture de l'Alſace à la France, & le Rouſſillon conquis

par

par Louis XIII. ſur la branche d'Autriche Eſpagnole.

Cromwell, uſurpateur de l'Angleterre, ne démentit point ce ſyſtéme; & quoique meurtrier du beau-frere de Louis XIII. & de l'oncle de Louis XIV. il fut toujours attaché à la France. Les vœux de tous les peuples furent preſque toujours pour elle contre les Autrichiens, juſqu'au tems où Louis XIV. parut redoutable par ſes conquêtes, par le choix des plus grands généraux & des plus habiles miniſtres, & par la foibleſſe de ſes ennemis. Il avoit pris en 1667. la moitié de la Flandre, & l'année d'après la Franche-Comté ſur la maiſon d'Autriche: alors les Hollandais qui s'étoient élevés en peu, tant par leur courage dans la guerre, & par leur induſtrie dans le commerce, ne craignirent plus les Autrichiens leurs

anciens

anciens maîtres, & redouterent les Français leurs anciens protecteurs : ils obligerent par leurs négociations Louis XIV, à faire la paix d'Aix-la-Chapelle, & s'en vanterent.

Ce fut l'origine de la célébre irruption que fit ce Monarque en Hollande l'an 1672. il fit aisément entrer dans ce projet Charles II. Roi d'Angleterre qui manquoit d'argent, & qui avoit à se plaindre des Sept-Provinces. Il aima mieux punir la Hollande que de conquerir la Flandre, sur laquelle il avoit des droits, & qui peut-être lui fût demeurée, mais bientôt après les Anglais & les Hollandais se réunirent, & depuis ce tems ils furent toujours contraires aux intérêts de la France. La gloire & la puissance de Louis XIV. augmentèrent, & le nombre de ses ennemis s'accrut.

arriere-petit fils de Philippe III. Le choix paroiſſoit juſte & ſage ; la maiſon d'Autriche pouvoit en murmurer, mais non s'en vanger : les diſſentions inévitables qui auroient ſuivi le partage, s'évanouiſſoient ; l'équilibre de l'Europe étoit conſervé ; mais ce jeune Prince mourut trois mois après avoir été déclaré ſucceſſeur au trône d'Eſpagne.

On propoſa alors un ſecond traité de partage, par lequel entre autres conventions, on donnoit le Milanez à la maiſon de Lorraine, & la Lorraine au Roi de France, projet dont nous avons vû depuis exécuter une partie. Alors le roi d'Eſpagne, qui ſe voyoit mourir à la fleur de ſon âge, voulut donner tous ſes états à l'Archiduc Charles neveu de ſa femme, ſecond fils de l'Empereur Léopold : il n'oſoit les laiſſer au fils aîné, tant ce ſiſtême de

l'équilibre

l'équilibre prévaloit, & tant il étoit sûr que la crainte de voir l'Espagne, les Indes, l'Empire, la Hongrie, la Bohéme, la Lombardie dans les mêmes mains, armeroient le reste de l'Europe. Il demandoit que l'Empereur Léopold envoyât son second fils Charles à Madrid, à la tête de dix mille hommes; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie ne l'auroient alors souffert, toutes vouloient le partage. L'Empereur ne vouloit point envoyer son fils seul à la merci du conseil d'Espagne, & ne pouvoit y faire passer dix mille hommes. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands Rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires legeres; on disputa, on s'aigrit, La fierté Allemande révolta la hauteur Espagnole, la Comtesse de Perlits qui gouvernoit

noit la femme du Roi mourant ; aliénoit les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid, & le conseil de Vienne les éloignoit encore davantage par ses hauteurs.

Le jeune Archiduc appelloit toujours les Espagnols d'un nom injurieux : il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un Evêque de Lérida, Ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemands, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'Autriche, que l'Archiduc n'en avoit prononcées contre les Espagnols. *Les Ministres de Léopold*, écrivoit-il, *ont l'esprit fait comme les cornes des taureaux de mon pays, petit, dur & tortu.* Cette lettre devint publique, l'Evêque de Lérida fut rappellé, & à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion

des Espagnols contre les Autrichiens.

Plusieurs petitesses, qui se mêlent toujours aux affaires importantes, contribuerent au grand changement qui arriva en Europe, & préparèrent la révolution qui fit perdre pour jamais à la maison d'Autriche les Espagnes & les Indes. Le Cardinal Porto-Carero, & les grands d'Espagne les plus accrédités, se réunissant pour prévenir le démembrement de la Monarchie, persuadèrent à Charles II. de préférer un petit-fils de Louis XIV. à un prince éloigné d'eux & hors d'état de les défendre : ce n'étoit point anéantir les renonciations solemnelles de la mere & de la femme de Louis XIV. à la couronne d'Espagne, puisqu'elles n'avoient été faites que pour empêcher les aînés de leurs descendans, de réunir sous leur domination, les deux royau-

tems l'issue du grand conseil qui se tint immédiatement après la mort du Roi.

Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts. L'Ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'Archiduc ne fût Roi, quand le duc d'Abrantes lui dit ces paroles en l'embrassant: *Vengo ad espedirme de casa de Austria: Je viens de prendre congé de la maison d'Autriche.* Ainsi après deux cens ans de guerre & de négociations pour quelques frontiéres des états Espagnols, la maison de France eut d'un trait de plume la Monarchie entiere sans traité & sans intrigue, & sans même avoir l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connoître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de Ministres & d'Historiens séduits par leurs préjugés & par les apparences. Tout ce qu'on a débité dans

tant

tant de volumes, d'argent répandu par le Maréchal d'Harcourt, & des Ministres Espagnols gagnés pour parvenir à ce testament, est au rang des mensonges politiques & des erreurs populaires. Le Ministre qui gouvernoit alors les affaires étrangères en France, a rendu un témoignage authentique à cette vérité, par un écrit qu'on a de sa main; mais le Roi d'Espagne en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un Roi, si long-tems son ennemi, pensoit toujours aux suites que l'idée d'un équilibre général pouvoit entraîner. Le Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. n'étoit appellé à la succession d'Espagne que parce qu'il ne devoit pas espérer celle de France; & le même testament, qui au défaut des Princes du Sang de Louis XIV. rappelloit l'Archiduc Charles, lequel fut depuis

ment de la paix, fut un incident dont on n'avoit pas attendu des suites de cette conséquence.

La fierté d'une femme Allemande avoit été une des causes principales du testament de Charles II. La hauteur d'une Anglaise avec la Reine Anne donna la paix à l'Europe : la Duchesse de Malbourug avoit révolté l'esprit de la Reine, & lassé sa patience ; les Torris en profiterent. La Reine changea de Ministres & de maximes ; l'Angleterre si long-temps acharnée contre la France, fut la premiere à faire sa paix : quelque tems après la victoire utile, que remporta le Maréchal de Villars à Denain auprès de Landrecy, détermina les Hollandais & l'Empereur Charles VI. à une paix générale.

Louis XIV. après dix ans consécutifs de revers, après avoir été réduit en 1710. à la douleur

de consentir d'abandonner son petit-fils le Roi d'Espagne, & à l'affront de n'être pas écouté, à moins qu'il se joignît lui-même aux alliés contre son propre sang, vit enfin son petit-fils affermi sur le trône d'Espagne.

Mais cette monarchie qui n'avoit été donnée à Philippe V. que dans l'espérance qu'elle ne seroit point démembrée, le fut nécessairement : l'Empereur garda par le traité de Rastadt & de Bade fait en 1714. tous les pays qu'on nomme Autrichiens avec le Duché de Milan & le Royaume de Naples, malgré l'ancienne loi qui porte que ce Royaume sera toujours incompatible avec l'Empire. Charles-Quint s'étoit soumis à cette loi en recevant du Pape l'investiture de Naples, avant qu'il eût la couronne Impériale ; mais ce vassal tout-puissant d'un Pontife n'eut pas de

peine à se faire relever de son serment, & Charles VI. trouva depuis dans la cour de Rome autant de complaisance que Charles-Quint.

La Sicile, autre démembrement de la monarchie Espagnole, fut donnée alors au Duc de Savoye qui eut depuis la Sardaigne en échange. Enfin l'isle de Minorque & Gibraltar pris par les Anglais resterent à cette nation. Le Roi de Prusse gagna la Haute Gueldre à cette paix. Les Hollandais eurent une barriere composée de Namur, Tournai, Menin, Furnes, Warneton, Ypres, Dendermonde, &c. L'Empereur leur laissant ces places à garder, leur a toujours payé deux millions cinq cens mille livres de notre monnoie par an, convention presque unique dans l'histoire, de donner ses places & son argent à ses alliés, au lieu d'avoir ses

ſes propres troupes dans ſes villes.

L'Electeur de Baviere, pere de celui qui a été fait depuis Empereur ſous le nom de Charles VII. & l'Electeur de Cologne ſon frere furent rétablis dans leurs principautés & dans leurs droits qu'ils avoient perdus pour avoir pris le parti de la France, & pour avoir été malheureux : l'Empereur Joſeph les avoit mis de ſa ſeule autorité au ban de l'Empire ſans le conſentement des trois Colléges.

Ainſi toutes les Puiſſances recueillirent de grands avantages. Le principal & celui qu'on ne compte pas aſſez, fut la conſervation de l'eſpèce humaine : une guerre pendant laquelle il y eut au moins ſix cens mille combattans de part & d'autre, tant en Italie qu'en Eſpagne, en Allemagne & en Flandre, coutoit environt cent mille hommes par an-

 nées.

nées. Il est indubitable que l'Europe méridionale avoit perdu en dix ans plus d'un million d'hommes à la fleur de leur âge.

Chaque peuple répara ses pertes pendant les vingt années qui suivirent la paix d'Utrecht ; années heureuses, dont la félicité ne fut que foiblement traversée par quelques mouvemens passagers. L'Angleterre augmenta son commerce, & par la cession que lui fit la France de Terre-Neuve & de l'Acadie, & par le traité de l'Assiento qui la mit en possession de la traite des Nègres dans l'Amérique Espagnole, & par la permission enfin qu'elle arracha de l'Espagne, d'envoyer tous les ans à Porto-Bello un vaisseau qui devint l'entrepôt d'un commerce clandestin & immense.

La France qui n'avoit que trois cens vaisseaux marchands à la paix d'Utrecht, en avoit plus de dix-huit

dix-huit cens en 1740. Son commerce & ses manufactures fleurissoient. Un systême de finances qui ruina en 1719. une partie de la nation & enrichit l'autre, laissa de ses débris une nouvelle Compagnie des Indes qui avoit en 1725. cent millions de fonds prêtés à l'état, & trente-neuf millions en vaisseaux, atteliers & effets commerçables. Cette Compagnie rebâtit & aggrandit dans les Indes la ville de Pondicheri, peuplée aujourd'hui de cent mille habitans, fortifiée régulièrement, & défendue par quatre cent-cinquante piéces de canon; elle nettoya le port de l'Orient en Bretagne, & fit de ce village une ville de commerce; elle avoit soixante vaisseaux du port de quatre cent à huit cent tonneaux; enfin pendant vingt-huit années, elle avoit été une école de Matelots & une source continuelle d'abondance;

car tandis que tous les Actionnaires recevoient un produit considérable de la ferme du tabac, tous les profits de la Compagnie étoient employés à faire de nouveaux établissemens : on ne pouvoit lui reprocher que des dépenses superflues, qui sont des preuves de richesses. Le commerce de nos Colonies faisoit seul une circulation de cent millions, & enrichissoit encore l'état par les denrées qu'on portoit dans les deux hemisphères : il y avoit telle de ces Colonies où les habitans s'étoient accrus au double depuis 1712.

Presque toutes les villes s'embellissoient, & le Royaume étoit sensiblement plus peuplé : la France ne reçut dans ce long espace de temps nulle secousse d'aucune guerre étrangère. Une rupture du Duc d'Orléans Regent de France avec l'Espagne en

en 1718. ne fut ni longue ni malheureuse ; elle n'étoit point de nation à nation ; elle étoit de Prince à Prince, on n'y pensoit pas même à Paris, où tous les particuliers étoient occupés de ce grand jeu des actions qui fit & qui ruina tant de fortunes.

Les vûes de l'Espagne étoient de recouvrer les démembremens de la monarchie ; mais alors elle voulut en vain les reprendre. En vain les troupes d'Espagne avoient fait une descente dans la Sardaigne qui étoit alors à l'Empereur, & ensuite dans la Sicile dont le Duc de Savoye étoit en possession par les traités d'Utrecht ; tout le fruit de ces armemens fit que l'Empereur Charles VI. aidé d'une flotte Anglaise & même des soins du Régent de France, prit pour lui l'isle de Sicile qu'on avoit cédée par les traités d'Utrecht à la maison de Savoye,

dont les Princes, après avoir été quatre ans Rois de Sicile, furent Rois de Sardaigne, & le font encore.

Jamais il n'y eut tant de négociations que dans ce tems : jamais plus de traités & plus de jaloufies : les intérêts de chaque nation fembloient avoir changé avec les intérêts particuliers. Le gouvernement Anglais, uni intimement avec le miniftère, qui du tems de Louis XIV. avoit tout fait pour affermir Philippe V. fur le trône, lui devint contraire : les affaires étoient forties de leurs routes naturelles, au point que la cour de Madrid fe jetta dans les bras de celle de Vienne fa rivale & fon ennemie, qui lui ayant fi long-tems difputé l'Efpagne, étoit demeurée maîtreffe de Naples, & venoit d'emporter fur elle l'ifle de Sicile.

Enfin, ce même Empereur

Charles

Charles VI. qui n'avoit jamais d'autres intentions que de fermer à la nouvelle maison d'Espagne l'accès dans l'Italie, se laissa entraîner au-delà de ses propres sentimens, au point de consentir qu'un fils de Philippe V. & d'Elisabeth de Parme sa seconde femme, fût introduit avec six mille Espagnols dans le Duché de Parme & de Plaisance dont la succession n'étoit pas encore ouverte : il en donna l'investiture éventuelle, aussi-bien que du grand Duché de Toscane au Prince Dom Carlos en 1725. par un traité solemnel entamé long-tems auparavant, & il reçut deux cent mille pistoles d'Espagne pour prix de cet engagement qui devoit un jour lui couter plus cher. Tout étoit étrange dans cet accord : c'étoient deux maisons ennemies qui s'unissoient sans se fier l'une à l'autre : c'étoient les Anglais

Anglais qui ayant tout fait pour détrôner Philippe V. & lui ayant arraché Minorque & Gilbraltar dont ils jouissoient malgré l'indignation de l'Espagne, étoient les médiateurs du traité. C'étoit un Hollandais (Riperda) devenu tout puissant en Espagne qui le signoit, & qui fut disgracié après l'avoir signé.

Tandis que la branche Espagnolle de Bourbon acquéroit ainsi des états par une union passagère avec son ennemie ; elle étoit en mésintelligence avec la branche de France, malgré tous les liens du sang & de l'intérêt qui devoient tôt ou tard les réunir : c'est ainsi que les deux branches d'Autriche avoient été autrefois divisées, la France s'alliant alors avec l'Angleterre n'avoit point de véritables alliés : mais dès l'année 1727. tout commença d'entrer dans l'ordre naturel. Le ministère de

de France resserra d'abord les liens de l'amitié entre les deux maisons de France, & ce ministère paroissant équitable & désintéressé, il devint insensiblement le conciliateur de l'Europe.

L'Angleterre & l'Espagne commençoient une guerre ouverte pour la querelle de leur commerce. Les Espagnols assiégeoient Gilbraltar, & consumoient leur tems & leurs forces devant cette ville que les Anglais ont mise hors
de toute atteinte. La France fut 1728.
médiatrice, elle ménagea la gloire des Espagnols en faisant cesser le siége, & en conciliant les intérêts par des traités.

L'Empereur éludoit la pro- 1729.
messe qu'il avoit faite de donner la Toscane, Parme & Plaisance à Dom Carlos. Le ministère de France l'engagea à tenir sa parole. Il porta adroitement les Anglais, tout ennemis qu'ils étoient

étoient de la grandeur de la maison de Bourbon, à transporter eux-mêmes en Italie les six mille Espagnols qui devoient assurer à Dom Carlos ses nouveaux états ; & en effet, ce Prince y passa quelque tems après avec ses troupes sur une flotte Anglaise : il fut reconnu Souverain de Parme en 1731. & héritier de Toscane. Le grand Duc de Florence, dernier Prince de la maison de Medicis, accepta l'héritier qu'on lui donnoit sans l'avoir consulté.

Le ministère François quelque tems auparavant avoit achevé de déterminer l'Empereur à casser lui-même la Compagnie des Indes Orientales qu'il avoit établie à Ostende : c'étoit l'intérêt de toutes les nations commerçantes, & la France n'étoit pas alors la moins considérable ; elle jouissoit de cette gloire tranquille d'être la conciliatrice de ses voisins ;

ans, quand la mort d'Auguste II. Roi de Pologne changea la face de l'Europe. 1733.

Le cardinal de Fleuri, âgé de près de quatre-vingt ans, ne pensoit qu'à maintenir la France & l'Europe dans cette paix heureuse. Son goût, son caractère, son âge, sa gloire qu'il mettoit dans la modération, tout le détournoit de la guerre. Le principal ministre de l'Angleterre, Walpole étoit dans les mêmes principes : l'Espagne avoit obtenu ce qu'elle avoit demandé : tout le Nord étoit tranquille, quand la mort d'Auguste II. Roi de Pologne replongea l'Europe dans ces malheurs, dont elle est rarement exempte dix années de suite.

Le Roi Stanislas, beau-pere de Louis XV. déja nommé Roi de Pologne en 1704. fut élû Roi de la manière la plus légitime

me & la plus solemnelle ; mais l'Empereur Charles VI. fit procéder à une autre élection, appuyée par ses armes & par celles de Russie. Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, neveu de Charles VI. l'emporta sur son concurrent : ainsi la maison d'Autriche qui n'avoit pas eu le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes Occidentales, eut le crédit d'ôter la Pologne au beau-pere de Louis XV. La France vit renouveller ce qui étoit arrivé au Prince Armand de Conty, qui solemnellement élû, mais n'ayant ni argent, ni troupes, & plus recommandé que soutenu, perdit le Royaume où il avoit été appellé. Le Roi Stanislas alla à Dantzick soutenir son élection : le grand nombre qui l'avoit choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire : ce païs où le peuple est

eſt eſclave, où la nobleſſe vend ſes ſuffrages, où il n'y a jamais dans le tréſor public dequoi entretenir les armées, où les loix ſont ſans vigueur, où la liberté ne produit que des diviſions, ce païs ſe vantoit en vain d'une nobleſſe belliqueuſe, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes. Dix mille Ruſſes firent d'abord diſparoître tout ce qui étoit aſſemblé en faveur de Staniſlas. La nation Polonoiſe, qui un ſiécle auparavant regardoit les Ruſſes avec mépris, étoit alors intimidée & conduite par eux. L'Empire de Ruſſie étoit devenu formidable, depuis que Pierre le Grand l'avoit formé. Dix mille Eſclaves Ruſſes diſciplinés, diſperſerent toute la Nobleſſe de Pologne; & le Roi Staniſlas renfermé dans la ville de Dantzick, y fut bientôt aſſiégé par une armée de Ruſſes de plus
de

de quarante mille hommes : l'Empereur d'Allemagne uni avec la Ruſſie, étoit ſûr du ſuccès. Il eût fallu pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuſe armée, mais l'Angleterre n'auroit pas vû ces préparatifs immenſes ſans ſe déclarer. Le Cardinal de Fleuri, qui ménageoit l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entièrement le Roi Staniſlas, ni haſarder de grandes forces pour le ſecourir : il fit partir une Eſcadre avec quinze cens hommes, commandés par un Brigadier : cet Officier ne crut pas que la commiſſion fût ſérieuſe ; il jugea quand il fut près de Dantzick qu'il ſacrifieroit ſans fruit ſes ſoldats, & il alla relâcher en Dannemarck. Le Comte de Plélo, ambaſſadeur de France auprès du Roi de Dannemarck, vit avec indignation

cette retraite qui lui paroissoit humiliante : c'étoit un jeune homme qui joignoit, à l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie, des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune ; il résolut de secourir Dantzick contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre au Comte de Maurepas, ministre d'état, laquelle finissoit par ces mots : *Je suis sûr que je n'en reviendrai pas, je vous recommande ma femme & mes enfans.* Il arriva à la rade de Dantzick, y débarqua, & attaqua l'armée Russe : il y périt percé de coups, comme il l'avoit prévû, & ceux de sa troupe qui ne furent pas tués, furent prisonniers de guerre : sa lettre qui étoit très-touchante, arriva avec la nouvelle de sa mort ; elle tira des larmes des yeux du Conseil : tout

Paris le plaignit & l'admira. Je me souviens que, quand sa veuve parut quelque tems après aux promenades publiques avec ses enfans, la multitude l'entouroit avec des acclamations d'attendrissement, & lui témoignoit la vénération qu'elle avoit pour la mémoire de son mari.

Dantzick fut pris : l'Ambassadeur de France en Pologne, qui étoit alors dans cette place fut prisonnier de guerre, malgré les priviléges de son caractère. Le Roi Stanislas n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vû sa tête mise à prix par le Général des Moscovites, dans un païs libre, dans sa propre patrie, & au milieu de la nation qui l'avoit élu suivant toutes les loix.

Le Ministère de France eût entièrement perdu cette réputation nécessaire

néceſſaire au maintien de la grandeur, ſi elle n'eût tiré vangeance d'un tel outrage; mais cette vangeance n'étoit rien, ſi elle n'étoit pas utile. L'éloignement des lieux ne permettoit pas qu'on tirât raiſon des Moſcovites, & la politique vouloit que la vangeance tombât ſur l'Empereur: on l'exerça efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Eſpagne & la Sardaigne: ces trois Puiſſances avoient leurs intérêts divers, qui tous concouroient au même but d'affaiblir l'Autriche. Les Ducs de Savoye avoient depuis longtems accru leurs états petit à petit, tantôt en vendant leur ſecours aux Empereurs, tantôt en ſe déclarant contre eux. Le Roi Charles-Emmanuel eſpéroit le Milanez, & il lui fut promis par les Miniſtres de Verſailles & de Madrid. Le Roi d'Eſ-

D 2 pagne

pagne Philippe V. ou plutôt la Reine Elisabeth de Parme son épouse, espéroit pour ses enfans de plus grands établissemens que Parme & Plaisance. Le Roi de France n'envisageoit aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis & le succès de ses alliés : personne ne prévoyoit alors que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre : on est presque toujours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée que celle qui unissoit ces trois Monarques. L'Angleterre & la Hollande, accoutumées depuis longtemps à se déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnerent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération que la cour de France avoit acquise. L'idée de ses

yûes

vûes pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînoit encore ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisoit la guerre, & rien ne fit plus d'honneur au cardinal de Fleuri que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puissances que la France pouvoit faire la guerre à l'Empereur sans allarmer la liberté de l'Europe. Tous les Potentats regarderent donc tranquillement ses succès rapides; une armée de Français fut maîtresse de la campagne sur le Rhin; & les troupes de France, d'Espagne, de Savoye jointes ensemble, furent les maîtresses de l'Italie : le maréchal de Villars finit sa carriere à 84 ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de Coigni son successeur gagna deux batailles, tandis que le duc de Montemart, général des Espagnols, remporta une victoire dans le royaume de Naples à Bitonto,

dont

dont il eut le furnom. Dom Carlos, qui avoit été reconnu fucceffeur de Tofcane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile ; ainfi l'Empereur perdit prefque toute l'Italie pour avoir donné un Roi à la Pologne, & un fils du Roi d'Efpagne eut en deux campagnes les deux Siciles, prifes & reprifes tant de fois auparavant, & l'objet continuel des prétentions de la maifon d'Autriche, pendant plus de deux fiécles.

Cette guerre d'Italie eft la feule qui fe foit terminée avec un fuccès folide pour les Français depuis Charlemagne. La raifon en eft, qu'ils avoient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puiffant Prince de ces contrées ; qu'ils étoient fecondés des meilleures troupes d'Efpagne, & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'Empereur fut alors trop heureux

reux de recevoir des conditions de paix, que lui offrit la France victorieuse. Le cardinal de Fleuri qui avoit eu la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, Dom Carlos fut reconnu Roi de Naples & de Sicile : l'Europe étoit déja accoutumée à voir donner & changer des états. On assigna à François, duc de Lorraine, désigné gendre de l'Empereur, l'héritage des Medicis qu'on avoit auparavant accordé à Dom Carlos ; & le dernier grand Duc de Toscane près de sa fin demandoit, *Si on ne lui donneroit pas un troisiéme héritier, & quel enfant l'Empire & la France vouloient lui faire ?* Ce n'est pas que le grand Duché de Toscane se regardât comme un fief

fief de l'Empire ; mais l'Empereur le regardoit comme tel, aussi-bien que Parme & Plaisance, revendiqués toujours par le Saint Siége, & dont le dernier Duc de Parme avoit fait hommage au Pape, tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, les Duchés de Parme & de Plaisance que les droits du sang donnoient à Dom Carlos fils de Philippe V. & d'une Princesse de Parme, furent cédés à l'Empereur Charles VI. en propriété.

Le Roi de Sardaigne Duc de Savoye qui avoit compté sur le Milanez, auquel sa maison, toujours aggrandie par dégrés, avoit depuis long-tems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie; comme le Navarrois, le Tortonnois & les fiefs de Langhes: il tiroit ses droits sur le Milanez d'une fille de Philippe II. Roi d'Espagne, dont il descendoit: la

la France avoit aussi ses anciennes prétentions par Louis XII. héritier naturel de ce Duché : Philippe V. avoit les siennes par les inféodations renouvellées à quatre Rois d'Espagne ses prédécesseurs ; mais toutes ces prétentions cédèrent à la convenance & au bien public. L'Empereur garda le Milanez, malgré la loi générale des fiefs de l'Empire, qui veut que l'Empereur, Seigneur Suzerain, en donne toujours l'investiture, sans quoi les Empereurs pourroient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne.

Par ce traité, le Roi Stanislas renonçoit au Royaume qu'il avoit eu deux fois, & qu'on n'avoit pû lui conserver ; il gardoit le titre de Roi, mais il lui falloit un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la France encore plus que pour lui. Le Cardinal

de Fleury se contenta d'abord du Barois que le Duc de Lorraine devoit donner au Roi Stanislas, avec la reversion à la couronne de France; la Lorraine ne devoit être cédée, que lorsque son Duc seroit en pleine possession de la Toscane; c'étoit faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hasards: c'étoit en même-tems peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables: on encouragea le Cardinal de Fleuri à se servir de ses avantages: il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barois, & il l'obtint: il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre millions cinq cens mille livres faite au Duc François, jusqu'à ce que la Toscane lui fût échue. Ainsi la réunion de la Lorraine à la France, réunion tant de fois inutilement tentée,

tentée, fut consommée irrévocablement. Par-là un Roi Polonois fut transplanté en Lorraine; la maison regnante des Princes Lorrains, en Toscane; & le second fils du Roi d'Espagne, à Naples: on auroit pu alors renouveller la médaille de Trajan, *Regna assignata*, *les trônes donnés*.

L'Empereur Charles VI. crut encore gagner beaucoup à ce traité. Il avoit depuis l'an 1713. tâché d'engager tous les états de l'Empire & les Princes ses voisins, à garantir la possession indivisible de ses états héréditaires à sa fille aînée Marie-Therèse, qui épousa depuis le duc de Lorraine, grand duc de Toscane en 1736.

L'Empereur Charles VI. espéroit qu'un fils de sa fille aînée feroit renaître sa race prête à s'éteindre, que ce fils conserveroit le patrimoine de la maison d'Autriche, & y rejoindroit l'Empire:

 dans

dans cette espérance il avoit contribué à placer l'Electeur de Saxe, mari d'une de ses nièces, sur le trône de Pologne à main armée; & on avoit obtenu la garantie de ce fameux acte de succession, appellée la *Sanction Pragmatique Caroline*: Il avoit celle de l'Angleterre, de la Hollande, de la Russie, du Dannemarck, & des états de l'Empire: il se flattoit même d'avoir tiré de l'Electeur de Bavière l'équivalent d'une acceptation formelle, quand il auroit marié cet Electeur à sa nièce, seconde fille de l'Empereur Joseph: il crut enfin assurer tout en obtenant la garantie de la France, quoique le Prince Eugène quelque tems avant que de mourir, lui eût dit qu'il falloit avoir deux cent mille soldats, & point de garantie.

Cependant il pressa le ministre Français d'assurer par le traité

cet

cet ordre établi dans la succession Autrichienne; on y consentit: l'Electeur de Baviere qui croyoit avoir des droits légitimes à la succession des états Autrichiens, au préjudice des filles de l'Empereur Charles VI. implora aussitôt la protection de la Cour de France, qui alors étoit en possession de concilier tous les droits: Le ministère, dès l'année 1737. fit entendre à l'Empereur que, par cette garantie, on n'avoit pas voulu nuire aux prétentions de la maison de Bavière; on fit souvenir l'Empereur qu'en 1732. lorsqu'il fit enfin signer aux états de l'Empire cette pragmatique; il avoit déclaré formellement lui-même, qu'il ne préjudicioit aux droits de personne. On le pria de rendre justice à la maison de Bavière, & l'on s'en tint pour lors à ces remontrances secrettes. Ces étincelles qui devoient bien-

tôt causer un si grand embrasement furent cachées sous la cendre.

Tout resta paisible entre les Princes Chrétiens, si on en excepte les querelles naissantes de l'Espagne & de l'Angleterre pour le commerce de l'Amerique. La Cour de France continua d'être regardée comme l'arbitre de l'Europe.

L'Empereur faisoit la guerre aux Turcs, sans consulter l'Empire; cette guerre fut malheureuse, mais la France le tira de ce précipice par sa médiation; & M. de Villeneuve, son ambassadeur à la Porte Ottomane, alla en Hongrie, conclure en 1739. avec le grand Visir la paix, dont l'Empereur avoit besoin.

La France, presque dans le même tems, pacifioit l'état de Genes menacé d'une guerre civile; elle soumettoit & adoucissoit

soit les Corses qui avoient secoué le joug de Gênes. Le comté de Corse qui prend depuis long-tems le titre de Royaume, avoit été soumis vers la fin du XIII siécle au pays de Gênes, plus petit que la Corse, moins belliqueux, mais plus riche. Les Corses toujours indisciplinés s'étoient alors revoltés ouvertement, sous prétexte qu'ils étoient tyrannisés; leur derniere rébellion duroit depuis 1725. Un gentilhomme Allemand du comté de la Marck, nommé Théodore de Neuhauff, ayant voyagé & cherché fortune dans toute l'Europe, se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les Mécontens, & leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions & de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours: & enfin s'y fit

 proclamer

proclamer Roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier, & reconnu dans l'Isle, où il maintint la guerre. Le Sénat de Gênes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu ni faire assassiner Théodore, ni soumettre les Corses, il avoit imploré la protection de l'Empereur: cette protection paroissoit dangereuse, parce que l'Empereur, qui se croit Seigneur Suzerain de toute l'Italie, s'établissoit Juge Suprême entre Gênes & les Rebelles. Le Sénat eut enfin recours à la France, qui envoya successivement le comte de Boissieux & le marquis de Maillebois, depuis maréchal de France. Théodore fut chassé, l'Isle fut soumise, au moins pour quelque tems, & tout fut pacifié.

Pendant que la France étoit ainsi la bienfaictrice de Gênes & de Corse, elle interposoit en même-tems ses bons offices entre

l'Eſpagne & l'Angleterre ; qui commençoient à ſe faire ſur mer une guerre plus ruineuſe, que les droits qu'elles ſe diſputoient n'étoient avantageux. On avoit même vû cette Couronne en 1735. employer ſa médiation entre l'Eſpagne & le Portugal : aucun voiſin n'avoit à ſe plaindre de la France, & toutes les nations la regardoient comme leur médiatrice & leur mere commune.



CHAP.

CHAPITRE II.

Mort de l'Empereur Charles VI. La succession disputée par quatre Puissances. La Reine d'Hongrie reconnue dans tous les Etats de son pere. La Silesie prise par le Roi de Prusse.

L'Empereur Charles VI. mourut au mois d'Octobre 1740. à l'âge de cinquante-cinq ans. Il importe aux Princes, dont la vie est nécessaire au repos de leurs états, de ne pas ignorer que ce Monarque se donna la mort par un excès * dans un repas, qui en le conduisant au tombeau, mit l'Empire au bord de sa ruine. Si la mort du Roi de Pologne, Auguste II. avoit causé de grands mouvemens, celle de Charles

* Il mangea d'un plat de Champignons & en mourut.

VI.

VI. dernier Prince de la maison d'Autriche, devoit entraîner bien d'autres révolutions. En premier lieu, l'Italie espéra une indépendance à laquelle elle avoit toujours aspiré. Beaucoup d'Etats, réputés feudataires de l'empire, prétendoient ne l'être pas. Rome surtout saccagée par Charles-Quint, durement traitée par ses successeurs, opprimée & rançonnée par Joseph, frere de Charles VI. se flatta d'être délivrée pour jamais des prétentions des Empereurs Allemands qui ont toujours crû, depuis Othon premier, être aux droits des anciens Césars : la chancellerie Allemande regarde, en effet, les autres Royaumes de l'Europe, comme des Provinces démembrées de l'Empire ; elle ne donne dans son protocole le titre de Majesté à aucun Roi : l'Electeur de Cologne se dit Chancelier d'Italie, & celui de

Trèves s'intitule Chancelier des Gaules. Le Roi Allemand qu'on élit à Francfort, y est déclaré Roi des Romains, quoiqu'il n'ait pas la moindre jurisdiction dans Rome : il exige des tributs de toutes les Previnces d'Italie; quand il est assez fort pour les obtenir. Tant de droits équivoques avoient été pendant sept cens ans la source des malheurs & de l'affoiblissement des Italiens : il paroissoit très-vraisemblable que les désordres, où la mort de Charles VI. devoit plonger l'Allemagne, mettroient toute l'Italie dans la pleine liberté, que les peuples désiroient. La nouvelle révolution, que tout le monde prévoyoit par l'extinction de la maison d'Autriche, pouvoit non-seulement anéantir les droits & le nom d'Empire Romain, mais il paroissoit même douteux si l'Allemagne n'alloit pas être partagée entre

entre plusieurs Princes, si puissans qu'ils auroient tôt ou tard beaucoup de peine à reconnoître un Chef suprême, ou du moins à laisser à ce Chef l'autorité de ses prédécesseurs. L'héritage de la maison d'Autriche sembla surtout devoir être déchiré; il s'agissoit de la Hongrie & de la Bohême, Royaumes long-tems électifs, que les Princes Autrichiens avoient rendus héréditaires; de la Suabe Autrichienne, appellée Autriche antérieure; de la haute & basse Autriche conquises au XIII siècle; de la Stirie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Flandre, du Burgaw, des quatre Villes Forestieres, du Brisgaw, du Frioul, du Tirol, du Milanèz, du Mantouan, du Duché de Parme: à l'égard de Naples & de Sicile, ces deux royaumes étoient entre les mains de Dom Carlos.

Marie-Therèse, fille aînée de

Charles

Charles VI. se fondoit sur le droit naturel qui l'appelloit à l'héritage de son pere, & sur la pragmatique qui confirmoit ce droit, & sur la garantie de tant de Princes : Charles Albert, Electeur de Bavière, demandoit la succession en vertu du testament de l'Empereur Ferdinand I. frere de Charles-Quint. Ferdinand par ce testament avoit institué héritiere, au défaut de mâles, sa fille aînée l'Archiduchesse Anne, mariée à un Duc de Bavière ; l'Electeur Charles-Albert en descendoit : il n'y avoit plus de mâles de la maison d'Autriche, & il prétendoit à l'héritage au nom de sa quatrième ayeule.

Auguste III. Roi de Pologne, Electeur de Saxe, alleguoit des droits plus récens, ceux de sa femme même, fille aînée de l'Empereur Joseph, frere aîné de Charles VI. Si Marie-Therèse regardoit

la Pragmatique-Sanction comme un droit sacré, l'Archiduchesse-Reine de Pologne avoit une autre Pragmatique, faite précédemment en sa faveur par le pere de Joseph & de Charles : il avoit été reglé en 1703. que les filles de Joseph hériteroient au préjudice de celles de Charles VI. son cadet, au cas que les deux freres mourussent sans enfans mâles. Charles VI. étant depuis monté sur le trône, avoit cassé cette Sanction, & on pouvoit après sa mort casser la sienne; il avoit eu les filles de son frere en sa puissance, & ne les avoit mariées qu'en les faisant renoncer à leurs droits; mais une telle rénonciation pouvoit être regardée comme forcée, & par conséquent illégitimes : on attestoit de tous côtés les droits du sang, les testamens, les pactes des familles, les loix de l'Allemagne, & le droit des gens.

Le

Le Roi d'Eſpagne étendoit ſes prétentions ſur tous les états de la maiſon d'Autriche, en remontant à la femme de Philippe II. fille de l'Empereur Maximilien II. Philippe V. deſcendoit de cette Princeſſe par les femmes. C'étoit déja une grande révolution dans les affaires de l'Europe, de voir le Sang de France reclamer tout l'héritage de la maiſon Autrichienne. Louis XV. pouvoit prétendre à cette ſucceſſion, à d'auſſi juſtes titres que perſonne, puiſqu'il deſcendoit en droite ligne de la branche aînée maſculine d'Autriche par la femme de Louis XIII. & par celle de Louis XIV. mais il lui convenoit plus d'être arbitre & protecteur que concurrent, car il pouvoit alors décider de cette ſucceſſion & de l'Empire, de concert avec la moitié de l'Europe; mais s'il y eût prétendu, il auroit eu l'Eu-

rope à combattre. Cette cause de tant de têtes couronnées fut plaidée dans tout le monde Chrétien, par des mémoires publics ; tous les Princes, tous les particuliers y prenoient intérêt, on s'attendoit à une guerre universelle ; mais ce qui confondit la politique humaine, c'est que l'orage commença d'un côté où personne n'avoit tourné les yeux.

Un nouveau Royaume s'étoit élevé au commencement de ce siècle : l'Empereur Léopold, usant du droit, que se sont toujours attribués les Empereurs d'Allemagne de créer des Rois, avoit érigé en 1701. la Prusse Ducale en Royaume en faveur de l'Electeur de Brandebourg, Frederic-Guillaume. La Prusse n'étoit encore qu'un vaste désert ; mais Frederic-Guillaume II. son second Roi, qui avoit une politique différente de celle des Princes de

son tems, dépensa près de vingt-cinq millions de notre monnoye à faire défricher ces terres, à bâtir des villes, & à les peupler : il y fit venir des familles de Suabe & de Franconie ; il y attira plus de seize mille hommes de Saltsbourg, leur fournissant à tous de quoi s'établir & de quoi travailler : en se formant ainsi un nouvel état, il créoit, par une économie singuliere, une puissance d'une autre espèce : il mettoit tous les mois environ soixante mille écus d'Allemagne en réserve, ce qui lui composa un trésor immense en vingt-huit années de regne : ce qu'il ne mettoit pas dans ses coffres lui servoit à former une armée de quatre-vingt mille hommes choisis, qu'il disciplina lui-même d'une maniere nouvelle sans néanmoins s'en servir ; mais son fils Frederic III. fit usage de tout ce que le

pere

pere avoit préparé : l'Europe sa-voit que ce jeune Prince, ayant connu l'adversité sous le regne de son pere, avoit employé son loisir à cultiver son esprit & à perfectionner tous les dons singuliers qu'il tenoit de la nature : on admiroit en lui des talens qui auroient fait une grande réputation à un particulier ; mais on ne connoissoit pas les talens du Monarque, & l'Autriche n'avoit pas plus de défiance de lui qu'elle n'en avoit du feu Roi de Prusse : il avoit succédé à son pere, trois mois avant que la succession de la maison d'Autriche & de l'Empire fût ouverte ; il prévit la confusion générale, & ne perdit pas un moment pour entrer à main armée dans la Silésie, une des plus riches Provinces que la fille de Charles VI. possédât en Allemagne : il y prétendoit quatre Duchés, dont sa maison avoit été

autrefois en possession par des achats & par des actes de confraternité. Ses ayeux avoient renoncé à toutes leurs prétentions par des transactions réiterées, parce qu'ils étoient foibles ; il se trouva puissant, & il les réclama.

Déja la France, l'Espagne, la Bavière, la Saxe se remuoient pour faire un Empereur. La Bavière pressoit la France de lui procurer au moins un partage de la succession Autrichienne. L'Electeur réclamoit tous ces héritages par ses écrits ; mais il n'osoit les demander tous entiers par ses ministres : cependant Marie-Therèse, épouse du grand Duc de Toscane, se mit d'abord en possession de tous les états qu'avoit laissés son pere ; elle reçut les hommages des états d'Autriche à Vienne le 7. Novembre 1740. Les Provinces d'Italie, la Bohême, lui firent leurs serments

par

par leurs députés : elle gagna surtout l'esprit des Hongrois en se soumettant à prêter l'ancien serment du Roi André II. fait l'an 1222. *Si moi ou quelques-uns de mes successeurs en quelque tems que ce soit veut enfraindre vos priviléges, qu'il vous soit permis en vertu de cette promesse, à vous & à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rébelles.*

Plus les ayeux de l'Archiduchesse-Reine avoient montré d'éloignement pour l'exécution de tels engagemens, plus aussi la démarche prudente dont je viens de parler, rendit cette Princesse extrêmement chere aux Hongrois. Ce peuple, qui avoit toujours voulu secouer le joug de la maison d'Autriche, embrassa celui de Marie-Therèse, & après deux cens ans de séditions, de haines & de guerres civiles, il passa tout d'un

d'un coup à l'adoration : la Reine ne fut couronnée à Presbourg que quelques mois après, le 24. Juin 1741. elle n'en fut pas moins souveraine ; elle l'étoit déja de tous les cœurs par une affabilité populaire que ses ancêtres avoient rarement exercée ; elle bannit cet étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, sans le rendre plus respectable. L'Archiduchesse sa tante, Gouvernante des Païs-Bas, n'avoit jamais mangé avec personne, Marie-Therèse admettoit à sa table toutes les Dames & tous les Officiers de distinction : les Députés des états lui parloient librement, jamais elle ne refusa d'audience, & jamais on n'en sortit mécontent d'elle.

Son premier soin fut d'assurer au grand Duc de Toscane son époux, le partage de toutes ses couronnes sous le nom de *Co-*

Régent

Régent; sans perdre en rien sa Souveraineté, & sans enfraindre la Pragmatique-Sanction : elle en parla aux Etats d'Autriche le jour même qu'elle reçut leur serment; & bientôt après elle effectua ce dessein : elle se flattoit dans ces premiers momens que les dignités, dont elle ornoit le Prince son mari, lui préparoient la couronne Impériale; mais cette Princesse n'avoit point d'argent; & ses troupes très-diminuées étoient dispersées dans ses vastes états.

Le Roi de Prusse lui fit proposer alors qu'elle lui cédât la basse Silésie, & lui offrit son crédit, ses secours, ses armes, avec cinq millions de nos livres, pour lui garantir tout le reste, & donner l'Empire à son époux. Des ministres habiles prévirent que si la Reine de Hongrie refusoit de telles offres, l'Allemagne seroit bientôt bouleversée;

mais

mais le sang de tant d'Empereurs, qui couloit dans les veines de cette Princesse, ne lui laissa pas seulement l'idée de démembrer son patrimoine ; elle étoit impuissante & intrépide : beaucoup d'Autrichiens ne voyant que la grandeur de la cour de Vienne, & non sa foiblesse présente, disoient hautement que l'Electeur de Brandebourg seroit mis dans six mois au ban de l'Empire. Les ministres même de ce Monarque étoient effrayés du nom de l'Autriche ; mais lui qui voyoit qu'en effet cette Puissance n'étoit alors qu'un simple nom, & que l'état où étoit l'Europe, lui donneroit infailliblement des alliés, marcha en Silésie au milieu du mois de Décembre 1740. On voulut mettre sur ses drapeaux cette devise : *Pro Deo & Patria.* Il raya *pro Deo*, disant qu'il ne falloit point ainsi mêler le nom de Dieu dans
les

les querelles des hommes ; & qu'il s'agissoit d'une Province, & non de religion : il fit porter devant son Régiment des Gardes l'Aigle Romaine éployée en relief au haut d'un bâton doré, cette nouveauté lui imposoit la nécessité d'être invincible. Il harangua son armée pour ressembler en tout aux anciens Romains. Entrant ensuite en Silésie, il s'empara de presque toute cette Province, dont on lui avoit refusé une partie ; mais rien n'étoit encore décidé. Le général Neuperg vint avec environ vingt-quatre mille Autrichiens au secours de cette Province déja envahie : il mit le Roi de Prusse dans la nécessité de donner bataille à Molwitz, près de la riviere de Neiss : on vit alors ce que valoit l'infanterie Prussienne : la cavalerie du Roi moins forte de près de moitié que l'Autrichienne, fut entièrement rom-
 pue ;

pie : la premiere ligne de son infanterie fut prise en flanc, on crut la bataille perdue, tout le bagage du Roi fut pillé, & ce Prince, en danger d'être pris, fut entraîné par tous ceux qui l'environnoient ; la seconde ligne de l'infanterie rétablit tout par cette discipline inébranlable à laquelle les soldats Prussiens sont accoutumés, par ce feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant leurs fusils avec leurs baguettes de fer en un moment. La bataille fut gagnée, & cet événement devint le signal d'un embrasement universel.



CHAP.

CHAPITRE III.

Le Roi de France s'unit aux Rois de Prusse & de Pologne pour faire élire Empereur l'Electeur de Baviere, Charles Albert. Ce Prince est déclaré Lieutenant-Général du Roi de France. Son élection. Ses succès, & ses pertes rapides.

L'Europe a crû que le Roi de Prusse étoit déja d'accord avec la France, quand il prit la Silésie ; on se trompoit, c'est ce qui arrive presque toujours, lorsqu'on raisonne d'après ce qui n'est que vrai-semblable. Le Roi de Prusse hasardoit beaucoup, comme il l'avoua lui-même ; mais il prévit que la France ne manqueroit pas une si belle occasion de le seconder : l'intérêt

visible de la France étoit de favoriser contre l'Autriche son ancien allié l'Electeur de Bavière, dont le pere avoit tout perdu autrefois pour elle. Après la bataille d'Hosteck, ce même Electeur de Bavière, Charles Albert, avoit été retenu prisonnier dans son enfance par les Autrichiens, qui lui avoient ravi jusqu'à son nom de Bavière : la France trouvoit son avantage à le venger ; il paroissoit aisé de lui procurer à la fois l'Empire & une partie de la succession Autrichienne ; par-là on enlevoit à la nouvelle maison d'Autriche-Lorraine cette supériorité que l'ancienne avoit affectée sur tous les autres Potentats de l'Europe : on anéantissoit cette vieille rivalité entre les Bourbons & les Autrichiens ; on faisoit plus que Henri IV. & le Cardinal de Richelieu n'avoient pû espérer.

Fréderic III. en partant pour

la

la Siléſie, entrevit le premier cette révolution, dont aucun fondement n'étoit encore jetté : il eſt ſi vrai qu'il n'avoit pris aucune meſure avec le Cardinal de Fleury; que le Marquis de Beauveau, envoyé par le Roi de France à Berlin, pour complimenter le nouveau Monarque, ne ſçut, quand il vit les premiers mouvemens des troupes de Pruſſe, ſi elles étoient deſtinées contre la France ou contre l'Autriche. Le Roi Fréderic lui dit en partant : *Je vais, je crois, jouer votre jeu; ſi les as me viennent nous partagerons.* Ce fut-là le ſeul commencement de la négociation encore éloignée. Le Miniſtère de France héſita longtems. Le Cardinal Fleury, âgé de quatre-vingt cinq ans, ne vouloit commettre, ni ſa réputation, ni ſa vieilleſſe, ni la France, à une guerre nouvelle. La Prag-

matique-Sanction, signée & authentiquement garantie, le retenoit; mais les traités précédens avec la Bavière pouvoient l'encourager. Il est certain que Paris & Versailles demandoient hautement cette guerre qu'on a tant blâmée depuis. J'entendis dire à un homme d'une très-grande considération : *Le Cardinal de Richelieu abbaissa la maison d'Autriche : Le Cardinal de Fleuri en fera, s'il peut, une nouvelle.* Ces mots qui furent rendus au Ministre le piquerent sensiblement; il ne céda que lorsqu'il ne put résister davantage à ceux qui vouloient cette grande entreprise. Il chargea les derniers jours de Décembre 1740. le Comte de Bellisle de rédiger un plan de négociations qu'on devoit faire dans l'Empire, & de la guerre qu'on y devoit porter, pour donner à l'Electeur de Bavière, Charles Albert

bert, la couronne Impériale, & une partie de la succession Autrichienne. Le Comte de Bellisle demanda huit jours, & au bout de ce terme il apporta son projet dont il fit faire trois copies, une pour le Cardinal de Fleuri, une pour le dépôt des affaires étrangères, & une troisiéme qu'il conserva.

Si on pouvoit compter sur les desseins des hommes, jamais l'exécution d'un projet ne parut plus sûre : le Comte, depuis Maréchal Duc de Bellisle, demandoit qu'environ cinquante mille Français passassent le Rhin, avant le mois de Juin, pour se porter sur le Danube. Il insistoit que dans cette armée il y eût au moins vingt mille hommes de cavalerie : il entroit, selon sa coutume, dans tous les détails de la marche & de la subsistance de ses troupes, & il répétoit à chaque page qu'il

vaudroit mieux ne rien faire que de faire à moitié. On avoit près de six mois pour préparer une révolution que le Roi de Prusse entamoit déja au cœur de l'hiver : la Saxe paroissoit disposée à se joindre à la France & à la Prusse : le Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre, devoit être forcé à la neutralité par une autre armée de quarante mille Français, prêts à entrer dans ses états d'Allemagne du côté de la Westphalie, tandis que l'armée du Maréchal de Bellisle devoit seconder la Saxe, la Prusse & la Bavière, en s'avançant vers le Danube. L'Electeur de Cologne, frere de l'Empereur désigné, embrassoit alors ses intérêts. Le vieil Electeur Palatin qui devoit obtenir pour ses héritiers l'abandonnement des droits du Roi de Prusse aux états de Bergues & de Juliers par la protection de la France, souhaitoit

ſouhaitoit plus que tout autre de voir les Bavarois ſur le trône Impérial ; tout concouroit à l'élire : l'Empire ſeul eût été peu de choſe ; on devoit aider l'Electeur de Bavière à prendre la Souabe Autrichienne & la Bohème. On ſe joignoit à l'Eſpagne pour mettre Dom Philippe fils de Philippe V. & gendre de Louis XV. en poſſeſſion du Milanez & de Parme. Enfin on faiſoit en 1741. le partage d'une partie de l'Europe comme on avoit fait en 1736. & comme l'Angleterre & la Hollande avec la France avoient voulu faire avant la mort de Charles II. Roi d'Eſpagne.

Le Maréchal de Belliſle fut envoyé à Francfort, au camp du Roi de Pruſſe & à Dreſde pour concerter les vaſtes projets que le concours de tant de Princes ſembloit rendre infaillibles : il fut d'accord de tout avec le Roi de

de Prusse, qui a écrit de lui qu'il n'avoit point vu d'homme plus propre pour le conseil & pour la guerre. Il passa en Saxe, & gagna si bien l'esprit du Roi-Electeur, que ce Prince fit marcher ses troupes, avant même qu'il y eût un traité de signé. Le Maréchal de Bellisle négocioit dans toute l'Allemagne : il étoit l'ame du parti qui devoit procurer l'Empire & des couronnes héréditaires à un Prince qui ne pouvoit rien par lui-même : la France donnoit à la fois à l'Electeur de Bavière, de l'argent, des alliés, des suffrages & des armées : il avoit promis vingt-huit mille hommes de ses propres troupes, mais avec l'argent de la France, à peine en avoit-il douze mille. Le Roi lui envoya l'armée qu'il lui avoit promise : il créa par Lettres-Patentes * son Lieute-

* Ces Lettres ne furent scellées que le 20 Août 1741.

nant-Général celui qu'il alloit faire Empereur d'Allemagne.

L'Electeur de Bavière, fort de tant de secours, entra facilement dans l'Autriche, tandis que Marie-Thérèse résistoit à peine au Roi de Prusse : il se rendit d'abord maître de Passau, ville Impériale qui appartient à son Evêque, & qui sépare la haute Autriche de la Bavière : on arriva à Lintz capitale de cette haute Autriche ; des partis allerent jusqu'à trois lieues de Vienne, l'allarme se répandit dans cette capitale, on s'y prépara à la hâte à soutenir un siége, on détruisit un fauboûrg presque tout entier, & un palais qui touchoit aux fortifications. On ne vit sur le Danube que des bateaux chargés des effets précieux qu'on cherchoit à mettre en sureté. L'Electeur de Bavière fit même faire une sommation au Comte de Kevenhuller gouverneur de Vienne.

31 Juillet.

15 Août.

L'An-

L'Angleterre & la Hollande étoient alors bien éloignées de tenir cette balance qu'elles avoient toujours prétendu avoir dans leurs mains. Les Etats-Généraux restoient dans le silence à la vûe de cette armée du Maréchal de Maillebois qui étoit en Westphalie, & cette même armée en imposoit au Roi d'Angleterre qui craignoit pour ses états d'Hanovre où il étoit pour lors. Il avoit levé vingt-cinq mille hommes pour secourir Marie-Thérèse, mais il fut obligé de l'abandonner à la tête de cette armée levée pour elle, & de signer un traité de neutralité ; ses domestiques se servirent même d'un passeport du Général de l'armée Française pour quelques-uns de ses équipages qu'il fit conduire à Londres, où il retourna par la voie de Westphalie & de Hollande. Il n'y avoit alors aucune puissance ni dans l'Empire

l'Empire ni hors de l'Empire qui soutînt cette Pragmatique-Sanction que tant d'Etats avoient garantie. Vienne mal fortifiée par le côté où elle étoit menacée, pouvoit à peine résister. Ceux qui connoissoient le mieux l'Allemagne & les affaires publiques croyoient voir, avec la prise de Vienne, le chemin fermé aux Hongrois, tout le reste ouvert aux armées victorieuses, toutes les prétentions réglées & la paix rendue à l'Empire & à l'Europe.

Plus la ruïne de cette Princesse paroissoit inévitable, plus elle eut de courage; elle étoit sortie de Vienne, & s'étoit jettée entre les bras des Hongrois, si sévèrement traités par son père & par ses ayeux. Ayant assemblé les quatre Ordres de l'Etat à Presbourg, elle y parut tenant entre ses bras son fils aîné, presque encore au berceau, & leur parlant en

en latin, langue dans laquelle elle s'exprimoit bien; elle leur dit à peu près ces propres paroles : *Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens; je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage, & dans ma constance : je mets en vos mains la fille & le fils de vos Rois qui attendent de vous leur salut.* Tous les Palatins attendris & animés tirerent leurs sabres en s'écriant : *Moriamur pro Rege nostro Maria Theresia.* Mourons *pour notre Roi Marie-Therese.* (Ils donnent toujours le titre de Roi à leur Reine; jamais Princesse en effet n'avoit mieux mérité ce titre) ils versoient des larmes en faisant serment de la défendre; elle seule retint les siennes; mais quand elle fut retirée avec ses filles d'honneur, elle laissa couler en abondance les pleurs

que

que sa fermeté avoit retenus : elle étoit enceinte alors, & il n'y avoit pas long-tems qu'elle avoit écrit à la Duchesse de Lorraine sa belle-mere : *J'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches.*

Dans cet état, elle excitoit le zèle de ses Hongrois ; elle ranimoit en sa faveur l'Angleterre & la Hollande qui lui donnoient des secours d'argent ; elle agissoit dans l'Empire, elle négocioit avec le Roi de Sardaigne, & ses Provinces lui fournissoient des soldats.

Toute la nation Angloise s'anima en sa faveur : ce peuple n'est pas de ceux qui attendent le sentiment de leur maître pour en avoir un : les particuliers proposerent de faire un don gratuit à cette Princesse. La Duchesse de Malborough, veuve de celui qui avoit combattu pour Charles VI. assembla

assembla les principales Dames de Londres, elles s'engagerent à fournir cent milles livres sterling, & la Duchesse en déposa quarante mille. La Reine d'Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avoit la générosité de lui offrir, & ne voulut que celui qu'elle attendoit de la nation assemblée en Parlement. On croyoit que les armées de France & de Bavière victorieuses alloient assiéger Vienne : il faut toujours faire ce que l'ennemi craint, c'étoit le sentiment du Roi de Prusse; mais soit que la saison parut trop avancée, soit qu'on voulût établir un équilibre de pouvoir, entre les maisons de Bavière & d'Autriche, en laissant Vienne & la Hongrie à l'une, & le reste des possessions d'Allemagne à l'autre, on n'assiégea point Vienne & on tourna vers la Bohême.

L'armée

L'armée de France aux ordres de l'Electeur de Bavière marcha donc vers Prague aidée de vingt mille Saxons au mois de Novembre 1741. le Comte Maurice de Saxe frere naturel du Roi de Pologne la prit par escalade: ce Général qui avoit la force de corps singulière du Roi son père avec la douceur de son esprit & la même valeur, possédoit de plus grands talens pour la guerre. Sa réputation l'avoit fait élire d'une commune voix Duc de Courlande, mais la Russie lui ayant enlevé ce que le suffrage de tout un peuple lui avoit donné, il s'en consoloit dans le service des Français, & dans les agrémens de la société de cette nation qui ne le connoissoit pas encore assez.

Pour se faire une idée du caractère du Comte de Saxe, dont le nom doit aller à la postérité, il suffit de dire qu'étant alors accu-

sé auprès du Roi de Prusse d'être entré dans ces petites querelles qui divisent presque toujours les Généraux des armées alliées, il écrivit au général Schmittau ces propres mots : *Ceux qui me connoissent sçavent que je suis plus propre à rompre une lance qu'à filer une intrigue.*

Il falloit ou prendre Prague en peu de jours, ou abandonner l'entreprise : on manquoit de vivres, on étoit dans une saison avancée ; cette grande ville, quoique mal-fortifiée, pouvoit aisément soutenir les premieres attaques. Le général Ogilvi, Irlandois de naissance, qui commandoit dans la place, avoit trois mille hommes de garnison, & le Grand Duc marchoit au secours avec une armée de trente mille hommes ; il étoit deja arrivé à cinq lieues de Prague le 25 Novembre, mais la nuit même les

Français

Français & les Saxons donnerent l'assaut.

Ils firent deux attaques avec un fracas d'artillerie qui attira toute la garnison de leur côté. Pendant ce tems-la le Comte de Saxe en silence fait préparer une seule échelle vers les remparts de la Ville-neuve à un endroit très-éloigné des attaques : l'échelle ne se trouva pas assez longue on y attacha des civieres : Monsieur de Chevert, alors Lieutenant-Colonel du Régiment de Beauce, monta le premier ; le fils aîné du Maréchal de Broglie le suit, on arrive au rempart, on ne trouve à quelques pas qu'un sentinelle, on monte en foule, & on se rend maître de la ville. Toute la garnison met bas les armes, & Ogilvi se rend prisonnier de guerre avec ses trois mille hommes : le Comte de Saxe préserva la ville du pillage ; & ce qu'il y eut d'é-

 trange,

trange, c'eſt que les Conquérans & le peuple conquis, furent pêle-mêle enſemble pendant trois jours ; Français, Saxons, Bavarois, Bohémiens étoient confondus ſans ſe reconnoître, & ſans qu'il y eût une goutte de ſang répandue.

L'Electeur de Bavière qui venoit d'arriver au camp, rendit compte au Roi de ce ſuccès, comme un général qui écrit à celui dont il commande les armées : il fit ſon entrée dans la capitale de la Bohême le jour même de la priſe, & ſe fit couronner au mois de Décembre. Cependant le Grand Duc, qui ne pouvoit ſubſiſter dans les environs, ſe retira au Sud de la province, & laiſſa à ſon frere le Prince Charles de Lorraine le commandement de ſon armée.

Dans le même-tems le Roi de Pruſſe ſe rendoit maître de la Moravie,

Moravie, Province située entre la Bohême & la Siléſie; ainſi Marie-Thérèſe ſembloit accablée de tous côtés: déja ſon Compétiteur avoit été couronné Archiduc d'Autriche à Lintz; il venoit de prendre la couronne de Bohême à Prague, delà il alla à Francfort recevoir celle d'Empereur ſous le nom de Charles VII. Tous les Electeurs avoient ſuſpendu la voix de Bohême, tandis que la Reine d'Hongrie avoit encore cette Province, prétendant qu'une femme ne pouvoit donner un ſuffrage. Le Bavarois maître de Prague au moment de l'élection pouvoit faire valoir en ſa faveur la voix de Bohême, mais n'en ayant pas beſoin, il ſouffrit qu'elle reſtât ſans activité.

Le Maréchal de Belliſle, qui l'avoit ſuivi de Prague à Francfort ſembloit être plutôt un des premiers Electeurs qu'un Ambaſſadeur

baſſadeur de France, il avoit ménagé toutes les voix & dirigé toutes les négociations : il recevoit les honneurs dûs au repréſentant d'un Roi qui donnoit la couronne Impériale : l'Electeur de Mayence, qui préſide à l'élection, lui donnoit la main dans ſon palais, & l'Ambaſſadeur ne donnoit la main chez lui qu'aux ſeuls Electeurs, & prenoit le pas ſur tous les autres Princes : ſes pleins-pouvoirs furent remis en langue Françaiſe à la Chancellerie Allemande, qui juſques-là avoit toujours exigé que ces piéces fuſſent préſentées en Latin, comme étant la langue d'un gouvernement, qui prend le titre d'Empire Romain : Charles Albert fut élu le 4 Janvier 1742. de la maniere la plus tranquille & la plus ſolemnelle : on l'auroit crû au comble de la gloire & du bonheur ; mais la fortune changeoit,

geoit, & il devint un des plus infortunés Princes de la terre par son élévation même.

On commençoit à sentir la faute qu'on avoit faite de n'avoir pas assez de cavalerie. Le Maréchal de Bellisle étoit malade à Francfort, & ne pouvoit à la fois conduire des négociations & commander de loin une armée. La mésintelligence se glissoit entre les Puissances alliées, les Saxons se plaignoient beaucoup des Prussiens ; ceux-ci des Français, qui à leur tour se répandoient en plaintes contre eux. Marie-Thérèse étoit soutenue de sa fermeté, de l'argent de l'Angleterre, de celui de la Hollande & de Venise, d'emprunts en Flandre, mais surtout de l'ardeur désespérée de ses troupes rassemblées enfin de toutes parts : l'armée de France se détruisoit par les fatigues, les maladies & la désertion ; les recrues

crues venoient difficilement : il n'en étoit pas comme des armées de Gustave Adolphe, qui ayant commencé ses campagnes en Allemagne avec moins de dix mille hommes, se trouvoit à la tête de trente mille, augmentant ses troupes dans le pays même, à mesure qu'il y faisoit des progrès. L'armée Françoise qui auroit dû venir en Bohême au nombre de quarante-cinq mille hommes au moins, n'étoit partie de France qu'au nombre de trente-deux mille effectifs ; dans ce nombre il auroit fallu vingt mille hommes de cavalerie, & il n'y en avoit jamais eu huit mille ; chaque jour affoiblissoit donc les Français, & fortifioit les Autrichiens : le Prince Charles de Lorraine, frere du Grand Duc, étoit dans le milieu de la Bohême avec trente cinq mille hommes. Tous les habitans étoient pour lui ; il
commençoit

commençoit avec ſuccès une guerre defenſive, en tenant continuellement ſon ennemi en allarme, en coupant ſes convois, en le harcelant ſans relâche de tous les côtés par des nuées de Huſſards, de Croates, de Pandours & de Tolpaches. Les Pandours ſont des Sclavons qui habitent les bords de la Drave & de la Save; ils ont un habit long, ils portent pluſieurs piſtolets à la ceinture, un ſabre & un poignard; les Tolpaches ſont une infanterie Hongroiſe armée d'un fuſil, de deux piſtolets & d'un ſabre. Les Croates appellés en France Cravates, ſont des Miliciens de Croatie. Les Huſſards ſont des cavaliers Hongrois montés ſur de petits chevaux legers & infatigables; ils déſolent des troupes diſperſées en trop de poſtes, & peu pourvues de cavalerie: les troupes de France & de

Bavière étoient par-tout dans ce cas. L'Electeur de Baviére avoit voulu conserver avec peu de monde une vaste étendue de terrain, qu'on ne croyoit pas la Reine de Hongrie en état de reprendre : il est aisé de condamner les manœuvres de guerres, quand elles sont malheureuses ; mais il est bien rare de prévoir de loin ces malheurs : il y avoit long-tems que le Maréchal de Belleisle en avertissoit dans toutes ses lettres de Francfort.

On laisse, disoit-il, *dans la haute Autriche des troupes qui seront infailliblement coupées.* Il écrivoit à Monsieur de Breteuil, alors Sécrétaire d'Etat au département de la guerre, le 17 Décembre 1741. *Je ne me relâcherai point sur ce point important : Je peux vous assurer que le malheur que je prévois arrivera : la premiere source de nos maux viendra du*

du mélange des nations & de la dispersion des troupes. Ce Général étoit tombé malade à Francfort, à la fin de Novembre; son premier soin, fut d'écrire à la Cour qu'il étoit nécessaire qu'on envoyât un Général commander les armées, & dès le huit Décembre, on fit partir de Strasbourg le Maréchal de Broglie, ancien Général formé sous le Maréchal de Villars, & célébre par plusieurs belles actions. Il trouva en arrivant en Bohéme des Conquérans embarrassés de leurs conquêtes, & les Autrichiens établis dans tous les postes de la Bohême Méridionale: la haute Autriche n'étoit gardée que par quinze mille Bavarois & huit à neuf mille Français. Le Comte de Kevenhuler, gouverneur de Vienne, parut tout-à-coup dans ces quartiers avec les garnisons des villes laissées der-

riere lui, les troupes rappellées d'Italie, & vingt mille Hongrois : le Comte de Ségur Lieutenant-général étoit alors dans Lintz, ville ouverte, dans laquelle l'Electeur de Bavière l'avoit mis avec environ huit mille hommes. Le Général de Kevenhuler en approchoit avec une armée de trente mille combattans sous les ordres du grand Duc : il n'y avoit alors d'autre parti à prendre que de se retirer; mais l'Electeur ordonna au Comte de Segur de défendre ce qu'on ne pouvoit garder. On se barricada; on se prépara à soutenir de violentes attaques; on espéroit quelque diversion de la part des troupes Bavaroises, mais elles furent défaites & dispersées, & au lieu de secourir Lintz, elles perdirent Charding.

Le grand Duc vint alors lui-même devant Lintz, & fit som-

mer les Français de se rendre prisonniers de guerre; sur leur refus il fit entrer ses troupes, le flambeau à la main, & brûla une partie de sa propre ville, pour ensevelir les Français sous ses ruines. On lui envoya M. Duchatel, Lieutenant-général, mort depuis peu avec toute la réputation que peuvent donner la valeur, l'esprit & la probité. Le grand Duc lui dit qu'il vouloit qu'on se rendît prisonnier de guerre: *Eh bien*, lui dit M. Duchatel, *recommencez donc à brûler, & nous allons recommencer à tirer.* Le Prince s'adoucit; on convint que les Français sortiroient avec tous les honneurs de la guerre, & ne serviroient d'une année.

Après ces premiers succès, les Hongrois courent à Passau & le reprennent. Ils inondent la Bavière du côté de l'Autriche; les Autrichiens y entrent par le Tirol,

rol, & elle eſt ravagée d'un bout à l'autre : un ſimple Partiſan nommé Mentzel, connu par ſa férocité & ſes brigandages, parut à peine devant Munich avec ſes Huſſards, que cette capitale de la Bavière ſe rendit à lui. Tous ces événemens étoient ſuivis avec rapidité, tandis que l'on préparoit à Francfort le couronnement de l'Electeur de Bavière. Enfin le même jour qu'il fut élu Empereur, il apprit qu'il venoit de perdre Lintz, & bientôt après il ſçut qu'il ne lui reſtoit ni capitale ni Etats.



CHAP.

CHAPITRE IV.

Suite des malheurs de l'Empereur Charles VII. Combat de Sahay. Les Français sont abandonnés des Prussiens, & ensuite des Saxons. L'armée du Maréchal de Maillebois va inutilement en Bohême. Le Maréchal de Bellisle sauve l'armée de Prague.

LA fortune devint aussi contraire à l'Empereur Bavarois en Bohême, que dans la haute Autriche & en Bavière : tout fut d'autant plus funeste en trois mois, que tout paroissoit encore en Bohême en très-bonne situation, & qu'il sembloit que ses alliés dussent être supérieurs, & lui faire rendre ses états ; car d'un côté le Comte de Saxe prenoit Egra à vingt-cinq lieues de Prague, & on tenoit ainsi la Bohême

par les deux extrémités ; de l'autre, le Roi de Prusse gagnoit le champ de bataille dans le combat que lui livra le Prince Charles près de Czaslaw, au milieu de la Bohême, où il avoit pénétré.

Les Saxons étoient encore en état de le seconder, & de l'aider à conserver les conquêtes que les armées Françaises avoient faites avec eux pour la cause commune. Au milieu de ces avantages apparens, le Maréchal de Bellisle guéri de sa maladie, court de Francfort à l'armée de France, que commandoit le Maréchal de Broglie, & trouva les Autrichiens à Sahay près de Fravemberg, sur le chemin de Prague. Les idées de ces deux Généraux ne s'accordoit pas, mais le zéle du service les réunit : ils coucherent la nuit sur le même matelas, & donnerent le lendemain un des combats des plus vifs & des plus glorieux

glorieux de toute cette guerre, si la gloire est attachée aux petits événemens bien conduits & hardiment soutenus, aussi bien qu'à une action plus décisive : six cens Carabiniers & trois cens Dragons, ayant à leur tête le Marquis de Mirepoix & le Duc de Chevreuse, forcérent & détruisirent un corps de 2500 Cuirassiers commandés par le Prince de Lobkowitz, bien postés & qui se défendirent avec courage.

Le Duc de Chevreuse y reçut trois blessures ; le Duc de Broglie & tous les Officiers donnerent l'exemple aux soldats. M. de Malézieu sur-tout, qui étoit Major des Carabiniers, les disposa d'une maniere qui contribua beaucoup au succès ; le Comte de Berenger rendit de grands services avec la brigade de Navarre ; ce n'étoit pas une grande bataille, mais c'étoit une action entre

entre les Généraux Français & Autrichiens, dans laquelle chaque combattant fit des prodiges; & qui pouvoit donner aux armes Françaises une grande considération, si elle ne pouvoit leur donner une grande supériorité: tout cela devint inutile, & on devoit s'appercevoir que, malgré tous ces succès apparens, l'abîme étoit creusé & qu'on s'y précipitoit.

Le Roi de Prusse, peu content du Maréchal de Broglie, lui avoit écrit une lettre assez haute, après sa victoire de Czaslaw, & avoit ajouté cette apostille de sa main: *Je suis quitte envers mes alliés, car mes troupes viennent de remporter une victoire comprette, c'est à vous à en profiter incessamment, sans quoi vous en pourrez être responsable envers vos alliés.* Personne ne comprit le sens de ces mots: *Je suis quitte envers*

mes

mes alliés ; le Maréchal de Broglie écrivit au Miniſtre, que le Roi de Pruſſe auroit pû ſe ſervir de termes plus obligeans, mais qu'il ne ſçavoit pas le Français ; il le ſçavoit très-bien, & il étoit aiſé de l'entendre.

Ce Monarque reſta dans l'inaction après ſa victoire de Czaſlaw, & on ne comprit pas encore ce que cette inaction ſignifioit. On ne profita point de l'avantage du petit combat de Sahay; & enfin on manqua de ſubſiſtance. Il y a des occaſions où un magaſin trop éloigné & la diſette d'une ſeule denrée peuvent faire perdre un Royaume ; des recrues qu'on attendoit de France vinrent trop tard, les troupes que commandoit le Maréchal de Broglie étoient diminuées au point, que dans une revûe de quarante-ſix bataillons qui devoient compoſer près de trente mille hommes, on

n'en

n'en compta que douze mille.

Le reste de l'armée étoit dispersé, tandis que le Prince Charles de Lorraine & le Prince de Lobkowitz réunissoient leurs forces. Pour comble de malheur, il y avoit aussi peu d'union entre les Généraux Français qu'entre les alliés. Si les Prussiens avoient été d'intelligence avec les Français & les Saxons, il paroît certain qu'étant maîtres de Prague & d'Egra & de toute la Bohême Septentrionale, victorieux à Czaslaw & à Sahay, ils seroient demeurés les maîtres de la Bohême. Le Maréchal de Bellisle, à qui le Roi de Prusse écrivoit tous les jours avec la confiance la plus entiere, & beaucoup plus en ami qu'en Roi, va trouver ce Monarque le 5 Juin dans son camp pour concerter avec lui tout ce qui pouvoit servir à la cause commune; le Roi lui dit

ces

ces propres mots: *Je vous avertis que le Prince Charles s'avance sur M. de Broglie, & que si on ne profite de l'avantage qu'on a eu à Sahay, je vais faire ma paix particuliere.* En effet, il y avoit près d'un an que son accord avec la Reine d'Hongrie avoit été sur le point d'être conclu, & il avoit renoué ces négociations à Bresslaw & à la Haye; enfin les articles du traité étoient rédigés, & il ne lui manquoit que la signature. Le seul moyen pour conserver un allié c'est d'être assez fort pour se passer de lui: il s'en falloit beaucoup que l'armée du Maréchal de Broglie fût dans cette situation heureuse, elle périssoit par les maladies & la disette.

On fut forcé d'abandonner tous les postes, l'un après l'autre; on perdit des provisions & des munitions de toutes espèces, dont une

une partie fut pillée par nos soldats même, & l'autre par les ennemis. Le Prince Charles passe le Moldaw, poursuit un corps de M. d'Aubigné qui se retiroit en désordre ; il suit les troupes Françaises à Thein, à Piseck ; & de Piseck à Pilsen, & à Beraun : ces retraites couterent aux Français autant de monde au moins qu'une bataille, & augmenterent le découragement des troupes, des Hussards inquiétoient sans cesse les marches précipitées ; les équipages étoient pillés ; tout Français écarté de sa troupe étoit impitoyablement massacré. Dans ce désordre de tant de corps séparés, se précipitant devant l'ennemi, le Maréchal de Broglie sauva l'armée, en faisant ferme avec environ dix mille hommes, contre l'armée du Prince Charles, en mettant un ruisseau profond entre ce Prince & lui, en dérobant

dérobant une marche, en se retirant enfin vers Prague avec toutes les troupes rassemblées. Cette manœuvre fut admirée, & ne rétablit pas les affaires. Dans le tems qu'il faisoit ainsi tous ses efforts pour n'être pas détruit par les armées réunies du Prince Charles & du Prince Lobkowitz, il étoit abandonné par le Roi de Prusse. Les premières disgraces des Français en Bavière & en Bohême, avoient fait rédiger le traité, les dernieres le firent signer, le 11 Juin 1742. le Roi de Prusse, qui avoit pris à propos les armes pour conquérir aisément la Silésie, voulut les quitter à propos pour en conserver la plus grande & la plus riche partie jusqu'à la riviere de Neiss.

La Reine de Hongrie, après avoir pû quinze mois auparavant obtenir, aux dépens d'une partie de cette province, des troupes

&

& de l'argent du Roi de Prusse ; prévenir la guerre, & mettre la couronne Impériale sur la tête de son mari, fut trop heureuse alors de céder à la Prusse, plus qu'on ne lui avoit demandé d'abord, & de ne rien obtenir. Elle donna encore le comté de Glatz, mais si elle n'acquit pas dans le Roi de Prusse un allié, elle fut délivrée quelque tems d'un ennemi redoutable.

L'Empereur fut abandonné dans ce traité, & il ne fut pas fait la moindre mention de la France. Une des conditions de la paix, fut que la Saxe y seroit comprise, pourvu que dans le terme de 16 jours depuis la signification du traité, leurs troupes abandonnassent les Français.

L'armée de Saxe se retira longtems avant le tems prescrit : les Français resterent les seuls protecteurs de l'Empereur, & les seuls

feuls expofés. Francfort, où il avoit été couronné, lui fervoit d'afyle ; en vain le Maréchal de Bellifle, quoique malade, avoit paffé du camp du Roi de Pruffe à la cour de Drefde; en vain le Maréchal de Broglie avoit raffemblé fes troupes, confidérablement recrutées, il y avoit peu de fubordination dans fon armée: on fe voyoit dans un pays étranger, fans alliés, & fans fecours: on avoit à combattre le Prince Charles, fupérieur par le nombre, aimé de fon armée & des peuples: l'avantage de parler la langue du pays, où l'on fait la guerre, eft encore très-grand; on reçoit plutôt des avis & en plus grand nombre: le Compatriote eft toujours favorifé, & l'étranger toujours trahi.

Il y avoit un autre inconvénient qui feul auroit pû perdre une armée & un Etat. Le Maré-

chal de Bellisle, qui arriva à la fin du mois de Juin de Dresde à Prague, avoit la patente de Général en Bohême, & le Maréchal de Broglie qui avoit sous Prague, une partie des bataillons destinés pour la Bavière, vouloit d'abord en qualité de plus ancien Maréchal, retenir le commandement. Il se trouva donc deux Généraux, sans que les principaux Officiers sçussent auquel il falloit obéir. Le Cardinal de Fleuri conserva au Maréchal de Bellisle son commandement; ils resterent dans cette situation équivoque & dangereuse; cependant le service n'en souffrit pas beaucoup, ce qui est encore plus rare que ce partage d'autorité.

Les Français, tout abandonnés qu'ils étoient, se voyoient encore dans la plus importante place de leurs conquêtes, mais tandis que

la Bohême étoit le théâtre de ces révolutions, les Hongrois maîtres de la capitale de la Bavière, y vivoient avec toute la licence & toute la cruauté d'une Milice effrenée. La ville étoit rançonnée, les villages voisins ravagés, les peuples au désespoir; le Roi n'abandonnoit point l'Empereur, & tandis qu'il lui conservoit Prague & Egra, le Duc d'Harcourt secouroit la Bavière à la tête d'environ quinze mille hommes; cette diversion avoit causé pour un moment la délivrance de Munich.

Le Général Autrichien Kevenhuller, ayant rassemblé ses troupes, dégarnit Munich même dès le mois d'Avril: les habitans irrités contre la garnison en assommerent une partie, lorsqu'elle sortit, fermerent les portes de cette ville presque ouverte, & se retrancherent; mais quelques jours après ils furent obligés de

ſe rendre pour la ſeconde fois , & de livrer leurs armes : il en coûta la vie à pluſieurs Citoyens qui furent maſſacrés par les Pandours ; les autres en furent quittes pour une partie de leurs biens. Les troupes Bavaroiſes étoient toujours battues : le Duc d'Harcourt fit beaucoup de ſe maintenir le long du Danube contre un ennemi ſupérieur ; c'étoit alors ſur Prague que toute l'Europe avoit les yeux : les deux Maréchaux Français ayant reçu des renforts , y étoient avec environ vingt-huit mille hommes effectifs, raſſemblés après tant de déſaſtres, ſoit dans la place même, ſoit ſous les murailles. Le Prince Charles de Lorraine vint ſe préſenter devant cette ville le 27. Juin 1742. Il avoit près de quarante-cinq mille hommes, & le Général Feſſelitz lui amena près de dix-huit mille Hongrois qui avoient

avoient été occupés en Siléſie ; & que la paix du Roi de Pruſſe laiſſoit en liberté d'agir.

On n'avoit point encore vû une armée de ſoixante mille combattans en aſſiéger une de 28000. mais plus la garniſon étoit nombreuſe & la ville peuplée, plus on préſumoit avec raiſon, que les vivres & les munitions lui manqueroient, il n'y eut point d'efforts que ne fît la Reine de Hongrie pour recouvrer cette capitale ; elle donna tous les chevaux de ſon écurie pour conduire l'artillerie & les munitions de guerre devant Prague ; les Seigneurs de ſa Cour donnoient les leurs à ſon exemple, ou payerent de leur argent ceux des Rouliers. Plus cette Cour étoit épuiſée, plus elle avoit d'eſpérance.

La Reine s'étoit fait faire un habit d'Amazone pour entrer à cheval

cheval dans Prague en triomphe, à la tête de son armée victorieuse : on étoit même si sûr dans tous les états de la Reine de Hongrie de prendre Prague en peu de tems, qu'un Général des Pays-Bas Autrichiens envoya de Bruxelles un homme à lui devant Prague pour sçavoir le premier par lui, la nouvelle de la prise.

Le Ministre de France obligea le Maréchal de Bellisle d'offrir aux Autrichiens d'évacuer la place, pourvû qu'on permît à toutes les troupes qui étoient en Bohême de se retirer, & que les Autrichiens de leur côté évacuassent la Bavière. Cette proposition sembloit le préliminaire d'une paix générale; mais les Autrichiens étoient bien éloignés de l'accepter, car dans la seconde conference, le Maréchal de Konigsegg déclara au Maréchal de Bellisle que la Reine sa maitresse es-

péroit enfin avoir l'armée Françaiſe priſonniere de guerre. Preſque tout manqua bien-tôt dans Prague, hors le courage. La viande y coutoit, à la fin de Juillet, quatre francs la livre : on mangéoit du cheval aux meilleures tables; la diſette de fourage força de tuer ou d'abandonner aux ennemis plus de quatorze mille chevaux. Les Ducs de Biron, de Chevreuſe, de Luxembourg, de Bouffler, de Fleury, le Comte de Clermont-Tonnere, Meſtre de Camp Général de la cavalerie, M. de Séchelles Intendant de l'armée envoyerent leur vaiſſelle à la monnoye de Prague pour ſoulager l'Officier & le ſoldat.

Se trouver ainſi loin de ſa patrie, au milieu d'un peuple dont on n'entend point la langue, & dont on eſt haï, être expoſé à toutes ſortes de diſette, n'être

pas

pas sûr d'être secouru, n'avoir pour entretien que celui des fautes passées & des dangers présens ; c'étoit-là le sort des Français dans Prague : les retranchemens furent foudroyés par cent pièces de canon, & trente-six mortiers : mais les Autrichiens n'ayant aucun bon Ingénieur avançoient mal leurs ouvrages. Les boyaux de leur tranchée étoient trop longs & trop larges ; les Français profitoient de ces fautes. On faisoit des sorties tous les jours : celle du 22 Août fut la plus mémorable. Ce fut une vraie bataille. Douze mille assiegés attaquerent les assiégeans, s'emparerent d'une batterie de canons, firent deux cens prisonniers, comblerent les travaux, prirent le Général Monty, tuerent quinze cens hommes & en mirent plus de deux mille hors de combat. Le Duc de

de Biron, le Prince des Deux-Ponts frere du Duc regnant, le Prince de Beauvau furent blessés dans cette journée. Le Marquis de Tessé premier Ecuyer de la Reine, & son Lieutenant Colonel, furent tués l'un auprès de l'autre. Le Marquis de Clermont, Colonel du Régiment d'Auvergne, le Marquis de Molac, Colonel de Berry, y laisserent la vie.

Cette grande action coûta cher, mais elle étonna les Autrichiens. Ils n'oserent jamais tenter d'emporter aucun des foibles ouvrages qui ne méritoient pas le nom de fortifications : ils se contenterent de faire jouer leurs batteries, mais inutilement, & sans jamais faire aucune bréche ; la place fut plutôt investie qu'assiégée ; mais enfin la perte de tous les Français qui étoient dans Prague & dans Egra sem-

bloit inévitable, avec le temps; il n'y avoit plus qu'une ressource : c'étoit d'envoyer à leur secours cette armée d'environ quarante mille hommes, qui sous les ordres du Maréchal de Maillebois, avoient forcé le Roi d'Angleterre à signer la neutralité apparente, & qui tenoit la Hollande & Hanovre en respect; mais cette armée étoit à deux cens grandes lieues de Prague. Le Marquis de Fenelon Ambassadeur en Hollande proposa cet avis, il avoit ses inconvéniens ; mais il avoit aussi ses avantages. On fut alors dans la perplexité la plus embarrassante : la France qui peut aisément mettre sous les armes & entretenir trois cens mille hommes pendant plus de dix années, sans s'épuiser, n'en avoit guere plus de vingt mille dans le cœur du Royaume. On avoit à plusieurs reprises envoyé en Allemagne

magne le fonds de 212 Escadrons & de 117 Bataillons recrutés de temps à autre : ces troupes répandues à Prague, à Egra, en Bavière, dans le haut Palatinat, étoient plus d'à moitié fondues. Le Comte de Saxe, qui commandoit alors en Bavière, écrivoit à la Cour qu'il n'avoit pas cent cinquante hommes par bataillons.

C'étoit pour secourir, pour dégager ces armées dispersées, affoiblies, & près d'être anéanties, qu'il s'agissoit de faire passer l'armée florissante & complette du Maréchal de Maillebois, composée de quarante-un Bataillons & de soixante-quinze Escadrons, de trois mille Palatins, de trois mille Hessois, avec trois Compagnies Franches d'Infanterie & deux de Dragons. On voyoit que si toutes ces forces réunies avoient agi d'un concert unani-

me, quand la Prusse & la Saxe les secondoient, on auroit réussi à tout. Si l'armée du Maréchal de Maillebois alloit encore des bords du Rhin s'enfoncer dans la Bohême, le Royaume restoit dégarni : les Hollandais seuls pouvoient alors être redoutables & pénétrer sur nos frontieres avec quarante mille hommes : l'Ambassadeur Fenelon répondoit de la neutralité des Etats Généraux ; mais le Roi d'Angleterre pouvoit entrer en Flandre avec une armée formidable : on consulta les plus anciens Généraux & les plus habiles. Le Maréchal de Puiségur représenta les difficultés & les dangers, le Maréchal de Noailles avoua l'un & l'autre, mais il insista sur la nécessité. Le Maréchal d'Asfeld pensa de même ; le Roi se détermina pour ce parti nécessaire & hasardeux, sentant bien qu'on ne peut faire de gran-
des

des choses qu'en risquant de grandes pertes : il restoit encore un violent embarras, par où falloit-il faire passer cette armée, & où la conduire ? L'Empereur Charles VII. vouloit s'en servir, & la commander lui-même dans ses Etats : il écrivoit qu'en délivrant sa Bavière, c'étoit délivrer Prague ; qu'infailliblement les Autrichiens leveroient le siége dès que l'armée de secours seroit sur le Danube ; mais le Ministère de France ne pouvoit mettre sa seule ressource entre les mains d'un Empereur qui s'étoit peu défendu lui-même ; le Cardinal de Fleuri lui écrivit pour l'en détourner. La seule raison qu'il allégue dans sa lettre du 19 Août est conçue en ces termes : *Conviendroit-il à un Empereur de ne pas paroître à la tête de nos armées avec tout l'équipage que sa dignité exige ?* C'étoit-là une

 étrange

étrange raison, & qui ne s'accordoit gueres avec six millions que le Roi de France donnoit par an à l'Empereur. Le Maréchal de Maillebois vouloit porter son armée de secours en Bavière, où il devoit trouver plus de vivres que vers les défilés arides de la Bohême. Le Maréchal de Puiségur, voyant qu'il falloit absolument que cette armée marchât, étoit d'avis qu'elle allât au moins du côté où le Maréchal de Maillebois vouloit la diriger; mais le grand objet d'entrer en Bohême prévalut: l'intention du Cardinal étoit que l'armée de secours servît à ranimer toutes les autres, & cependant il tentoit les voies de conciliation. Il fit sonder le Roi George II. qui avoit été l'année précédente obligé de demeurer neutre dans la cause que les Anglais avoient à cœur; on espéroit encore quelque

que succès par la négociation; mais le tems étoit passé. Le célébre Robert Walpole qui avoit gouverné l'Angleterre sous les Rois George I. & George II. venoit d'être forcé par la nation de se démettre de ses emplois, parce qu'il avoit été pacifique. Ses plus grands ennemis convenoient que jamais Ministre n'avoit mieux remué ces grandes compagnies de commerce qui font la base du crédit des Anglais, ni mieux ménagé les Parlemens; mais ses plus grands amis convenoient que personne avant lui ne s'étoit plus servi de l'argent de la nation pour gouverner les Parlemens; il ne s'en cachoit pas, & l'Auteur de ces Mémoires lui a entendu dire: *Il y a une drogue ici avec laquelle on adoucit toutes les mauvaises humeurs; elle ne se vend ici que dans ma boutique*: Ces paroles

qui ne sont ni d'un esprit ni d'un style élevé, exprimoient son caractère. La guerre n'avoit jamais été de son goût. Il avoit toujours pensé qu'elle seroit l'écueil de sa fortune : *Je réponds*, disoit-il, *de gouverner un Parlement en tems de paix, je n'en réponds pas en tems de guerre.* Le Cardinal de Fleuri avoit souvent profité de cette crainte, & conservé la supériorité dans les négociations. C'étoit ce que le parti ennemi de Robert Walpole lui reprochoit. On ne cessoit encore de se plaindre des délais qu'il avoit mis à déclarer la guerre à l'Espagne ; étrange sorte de crime d'avoir voulu conserver la paix à une nation commerçante !

Ce parti n'étoit pas seulement celui des Torris toujours ennemi des Wighs ; c'étoit un assemblage de Wighs & de Torris également mécontens en voulant l'être.

tre. Cette faction s'appelloit *le parti du Païs*, par opposition à celui que l'on nommoit *le parti de la Cour*; division pareille à celle qu'on a vû presque toujours en Pologne, & récemment en Suède ; car en tout état le Ministère excite des jalousies & des plaintes, & si elles s'évaporent en vains murmures dans les Monarchies absolues, elles deviennent de vraies factions dans les gouvernemens mixtes.

Le parti du Païs se plaignoit hautement que George II. eût sacrifié, par son traité de neutralité, la gloire de la Grande-Bretagne à la conservation de Hanovre, & faisoit tout retomber sur le Ministre Walpole, qui n'avoit eu aucune part à ce traité nécessaire & passager, fait uniquement pour être rompu : on avoit attaqué ce Ministre en plein Parlement, long-tems avant ce

traité.

traité. M. Sandwich, membre comme lui de la Chambre des Communes, lui dit tout haut le 23 Février 1741. *Préparez-vous, car dans trois jours je vous accuserai. J'accepte le combat*, répondit le Ministre, *pourvû qu'on se batte avec honneur*, & cita ces vers d'Horace :

Nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ.

En effet, au jour nommé son accusateur proposa à la Chambre de supplier le Roi d'éloigner pour jamais le Chevalier Walpole de ses conseils & de sa présence : dans le même instant le Lord Carteret faisoit la même proposition dans la Chambre des Pairs. Cette question fut agitée dans les deux chambres jusqu'à minuit.

C'étoit une injustice manifeste de vouloir la punition d'un homme, avant que de l'avoir convaincu de la mériter. Cependant ce

ce qui arrive quelquefois, arriva pour lors; le parti le plus juſte l'emporta dans la chambre haute & dans la baſſe. Le Chevalier Walpòle ſe maintint donc encore; mais les ſept années pendant leſquelles ſubſiſte l'élection des Communes aſſemblées en Parlement étant expirées, de nouveaux membres ayant été élus, & le parti du Païs s'étant fortifié, le Miniſtre qui s'étoit ſoutenu vingt ans contre tant d'ennemis, vit qu'il étoit temps de céder. Le Roi le fit Pair de la Grande-Bretagne, ſous le nom de comte d'Oxford, & trois jours après il ſe démit de tous ſes emplois. On le pourſuivit alors juridiquement; on lui demanda compte d'environ trente millions de nos livres dépenſés pendant dix ans pour le ſervice ſecret, parmi leſquels on comptoit douze cens mille francs donnés aux écrivains

19 Janvier 1712.

écrivains de Gazette, ou à ceux qui avoient employé leurs plumes en faveur du Ministère. Le Roi, outragé par cette accusation, l'éluda en prorogeant le Parlement ; c'est-à-dire en suspendant ses séances, en vertu de la prérogative de la couronne.

Celui qui eut alors le plus grand crédit, fut ce même Lord Carteret qui avoit accusé Walpole dans la Chambre des Pairs. Le Roi se servit de lui pour faire voir qu'il étoit en effet aussi porté à la guerre que la Nation ; ainsi pour la mieux gouverner il seconda ses passions.

Milord Carteret, autrefois Sécretaire d'Etat, puis Vice-Roi d'Irlande, l'un des plus sçavans hommes d'Angleterre, parlant très-bien plusieurs langues vivantes, sur-tout le Français & l'Espagnol, homme plein de hardiesse & d'art, actif, infatigable, prodigue

prodigue dans l'occasion des thrésors de l'Etat, & aussi porté à la guerre par satisfaction & par son goût, que Walpole avoit panché vers la paix, n'eut pas la place de Walpole qui est celle de Grand-Thrésorier sous un autre titre; mais il reprit son ancienne place de Sécrétaire d'Etat du Nord, & il y eut d'abord plus de crédit que Walpole n'en avoit jamais eu.

Le Cardinal lui fit faire quelques ouvertures sur un accommodement, il alla même jusqu'à lui proposer la médiation; mais Milord Carteret n'y répondit qu'en engageant le Parlement à donner de l'argent au Roi pour lever des troupes, pour soudoyer celles d'Hanovre, pour en acheter en Dannemarck & dans la Hesse, qui étoit toujours prête à vendre des hommes aux deux partis, pour augmenter les subsides de

la

la Reine de Hongrie, pour s'unir à la Sardaigne & la payer, pour menager une conspiration à Naples, & envoyer des flottes dans la Méditerranée & en Amérique. Il se proposoit de faire céder au Roi d'Angleterre en Allemagne les Evêchés d'Osnabruck & de Hildesheim en propriété, & enfin de se rendre l'arbitre de tout dans les deux mondes.

Le Cardinal de Fleuri s'adressant d'un côté à une Cour si fiere, s'adressoit de l'autre au Général même qui assiégeoit Prague. Il écrivit au Feld-Maréchal de Konigseck, dès le 11 de Juillet, une lettre qu'il lui fit rendre par le Maréchal de Bellisle, il s'excusoit dans cette lettre de la guerre entreprise, & il disoit qu'il avoit été entraîné au-delà de ses mesures : *Bien des gens sçavent*, disoit-il, *combien j'ai été opposé*

aux

aux résolutions que nous avons prises, & que j'ai été en quelque façon forcé d'y consentir : votre excellence est trop instruite de tout ce qui se passe, pour ne pas deviner celui qui mit tout en œuvre pour déterminer le Roi à entrer dans une ligue qui étoit si contraire à mon goût & à mes principes. Pour toute réponse, la Reine de Hongrie fit imprimer la lettre du Cardinal. Il est aisé de voir quels mauvais effets cette lettre devoit produire : en premier lieu, elle rejettoit évidemment tout le reproche de la guerre sur le Général chargé de négocier avec le Comte de Konigseck ; & ce n'étoit pas rendre sa négociation facile, que de rendre sa personne odieuse. En second lieu, elle avouoit quelque foiblesse dans le Ministère, & c'eût été bien mal connoître les hommes que de ne pas prévoir qu'on abuseroit de cette

cette foiblesse; que les alliés de France se refroidiroient, & que ses ennemis s'enhardiroient.

Le Cardinal voyant sa lettre imprimée en écrivit une seconde, dans laquelle il se plaignoit au Général Autrichien de ce qu'on avoit publié sa lettre, & lui dit *qu'il ne lui écrira plus désormais si facilement*. Cette seconde lettre lui fit encore plus de tort que la premiere. Il les fit désavouer toutes deux dans quelques papiers publics, & ce désaveu, qui ne trompa personne, mit le comble à ces fausses démarches, que les esprits les moins critiques excuserent dans un homme de quatre-vingt-sept ans, fatigué des mauvais succès. Enfin l'Empereur fit proposer à Londres des projets de paix, & sur-tout ces mêmes sécularisations d'Evêchés en faveur d'Hanovre: le Ministre Anglais ne croyoit point encore

avoir besoin de l'Empereur pour les obtenir; on insulta à ses offres en les rendant publiques; l'Empereur fut réduit à désavouer ses offres de paix, comme le Cardinal de Fleuri avoit désavoué la guerre.

La querelle alors s'échauffa plus que jamais; la France d'un côté, l'Angleterre de l'autre, parties principales en effet sous le nom d'Auxiliaires, s'efforcerent de tenir à main armée la balance de l'Europe. La Cour d'Angleterre, vers le printemps de 1742. fit passer en Flandre seize mille Anglais, seize mille Hanovriens, six mille Hessois, qui joints avec environ quinze mille Autrichiens composerent une armée formidable. Le Général étoit Milord Stairs, Officier formé autrefois sous le Duc de Malboroug, & depuis Ambassadeur en France en 1715.



L'Angleterre vouloit, avant que de frapper ses coups, entraîner la Hollande dans cette querelle; mais les Etats-Généraux s'en tenoient alors aux traités qui leur permettoient de ne donner que de l'argent à la Reine de Hongrie: ils ne vouloient point encore fournir de troupes: deux partis divisoient alors la Hollande: l'un vouloit conserver la paix, l'autre respiroit la guerre, un troisiéme alors moins connu, mais qui se fortifia de jour en jour, desiroit un changement de gouvernement, & vouloit un Stathouder; mais ce parti n'osoit se déclarer encore ouvertement devant les deux autres; l'amour de la liberté l'emportoit sur la reconnoissance qu'ils avoient pour le sang des Nassaux & sur la brigue du Prince d'Orange. Ces principes, ce partage des esprits, cette lenteur ordinaire aux

Républiques, quand elles ne sont pas dans un danger pressant, empêchoient les Hollandais de joindre leurs forces à celles de la Reine de Hongrie & du Roi George.

Les partis qui divisoient cette République sembloient plutôt alors des différences dans les sentimens que des emportemens de factions : cet esprit turbulent qui dans une circonstance à peu près semblable, avoit fait massacrer les freres With par le peuple, sembloit ne plus subsister : le petit-fils du Pensionnaire de With, opposé comme lui à la guerre, alloit tranquillement à pied au Conseil. Il n'y eut jamais une délibération tumultueuse, mais elles étoient toutes sans projet arrêté, & lorsque les Etats avoient pris la résolution d'augmenter leurs troupes de 20000 hommes à tout événement, aucun des Régens ne

pouvoit sçavoir encore, s'ils étoient déterminés à la guerre.

Le Lord Carteret vint à la Haye pour les précipiter à cette démarche. Le Lord Stairs, qui commandoit l'armée Anglaise à Bruxelles, alla aussi exciter les Hollandais. Le Duc d'Aremberg, non moins empressé, y ajouta ses sollicitations vagues. Milord Stairs étoit assez fort pour entrer en France sans leur secours: son armée en comptant les Autrichiens, étoit de plus de quarante-huit mille combattans; il vouloit absolument aller prendre Dunkerke dont les fortifications étoient foibles du côté de terre par la nature du terrain qui est tout de sable. Il est certain qu'on craignoit en France pour Dunkerke: les Anglais ne cessoient de crier à la Haye qu'on avoit rétabli les fortifications du port de cette ville, ils demandoient vengeance

vengeance de cette prétendue infraction du traité d'Utrecht. Le Maréchal de Puiségur conseilla au Cardinal de Fleuri de proposer aux Hollandais le sequestre de Dunkerke entre leurs mains jusqu'à la paix. Une proposition, si franche en même temps & si adroite, devoit engager les Hollandais à se porter pour arbitres, & jamais pour ennemis. Le Marquis de Fenelon leur fit cette proposition, mais le parti Anglais qui n'avoit pas encore assez d'autorité pour forcer la Hollande à la guerre, en eut assez pour l'empêcher d'accepter un honneur qui les eût nécessairement rendus neutres : cependant il ne tenoit qu'à l'armée de Bruxelles d'entrer en France. Le Roi d'Angleterre voulut temporiser & attendre que la Hollande fût entiérement déterminée : ce fut une des plus grandes fautes qu'on fit

dans

dans cette guerre. Je fus témoin alors de l'étonnement & de la douleur de Milord Stairs qui dit que le roi son maître perdoit une occasion qu'il ne trouveroit jamais. On ne fit donc rien ni en Flandre ni sur le Rhin : c'étoit sur la Bohême que tout le monde avoit les yeux. Les Maréchaux de Broglie & de Bellisle étoient toujours maîtres de Prague & toujours assiégés. L'armée du Maréchal de Maillebois marchoit à leur secours par la Westphalie, la Franconie & les frontieres du haut Palatinat. Le Prince Charles, sur la nouvelle de la marche de cette armée, leva le siége de Prague, la laissa bloquée & courut défendre la Bohême.

14 & 15 Septembre. 1742. Ce fut dans ce temps même qu'un Partisan nommé Trenk, à la tête d'un ramas de Pandours, de Tolpaches, & de Croates, prit sur les frontieres du haut Palatinat

latinat la ville de Chamb qui tenoit encore pour l'Empereur, passa tous les habitans au fil de l'épée & réduisit la ville en cendres, après l'avoir abandonnée au pillage, & avoir pris, dit-on, pour sa part une somme de trois cens mille florins d'Allemagne qui étoient en dépôt dans cette place. Ces mêmes Brigands ayant rencontré un convoi de malades Français conduit par quelques soldats, massacrerent les conducteurs & les malades. C'est avec cette férocité de Sauvages que les troupes irrégulieres de Hongrie faisoient par-tout la guerre.

On craignoit par-tout en France que Prague & Egra n'eussent bientôt la même destinée, mais on espéroit beaucoup de l'armée du Maréchal de Maillebois : la nouvelle de la levée du siége tourné en blocus fit renaître la confiance dans la Cour de Franc-

fort.

fort. L'Empereur goûta encore une joie passagere, quand le Prince des Deux-Ponts, frere du Duc regnant, lui apporta les drapeaux qu'on avoit pris aux Autrichiens dans ces sorties qui avoient été autant de grands combats, & où ce Prince s'étoit signalé. Enfin l'armée de secours étoit arrivée au commencement de Septembre sur les frontieres de la Bohême : jusques-là toutes les mesures étoient heureusement prises ; le Comte de Saxe devoit joindre cette armée avec le corps qu'il commandoit alors en Baviere : ce corps n'étoit à la vérité que de vingt-sept bataillons très-foibles & de trente escadrons ; mais c'étoit beaucoup avec l'armée nouvelle. Le Comte de Saxe qui passoit déja pour bien prendre son parti dans toutes les occasions, venoit d'échapper en Baviere avec ses troupes au Général Kevenhuller

venhuller qui le tenoit enfermé, & par une marche habile, il s'étoit avancé d'un côté aux frontieres de la Bohême, tandis que le Maréchal de Broglie approchoit de l'autre.

Déja le Duc d'Harcourt avec un détachement des troupes du Comte de Saxe avoit pris la petite ville de Plan à l'extrémité Occidentale de la Bohême, & y ayant fait quatre cens prisonniers de guerre. Le Comte de Saxe ayant fait ensuite évacuer Plan & pris un autre poste qu'on nomme Elbogen, ses troupes avoient joint la grande armée : bientôt après on se trouva en présence des Autrichiens : on pouvoit livrer bataille, c'étoit un coup hazardeux : si on la perdoit, on n'avoit ni retraite sûre ni subsistance. Le Ministre avoit écrit deux fois au Maréchal de Maillebois : *Evitez de commettre l'honneur des*

armées du Roi, & n'engagez point d'affaire dont le succès puisse être douteux.

Non-seulement il n'y avoit aucune affaire dont le succès ne pût être douteux, mais les difficultés croissoient tous les jours pour les subsistances, parce que les ennemis avoient pillé un magasin. On vouloit s'ouvrir un chemin vers Prague, par Caden sur la riviere de l'Eger, en laissant derriere soi Egra & Elbogen : étant une fois posté à Caden, le chemin vers Prague paroissoit facile : on pouvoit recevoir des vivres de la Saxe. Bien plus le Maréchal de Broglie avoit posté à Leutmeritz le Marquis d'Armentieres avec quelques troupes. Leutmeritz, petite ville où l'Eger tombe dans l'Elbe, est environ à moitié chemin de Caden à Prague. C'étoit du poste de Caden que tout dépendoit,

pendoit, on s'épuisoit dans Paris en conjectures & en critiques sur cette opération de Guerre. Jamais on ne jugea avec plus de précipitation & de sévérité la conduite des Généraux, & on a toujours depuis mis en problême, si les troupes avoient été, ou non, jusqu'à Caden.

Voici le fait, tel qu'il est avéré incontestablement par le Général de l'armée. Ce détail ne sera pas bien important pour la postérité, mais il est intéressant aujourd'hui. Le vingt-deux Octobre, le comte de Saxe détacha quelques troupes pour aller à Caden & pour y couper le pont sur l'Eger, par où les ennemis pouvoient passer : une compagnie Franche entre déja dans Caden. On coupe le pont, mais à peine est-il coupé, que les Autrichiens arrivent, le rétablissent & s'emparent de Caden : alors toute

communication eſt interdite entre l'armée du Maréchal de Broglie & celle du Maréchal de Maillebois : celui ci ne recevoit point de nouvelle de Leutmeritz : il ne pouvoit aller à Caden que par un défilé qui parut impraticable. Toute la Bohême eſt ceinte de montagnes eſcarpées qui ne laiſſent de paſſages que par des gorges où cent hommes peuvent arrêter une armée : òn n'avoit de pain que juſqu'au 24 Octobre, & il fallut réduire le ſoldat à la demi-ration en lui donnant un quarteron de viande. On tenta le défilé de Caden, l'artillerie ne put paſſer ; les conducteurs des chariots déſerterent tous : on leur ſubſtitua des ſoldats ; on n'avança pas davantage : les murmures, l'indiſcipline, la meſintelligence, la diſette, tout fut un obſtacle. On aſſembla un conſeil de guerre le 17 Octobre, tous les Officiers Géné-

Généraux furent d'avis de rétrograder. Le Comte d'Etrées qui étoit dans Egra envoya son opinion par écit : *Je ne vois*, dit-il, *de parti à prendre que de tout rassembler, de combattre, ou de ne pas aller plus loin.* Tous les autres proposerent ce qu'on avoit proposé avant la marche de Bohême, d'aller sur le Danube sauver la Baviere & effrayer l'Autriche ; ainsi l'armée put à peine toucher le terrain de la Bohême : fatiguée & diminuée par une marche longue & pénible, elle retourna vers la Baviere : c'étoit encore beaucoup d'y avoir ces nouvelles troupes qui, jointes à celles du comte de Saxe, composoient environ cinquante mille combattans. La Cour envoya le Maréchal de Broglie pour les commander.

Ce Général passa la Saxe avec cinq cens Cavaliers : il arriva à

Nuremberg le 12 Novembre & prit le 22 à Dingelfing en Baviere le commandement de l'armée. Le Maréchal de Bellisle restoit dans Prague, où il occupoit les Autrichiens: l'armée de secours prenoit alors nécessairement la supériorité en Baviere. Munich étoit déja délivré une seconde fois: l'Empereur y étoit rentré: il avoit encore dix à douze mille hommes. On étoit maître du cours du Danube, l'espace de plus de trente lieues, depuis Ulm jusqu'auprès de Passau: on avoit en Bohême, Egra & Prague. On conservoit le petit Cercle de Leutmeritz entre Prague & la Saxe: les affaires de l'Empereur pouvoient encore se rétablir, mais bientôt après Leutmeritz fut pris, & le Maréchal de Bellisle se trouva enfermé dans Prague avec le reste d'une armée entiere, réduite à environ dix-
sept

ſept mille hommes, ſans ſubſiſtance, ſans argent & ſans eſpérance de ſecours : il n'en avoit plus à eſpérer que de lui-même & de la bonne volonté de pluſieurs Officiers qui répondoient à la ſienne : *Je ne ſçaurois*, dit-il dans la lettre du 28 Octobre, *louer aſſez à cette occaſion le zele de M. le Duc de Chevreuſe, de M. le Duc de Fleuri, de M. le Marquis de Surgeres, qui ont vendu tout ce qui leur reſtoit pour remonter les Dragons.* Le Maréchal de Belliſle, ſecondé de ſon frere, fit entrer des vivres dans Prague, s'ouvrit des paſſages, battit des partis ennemis, les écarta plus de ſix lieues à la ronde, mit dans la ville une police ſévere, & dans les troupes une diſcipline exacte, ce qui n'étoit pas le plus facile de ſes travaux.

Quand on voit par les mémoi-

res du siége, à quelle extrémité on étoit réduit, à quels murmures les troupes se livroient, quelles divisions regnoient dans les esprits, combien la disette les aigrissoit, combien une si longue misere les décourageoit, on s'étonne qu'il y ait eu tant de ressources. M. de Séchelles manquoit d'argent, & ne laissa jamais manquer les hôpitaux. C'étoit-là que les plus pressans secours étoient nécessaires; il y mouroit vingt soldats par jour, l'un portant l'autre, depuis le mois de Juin : ces pertes jointes à tant d'autres se présentoient continuellement à l'esprit des soldats, effrayés de la misere présente & des maux à venir, que l'imagination rend toujours extrêmes.

On étoit au mois de Novembre dans cette situation cruelle, quand le Ministere ordonna au Maréchal de Bellisle de tenter l'é-

l'évacuation de Prague à la vüe de l'armée qui la bloquoit. Ce Général écrivit que ſes meſures étoient priſes pour tous les ordres qu'on pouvoit lui donner, que ſi on vouloit qu'il tînt encore quatre mois, il en répondoit; que ſi on lui ordonnoit de quitter Prague avec toutes ſes troupes, il les conduiroit toutes à Egra en ſureté, malgré l'armée ennemie & malgré la rigueur extrême de la ſaiſon. La Cour choiſit le dernier parti, & il fut exécuté: ce Général avoit pendant le blocus remonté ſa Cavalerie; ſes Dragons étoient formés des attelages d'artillerie; il avoit des caiſſons pour les vivres, rien ne lui manquoit, mais le danger étoit extrême.

L'armée du Prince Lobkowitz, diſtribuée dans ſes quartiers, environnoit Prague; les habitans de la ville étoient autant d'eſ-

d'espions. Le froid augmenta jusques à devenir intolérable. Il y avoit environ deux mille soldats malades, le Maréchal l'étoit lui-même depuis long-temps, & ne pouvoit monter à cheval. Cependant au milieu de tous ces obstacles réunis, il fixa sa retraite à la nuit du 16 au 17 Décembre 1742. Pour la faire avec sureté, il falloit tromper le Prince de Lobkowitz, les habitans de Prague, & ses propres troupes : il envoyoit souvent recueillir des grains aux environs, & faisoit accompagner ces détachements par du canon & des caissons, afin que, quand il sortiroit dans cet équipage, on en fût moins surpris; il imposa deux jours avant sa retraite des contributions payables dans quatre mois. Le jour du dép[illegible] il tint les portes fermées : après avoir fait courir le bruit qu'il sortiroit d'un côté pour une expédition, il

il sortit par un autre, se déroba vingt-quatre heures au Prince de Lobkowitz, marcha en ordre de bataille, tantôt suivi de trente canons, selon que les ennemis pouvoient se présenter à lui : il perça leurs quartiers, repoussa leurs cuirassiers, & pénétra dans le païs par une route inconnue, avec onze mille hommes d'Infanterie & deux mille cinq cens Cavaliers. La retraite se fit pendant dix jours au milieu des glaces & des neiges. La Cavalerie ennemie inquiétoit la marche : elle étoit continuellement en tête, en queue & en flanc, mais elle fut toujours repoussée : si elle avoit pû tomber sur les provisions, l'armée entière du Maréchal de Bellisle étoit détruite.

Pour prévenir ce malheur, il avoit partagé son armée en cinq divisions, & chacune avoit avec elle ses munitions de guerre &

de

de bouche. A la troisiéme marche il fut atteint par le Prince de Lobkowitz qui parut à la tête d'un corps de Cavalerie au-delà d'une plaine où l'on pouvoit donner bataille; le Prince de Lobkowits tint un conseil de guerre dans lequel il fut résolu de ne point attaquer une armée qui se battoit avec ce désespoir qui rend le courage invincible : il fut résolu de lui couper la retraite, & d'aller rompre les ponts sur la riviere d'Egra, par où les Français devoient passer.

Le Maréchal de Bellisle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison : il fit passer son armée sur des marais glacés; le froid fut l'ennemi le plus redoutable, plus de huit cens soldats en périrent : un des ôtages que le Maréchal de Bellisle avoit amené de Prague avec lui, mourut dans son carosse.

Enfin

Enfin on arriva le 26 Decembre à Egra par une route de trente-huit lieues. Le même jour les troupes reſtées dans Prague firent encore une capitulation glorieuſe : ce même M. de Chevert qui avoit monté à l'eſcalade, demeuré dans la ville pour y commander, avoit une garniſon d'environ trois mille hommes dont le tiers étoit malade ; il prit des Otages de la ville, les enferma dans ſa propre maiſon, & mit dans les caves des tonneaux de poudre, réſolu de ſe faire ſauter avec eux, ſi les Bourgeois vouloient lui faire violence. Une telle intrépidité ne contribua pas peu à lui faire obtenir des conditions honorables du Prince Lobkowitz. Il conduiſit avec tous les honneurs de la guerre ſa garniſon juſqu'à la ville d'Egra, excepté les malades qui ne purent ſuivre, & qui furent abandonnés à la triſte deſti-
née

née d'être prisonniers, quoique leur état fût digne d'un autre ménagement : ainsi cette ville, qu'on avoit prise dans une demi-heure, fut heureusement évacuée après un siége & un blocus de cinq mois : les Français seuls, n'ayant plus d'alliés, ne purent conserver la Bohême à l'Empereur ; mais ils le remettoient en possession de la Bavière.



CHAP.

CHAPITRE V.

Etat de l'Europe pendant cette guerre. Situation des affaires entre l'Angleterre & l'Espagne. Intérêt du commerce. Quelle part prit l'Italie aux troubles arrivés depuis la mort de Charles VI. Quelle part y prit la Hollande. Mort du Cardinal de Fleuri.

ON a vu en deux années, depuis la mort du dernier Empereur Autrichien jusqu'à la fin de 1742. la Bohême, la Bavière, & le haut Palatinat pris & repris. La Prusse & la Saxe unies avec la France jusques à la paix de Breslau faite en Juin 1742. & alors devenues neutres; les autres Princes de l'Empire dans le silence; le Roi d'Angleterre Georges

Georges II. Electeur d'Hanovre commençant ouvertement en 1742. à rompre la neutralité forcée, & ses troupes au nombre de quarante-huit mille hommes en Flandre encore dans l'inaction, mais prêtes d'agir ; les armées d'Autriche maîtresses de la Bohême, à la réserve d'Egra, mais il y avoit encore cinquante mille Français en Bavière & dans le haut Palatinat, sous les ordres du Maréchal de Broglie contre un pareil nombre d'ennemis ; de sorte qu'on ne sçavoit encore si l'Empereur Bavarois seroit vainqueur par les armées de France, ou s'il conserveroit son patrimoine & même l'Empire.

Il faut remarquer que la France, depuis le mois d'Août 1741. avoit fait partir au secours de l'Empereur à diverses reprises cent cinquante Escadrons, sans compter onze compagnies Fran-

ches,

ches, huit de troupes Legeres, trois mille Palatins, trois mille Hessois : il faut ajouter à ces troupes les Bavarois eux-mêmes qu'elle payoit : on leva encore sur la fin de 1742. trente mille hommes de Milices réparties sur chaque Généralité, selon le nombre des habitans, sur quoi l'on peut observer que la Généralité de Paris ne fournit que quatorze cens dix hommes, & que la Normandie en fournit trois mille cent quatre-vingt-dix, ce qui devoit faire regarder cette province comme la plus peuplée.

La France déployoit encore d'autres ressources : car outre ce qu'elle payoit aux Hessois, aux Palatins, outre les six millions donnés par an à l'Empereur, elle donnoit des subsides au Dannemarck pour l'empêcher de fournir des troupes au Roi d'Angleterre : elle continuoit d'en payer à la

Suéde qu'elle avoit aidée dans ſa guerre contre la Ruſſie, & ſans cette guerre de la Suéde avec les Ruſſes, la Cour de Petersbourg avoit pû déja fournir trente mille hommes aux Autrichiens, comme en effet elle les a fait marcher depuis.

On voit quels efforts la France étoit obligée de faire au dedans & au dehors : il lui falloit armer une partie de l'Europe, & entretenir l'autre. La Pologne prenoit peu à cœur les intérêts de ſon Roi, Electeur de Saxe, & cet Electeur depuis ſa paix ſembloit ne prendre plus de part à la querelle de l'Empire. L'Empereur Turc qui craignoit le Scha-Nadir Uſurpateur de la Perſe, & Conquerant d'une partie de l'Aſie, n'inquiétoit point la Hongrie : telle étoit la ſituation du Nord & du Levant de l'Europe, du Midi & de l'Occident, je veux dire de

la

la France & de l'Italie. L'Eſpagne formoit une autre ſcène, dans laquelle l'Angletere jouoit encore un rôle principal & par l'intérêt de l'équilibre qu'elle affectoit toujours de tenir, & par celui de ſon commerce ; intérêt plus réel & plus ſenſible. On a déja dit qu'après l'heureux tems de la paix d'Utrecht, les Anglais qui jouiſſoient de Minorque & de Gibraltar en Eſpagne, avoient encore obtenu de la Cour de Madrid des priviléges que les Français ſes défenſeurs n'avoient pas : les Commerçans Anglais alloient vendre aux colonies Eſpagnoles les Nègres qu'ils achetoient en Afrique pour être eſclaves dans le nouveau Monde : des hommes vendus par d'autres hommes, moyennant trente-trois piaſtres par tête qu'on payoit au Gouverment Eſpagnol, étoient un objet de gain conſidérable ; car

la Compagnie Anglaise, en fournissant quatre mille huit cens Nègres, avoit obtenu encore de vendre les huit cens, sans payer de droits; mais le plus grand avantage des Anglais, à l'exclusion des autres nations, étoit la permission dont cette Compagnie jouit dès 1716. d'envoyer un vaisseau à Porto-Bello.

Ce vaisseau qui d'abord ne devoit être que de cinq cens tonneaux fut en 1717. de huit cens cinquante tonneaux par convention; mais en effet de mille par abus; ce qui faisoit deux millions pésants de marchandises : ces mille tonneaux étoient encore le moindre objet du commerce de la Compagnie Anglaise : une Patache qui suivoit toujours le vaisseau sous prétexte de lui porter des vivres, alloit & venoit continuellement : elle se chargeoit dans les Colonies Anglaises des effets.

effets qu'elle apportoit à ce vaisseau, lequel ne désemplissant jamais par cette manœuvre tenoit lieu d'une flotte : souvent même d'autres navires venoient remplir le vaisseau de permission, & leurs barques alloient encore sur les côtes de l'Amérique porter des marchandises dont les peuples avoient besoin, mais qui faisoient tort au gouvernement Espagnol, & même à toutes les Nations intéressées au commerce qui se fait des ports d'Espagne au Golfe du Mexique.

Les gouvernemens Espagnols traiterent avec rigueur les marchands Anglais, & la rigueur se pousse toujours trop loin. On confondit quelquefois les innocens avec les coupables, on retint des payemens légitimes aux uns, parce que les autres avoient fait des gains injustes ; on se plaignoit des deux côtés. Plusieurs Anglais exer-

exercerent impunément la Piraterie ; ils trouverent ſur les côtes de la Floride des Eſpagnols qui repêchoient des Gallions naufragés & de qui on avoit déja tiré quatre cens mille piaſtres. Ils tuerent une partie de l'équipage, & s'emparerent de tout l'argent. Les Eſpagnols demandoient juſtice de ces brigandages au Gouvernement Anglais de ces contrées ; mais ſouvent les Armateurs Anglais quand ils prenoient un vaiſſeau Eſpagnol, le couloient à fonds avec tout l'équipage après l'avoir pillé, afin qu'il ne reſtât nul veſtige de leur crime : d'autres fois ils alloient vendre dans leurs Colonies des Eſpagnols qu'on faiſoit Eſclaves, & quand ces infortunés réclamoient la juſtice d'un gouverneur Anglais, ceux qui avoient vendu les Eſpagnols en étoient quittes pour dire qu'à leur teint baſanné ils les

avoient

avoient pris pour des Nègres ; les Pirates s'entendoient & partageoient leurs rapines avec les Juges, & disoient qu'ils étoient jugés par leurs Pairs.

Les Gardes-côtes Espagnols se vengerent souvent de ces cruelles hostilités : ils prirent plusieurs vaisseaux & maltraiterent les équipages. On négocia beaucoup à Madrid & à Londres pour mettre fin aux querelles de l'Amérique. Par la convention du Prado, du 14. Janvier 1739. l'Espagne ayant fait ses comptes avec la Compagnie du Sud promit de lui payer quatre-vingt-quinze mille livres sterling dans quatre mois, déduction faite de ce que la Compagnie redevoit d'ailleurs ; mais cette déduction devint un nouveau sujet de querelle ; & des comptes de marchands produisirent une guerre où l'on dépensa des deux côtés

mille fois plus que ce qu'on demandoit de part & d'autre.

Un Patron de vaiſſeau, nommé Jenkins, vint en 1739. ſe préſenter à la Chambre des Communes : c'étoit un homme franc & ſimple, qui n'avoit point fait, dit-on, de commerce illicite ; mais dont le vaiſſeau avoit été rencontré par un Garde-côte Eſpagnol dans un Parage de l'Amerique où les Eſpagnols ne vouloient point ſouffrir de navires Anglais : le Capitaine Eſpagnol avoit ſaiſi le vaiſſeau de Jenkins, mis l'équipage aux fers, fendu le nez & coupé les oreilles au Patron ; en cet état Jenkins ſe préſenta au Parlement, & y raconta ſon aventure avec la naïveté de ſa profeſſion & de ſon caractère : *Meſſieurs*, dit il, *quand on m'eut ainſi mutilé, on me menaça de la mort ; je l'attendis, je recommandai mon ame à Dieu, & ma vengeance*

vengeance à ma Patrie. Ces paroles prononcées naturellement, exciterent un cri de pitié & d'indignation dans l'assemblée; le peuple de Londres écrivit à la porte du Parlement : *La mer libre, ou la guerre.*

On a déja dit que le Ministre Walpole cherchoit à tout concilier. Ses adversaires vouloient tout aigrir. On n'a jamais parlé avec plus de véritable éloquence qu'on parla sur ce sujet dans le Parlement d'Angleterre & je ne sçais si les harangues méditées, qu'on prononçoit autrefois dans Athenes & dans Rome, dans des occasions à peu-près semblables, l'emportent sur les discours non préparés du Chevalier Windhan, du Lord Carteret, du Ministre Robert Walpole, du Comte de Chesterfield, de M. de Pwelney, depuis Comte de Bath. Ces discours, qui sont l'effet naturel du

gouvernement & de l'esprit Anglais, étonnent quelquefois les Etrangers, comme les productions d'un pays, qui sont à vil prix sur leur terrain, sont recherchées précieusement ailleurs : mais il faut lire avec précaution toutes ces harangues où l'esprit de parti domine ; le véritable état de la Nation y est presque toujours déguisé. Le parti du Ministre y peint le gouvernement florissant : la faction contraire assure que tout est en décadence. L'exagération régne par tout. *Où est le tems*, écrivoit alors un membre du Parlement, *où un Ministre de la guerre disoit qu'il ne falloit pas qu'on osât tirer un coup de canon en Europe, sans la permission de l'Angleterre.*

Enfin le cri de la Nation détermina le Parlement & le Roi ; on expédia des lettres de représailles aux Marchands & aux Armateurs

mateurs : on déclara la guerre à l'Espagne dans les formes, à la fin de 1739.

La Mer fut d'abord le théâtre de cette guerre, dans laquelle les Corsaires des deux Nations, pourvûs de Lettres Patentes, alloient en Europe & en Amerique attaquer tous les vaisseaux Marchands, & ruiner réciproquement le commerce pour lequel ils combattoient; & on en vint bientôt à des hostilités plus grandes.

L'Amiral Vernon pénétra en 1740. dans le golfe du Mexique, y attaqua & prit la ville de Porto-Bello, l'entrepôt des trésors du Nouveau Monde, la rasa, en fit un chemin ouvert, par où les Anglais exercerent à main armée le commerce, autrefois clandestin, qui avoit été le sujet de la rupture. Cette expédition fut regardée par les Anglais, comme un des plus grands services ren-

du à la Nation. L'Amiral fut remercié par les deux Chambres du Parlement, elles lui écrivirent ainsi qu'elles en avoit usé avec le Duc de Malbouroug, après la bataille d'Hostect: depuis ce tems les actions de leurs Compagnies du Sud augmenterent, malgré les dépenses immenses de la Nation. Les Anglais espérerent alors de conquerir l'Amérique Espagnole; ils crurent que rien ne résisteroit à l'Amiral Vernon, & lorsque quelque tems après cet Amiral alla mettre le siége devant Carthagène, ils se hâterent d'en célébrer la prise, de sorte que dans le tems même que Vernon en levoit le siége, ils firent frapper une médaille où l'on voit le port & les environs de Carthagène, avec cette legende: *Il a pris Carthagène*. Le revers représentoit l'Amiral Vernon, & on y lisoit ces mots: *Au Vengeur de*

sa

sa Patrie. Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui tromperoient la postérité, si l'histoire plus fidéle & plus exacte ne prévenoit pas de telles erreurs.

La France qui n'avoit qu'une Marine foible, arrêta pourtant le progrès des Anglais ; elle envoya les Escadres protéger les vaisseaux & les côtes Espagnols. Les loix des Nations ne permettoient pas que les Anglais, n'ayant point rompu avec la France, attaquassent son Pavillon : ils opposerent un nouvel artifice à cette nouvelle politique. Ils feignirent deux fois de prendre les vaisseaux Français pour des Espagnols : ils attaquerent près de S. Domingue avec six vaisseaux le Chevalier d'Epinay qui n'en avoit que quatre, & dont chaque bâtiment étoit encore moins fort en canons qu'aucun des six Anglais :

glais : ayant été très-maltraités par lui, ils finirent le combat en lui demandant pardon de s'être trompés. On n'avoit point vû encore donner de combat par méprise : ils firent depuis la même manœuvre vers le Détroit de Gibraltar avec le Chevalier de Caylus : ils en furent reçus de même, quoiqu'ils fussent cinq contre trois ; on s'éprouvoit ainsi sans se déclarer ennemis : c'est alors que commençoit à s'établir cette politique de faire la guerre en pleine paix ; de s'attaquer dans une partie du Monde, & de se respecter dans l'autre, & d'avoir des Ambassadeurs chez ses ennemis. Ces ménagemens consolans pour les peuples, & qui portoient au moins la marque de la modération, leur faisoient encore espérer la concorde publique.

La France étoit en ces termes

entre les Eſpagnols & les Anglais, quand la mort de l'Empereur Charles VI. mit le trouble dans l'Europe. On a vu ce que produiſoit en Allemagne la querelle de l'Autriche & de la Bavière. L'Italie fut bientôt déſolée pour cette ſucceſſion Autrichienne. Le Milanez étoit reclamé par la maiſon d'Eſpagne, Parme, Plaiſance devoient revenir par le droit de la naiſſance à un des fils de ſa Reine née Princeſſe de Parme.

Philippe avoit voulu avoir le Milanez pour lui : il eût trop allarmé l'Italie, ſi on eût deſtiné Parme & Plaiſance à Dom Carlos, déja maître de Naples & de Sicile. Trop d'Etats réunis ſous un même Souverain euſſent encore allarmé les eſprits. Dom Carlos fut le Prince auquel on deſtina le Milanez & le Parmeſan.

La Reine de Hongrie, maîtresse du Milanez, faisoit ses efforts pour s'y maintenir. Le Roi de Sardaigne Duc de Savoye revendiquoit aussi ses droits sur cette province; il craignoit de la voir dans les mains de la maison de Lorraine, entée sur la maison d'Autriche, qui possédant à la fois le Milanez & la Toscane, pourroit bientôt lui ravir les terres qu'on lui avoit cédées par les traités de 1737 & 1738; mais il craignoit encore davantage de se voir pressé par la France & par un Prince de la maison de Bourbon, tandis qu'il voyoit un autre Prince de cette maison, maître de Naples & de Sicile.

Il fit imprimer & répandre une protestation de ses droits, dès le premier Janvier 1742; mais dès le mois de Février, il s'étoit déterminé à s'unir avec la Reine de Hongrie, sans s'accorder dans

le

le fonds avec elle : ils se réunissoient seulement contre le péril présent. Ils ne se faisoient point d'autre avantage : le Roi de Sardaigne se réservoit même de prendre, quand il voudroit, d'autres mesures : c'étoit un traité de deux ennemis qui ne songeoient qu'à se défendre d'un troisiéme. La Cour d'Espagne envoyoit Dom Philippe attaquer le Duc Roi de Sardaigne, qui n'avoit voulu de lui ni pour ami ni pour voisin : le Cardinal de Fleuri laissoit passer Dom Philippe, & une partie de son armée par la France ; mais il ne vouloit pas lui donner des troupes. Il croyoit avoir assez fait d'avoir envoyé des flottes en Amérique.

Ce Ministre, un an après avoir fait marcher en deux endroits de l'Allemagne, deux armées d'environ quarante mille hommes chacune au secours de

l'Electeur

l'Électeur de Bavière, sembloit craindre d'en donner alors douze mille à un Prince de la maison de France, gendre de Louis XV. On fait beaucoup dans un tems, on craint de faire même un peu dans un autre. La raison de cette conduite étoit qu'on se flatoit encore de regagner le Duc de Savoye qui laissoit toujours des espérances.

On ne vouloit pas d'ailleurs alors de guerre avec les Anglais qui l'auroient infailliblement déclarée ; car dans le mois de Février 1742. le Parlement Anglais avoit accordé quarante mille Matelots à son Roi, à quatre livres sterling par mois pour chaque Matelot : ils lui donnoient des subsides considérables, en lui recommandant toujours expressément la balance de l'Europe. Les Anglais avoient une flotte considérable près de Gibraltar, & une

plus

plus forte près de Toulon ; & le Cardinal de Fleuri qui jusques-là avoit toujours gardé l'ascendant sur l'Angleterre dans ses négociations, & qui avoit long-tems compté sur la supériorité du Cabinet, avoit négligé celle de la Mer. Les révolutions des affaires de terre, qui commençoient en Allemagne ; ne lui permettoient pas de braver partout les Puissances Maritimes. Les Anglais s'opposoient ouvertement à l'établissement de Dom Philippe en Italie, sous prétexte de maintenir l'équilibre de l'Europe ; mais lorsqu'en 1702. ils avoient entrepris la guerre pour donner à l'Archiduc Charles l'Espagne, le Nouveau Monde, le Milanez, Mantoue, Naples, Sicile & la Flandre, tandis que son frere Joseph possédoit la Hongrie, l'Autriche, la Bohême & tant d'autres Etats avec l'Empire,

les

les Anglais avoient regardé l'équilibre d'un autre œil.

C'eſt qu'en effet cette balance, bien ou mal entendue, étoit devenue la paſſion du peuple Anglais : mais un intérêt, plus couvert étoit le but du Miniſtere : il vouloit forcer l'Eſpagne à partager le commerce du Nouveau Monde : il eût à ce prix aidé Dom Philippe à paſſer en Italie, ainſi qu'il avoit aidé Dom Carlos en 1731. Mais la Cour d'Eſpagne ne vouloit point enrichir ſes ennemis à ſes dépens, & comptoit établir Dom Philippe malgré eux. Dès le mois de Novembre & de Décembre 1741. la Cour d'Eſpagne avoit envoyé par Mer plusieurs corps de troupes en Italie ſous la conduite du Duc de Montemar, célébre par ſa victoire de Bitonto & enſuite par ſa diſgrace : ces troupes avoient débarqué ſucceſſivement ſur les côtes

tes de Toscane, & dans les Ports qu'on appelle l'Etat *d'Egli Presidii*, appartenant à la couronne des deux Siciles; il falloit passer sur les terres de Toscane: le grand Duc, mari de la Reine d'Hongrie, leur accorda le passage s'étant déclaré neutre dans la cause de sa femme. Le Duc de Modène, mari d'une Princesse du sang de France, se déclara aussi neutre de son côté. Le Pape Benoît XIV, sur les terres duquel l'armée Espagnole devoit passer dans ces conjonctures, aussi-bien que celle des Autrichiens, promit la même neutralité, à meilleur titre que personne, en qualité de pere commun des princes & des peuples.

De nouvelles troupes Espagnoles arrivèrent par la voye de Gènes: cette République se dit encore neutre & les laissa passer. Vers ce tems-là même le Roi de

Naples

Naples embrassoit aussi la neutralité, quoiqu'il s'agît de la cause de son père & de son frère; mais de tous ces Potentats neutres en apparence, aucun ne l'étoit en effet. Le Roi des deux Siciles envoyoit au Duc de Montemar des Régimens Napolitains à la solde d'Espagne. Ce Monarque avoit été forcé de s'engager à ne prendre aucune part dans cette querelle, parce que ni les côtes de Naples, ni Naples même n'étoient à l'abri d'une insulte des escadres Angloises: il n'avoit point encore eu le temps de faire de son nouveau Royaume, un état puissant, tel qu'il le fut autrefois sous les Princes de Normandie & sous ceux de la maison d'Anjou; il y avoit près de trois cens ans que Naples n'avoit vu souverain Résidant dans cette capitale: toujours gouvernée par des Vice-rois & changeant souvent de maîtres, elle

elle n'avoit pu acquérir cette force que donne un état à un maître affermi qui le régit en personne. Le Roi avoit commencé par y établir l'ordre & le commerce ; mais il falloit du temps pour former une marine & des troupes disciplinées & aguerries : sa neutralité n'empêchoit pas que l'armée du Duc de Montemar ne fût grossie, comme on l'a dit, de plusieurs régimens Napolitains. Par cette conduite Dom Carlos aguerrissoit ses soldats & conservoit à ses peuples la liberté du commerce.

Le Duc de Modène étoit déja secrettement du parti de l'Espagne. Gènes panchoit pour elle, & le Pape ayant reconnu l'Empereur immédiatement après son élection, ne paroissoit pas neutre à la Reine d'Hongrie.

Le Comte de Traun, Gouverneur du Milanez pour cette

Reine,

Reine, rassembla contre les Espagnols toutes ses forces avec celles qui lui vinrent du Tirol. Le Roi de Sardaigne, dès le commencement de Mars 1740. seconda vivement les Autrichiens & s'avança vers le Parmesan: Charles Emmanuel III. Roi de Sardaigne & de Savoye, paroissoit digne d'un plus vaste Etat que celui qu'il possedoit, & qu'il tâchoit d'aggrandir: il montroit alors autant de courage & d'activité dans la cause de la maison d'Autriche, qu'il en avoit déployé contre elle dans la guerre de 1733. Il fit voir dans ces deux guerres de quel prix étoit son alliance, & qu'il ne falloit rien négliger pour le gagner ou pour le détruire: il avoit d'excellens Ministres, de bons Généraux, & étoit lui-même Ministre & Général, œconomie dans ses dépenses, adroit dans sa conduite, infatigable

ble dans le travail, & courageux dans le péril.

Vers le mois de Mai, il avoit déja dix-huit mille hommes du côté de Parme, & les Autrichiens environ douze mille vers le Boulonois. Le Duc de Montemar, un peu plus foible qu'eux, perdoit partout du terrain. Le Roi de Sardaigne s'avança jusques à Modène; il voulut tirer le Duc de la neutralité & le forcer d'embrasser son parti. Il lui proposa de concert avec les Autrichiens de leur remettre sa citadelle; mais ce Prince & son épouse eurent trop de courage, pour entrer malgré eux dans un parti dont ils n'étoient pas: ils préférerent le malheur de perdre leurs Etats à la honte de dépendre de ceux qui leur proposoient une vraie servitude sous le nom d'alliance. Ils sortirent de leur Principauté & se retirerent dans le Ferrarois,

tandis que les Autrichiens & les Piedmontois s'emparerent de tout le Duché de Modène & le ruinerent : c'est ainsi que finit leur neutralité.

A l'égard de celle du Pape, si la Reine d'Hongrie ne le força pas à rompre, elle l'obligea du moins à lui fournir de quoi faire la guerre sur le territoire même du Saint Siége ; car dès que ses armes eurent pris le dessus, elle obtint au mois de Juin, une Bulle pour lever la dixme des biens Ecclésiastiques dans tous ses Etats d'Italie. Ses troupes qui poursuivoient le Duc de Montemar dans le Boulonnois & dans la Marche d'Ancone, vivoient aux dépens des sujets du Pape. Rome ne put faire respecter mieux sa neutralité. Ce n'étoit plus le tems où les Papes défendoient, ou aggrandissoient leurs Etats les armes à la main. Plus ri-

ches

ches qu'ils n'étoient alors, ils sont moins puissans : ils n'ont ni Généraux ni armées : occupés depuis deux cens ans d'une politique toute pacifique, ils reçoivent toujours la loi de l'armée la plus voisine de leurs Etats. Il y a quelques années que le Cardinal Alberoni voulut remédier à cette foiblesse, en proposant d'établir un corps Italique dont le Pape seroit le Chef, comme on voit en Allemagne, l'Empereur à la tête du corps Germanique ; mais ce projet étoit trop grand pour être à l'abri des calamités que la guerre porte toujours dans un Etat neutre & sans défense.

A l'égard de la neutralité du Roi de Naples, voici quelle en fut la suite. On fut étonné le 18 Août de voir paroître, à la vue du port de Naples, une escadre Anglaise composée de 6 vaisseaux de soixante canons, de six frégates

tes & de deux galiotes à bombes. Le Capitaine Martin, depuis Amiral, qui commandoit cette escadre, envoya à terre un Officier avec une lettre au premier Ministre qui portoit en substance, qu'il falloit que le Roi rappellât ses troupes de l'armée Espagnole, ou que l'on alloit dans l'instant bombarder la ville : on tint quelques conférences. Le Capitaine Anglais dit enfin qu'il ne donnoit qu'une heure pour se déterminer. Le port étoit mal pourvu d'artillerie ; on n'avoit point pris les précautions nécessaires contre une insulte qu'on n'attendoit pas ; on vit alors que l'ancienne maxime, *qui est maître de la mer, l'est de la terre*, est souvent vraie. On fut obligé de signer tout ce que le Commandant Anglais vouloit, & même de le tenir jusqu'à ce qu'on eût le tems de pourvoir à la défense du port & du Royaume. Les

Les Anglais eux mêmes sentoient bien que le Roi de Naples ne pouvoit pas plus garder en Italie cette neutralité forcée, que le Roi d'Angleterre n'avoit gardé la sienne en Allemagne. Le Duc de Montemar, qui étoit venu en Italie pour soumettre la Lombardie, se retiroit vers les frontieres du Royaume de Naples, toujours pressé par les Autrichiens : alors le Roi de Sardaigne retourna dans le Piedmont & dans son Duché de Savoie, où les vicissitudes de la guerre demandoient sa présence. L'Infant Dom Philippe avoit en vain tenté de débarquer à Gène avec de nouvelles troupes ; les escadres d'Angleterre l'en avoient empêché, mais il avoit pénétré par terre dans le Duché de Savoie, & s'en étoit rendu maître : les Syndics de Chamberi lui avoient rendu homma-

ge ; il avoit défendu sous peine de la vie aux habitans de ce Duché, d'avoir la moindre correspondance avec leurs maîtres. Le Roi Charles-Emmanuel passe les Alpes avec vingt mille hommes ; & l'Infant, qui en avoit alors à peine deux mille, abandonna sa conquête pour se retirer vers le Dauphiné, où il attendit des renforts. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés, les Espagnols s'emparerent de la Savoie une seconde fois : c'est un païs presque ouvert du côté du Dauphiné ; il est stérile & pauvre : ses Souverains en retirent à peine un million de revenu. Charles-Emmanuel l'abandonna pour aller défendre des païs plus importans.

On voit par cet exposé que tout étoit en allarme, & que toutes les Provinces éprouvoient des revers du fond de la Silésie au fond de l'Italie : l'Autriche n'étoit

n'étoit alors en guerre ouverte qu'avec la Bavière & l'Espagne. Naples, Florence, Gènes, Rome étoient neutres : les peuples du Milanez, du Mantouan, de Parme, de Modène, de Guastalle, regardoient avec une tristesse impuissante toutes ces irruptions, & toutes ces secousses, accoutumés depuis long-tems à être le prix du vainqueur, sans oser seulement donner leur exclusion ni leur suffrage. La Cour d'Espagne fit demander aux Suisses le passage par leur territoire pour porter des troupes en Italie ; elle fut refusée. La Suisse vend des Soldats à tous les Princes & défend son pays contre eux ; le Gouvernement y est pacifique, & les peuples guerriers ; une telle neutralité fut respectée. Venise leva de son côté vingt mille hommes pour donner du poids à la sienne.

Toute l'Allemagne sembloit indifférente

indifférente dans la querelle de l'Autriche & de la Bavière. L'Electeur de Cologne même n'osoit prendre le parti de l'Empereur son frère : il craignoit le sort du Duc de Modène. Si Hanovre prenoit parti, ce n'étoit que comme païs sujet du Roi d'Angleterre, & dont les Anglais payoient les soldats. Les Princes Allemands mêmes qui vendoient des troupes, n'en étoient pas moins regardés comme neutres. Les terres de l'Empire sur lesquelles paroissoient les armées des Puissances en guerre, étoient rarement pillées. Les Français payoient tout en argent; les Autrichiens en billets; l'Angleterre & la Hollande conservoient encore avec la France les dehors de la paix. Il y avoit un Consul d'Angleterre à Naples, un Ministre de France à Turin, à Vienne même; & ces Etats avoient les leurs à Paris;

Paris ; mais dans le fond les Cours de Vienne, de Londres & de Turin, faisoient leurs efforts pour porter les coups les plus violens à la maison de France.

L'Angleterre pressoit plus que jamais la Hollande de se déclarer, & la France n'omettoit rien pour la retenir. Cette petite République pouvoit jouir de la gloire d'être médiatrice entre la maison de France & la maison d'Autriche ; c'étoit son intérêt, c'étoit sa grandeur ; mais la faction Anglaise, qui dominoit à la Haye, prévalut : enfin la Hollande manqua l'occasion unique de jouer le plus beau rôle de l'Europe. Il arrive souvent qu'un seul homme pense plus sensément que tout un Sénat & que tout un peuple. Dans des tems de factions & de préjugés, M. de Vanhoe, Ambassadeur des Etats-Généraux à la Cour de France, leur représentoit sans

cesse que le personnage de pacificateur étoit le seul qui convînt à leur intérêt & à leur gloire ; que tôt ou tard, s'ils prenoient un parti contraire, il ne leur en resteroit qu'un repentir inutile ; la faction prédominante à la Haye s'irrita de ses conseils : on lui fit la défense inouie de mêler désormais aucune réflexion dans ses lettres. Les Partisans de la guerre firent imprimer en Hollande même ses dépêches pour les exposer au ridicule, parce qu'elles paroissoient plutôt les exhortations d'un Philosophe, que les lettres d'un Ambassadeur ; mais ils ne firent que publier leur condamnation.

Il y avoit à la vérité quelques membres des Etats-Généraux qui pensoient & qui parloient comme ce Ministre, mais ils étoient peu écoutés ; le mot seul de *Liberté*, le souvenir de l'irruption

l'irruption de Louis XIV. l'espérance d'abbaisser son successeur échauffoient les esprits. Il ne nous paroît guéres vraisemblable, que dans le siécle où nous vivons, on ait vû reparoître quelques traces des coutumes & des mœurs de l'ancienne Gréce : c'est pourtant ce que l'on vit alors en Hollande. M. Guillaume Vanheren, jeune Gentilhomme député de la province de Frise aux Etats-Généraux, composa quelques poëmes allégoriques pour animer la nation contre le Roi de France. Ces piéces étoient pleines des plus beaux traits ; l'Auteur avoit sçu enrichir sa langue, & lui donner une harmonie qu'elle n'avoit point encore. Ses vers, quoique sublimes & allégoriques, furent entendus par le peuple, parce qu'ils étoient naturels, & que l'allégorie étoit claire : on les lisoit jusques dans les villages au mi-

 lieu

lieu de la place publique, après le service divin ; & les lecteurs étoient libéralement payés par le peuple, comme autrefois les Rapsodistes d'Homere. Rien ne contribua davantage à échauffer les Hollandais ; on avoit proposé d'augmenter les troupes de la République de vingt mille hommes, pour donner des secours efficaces à la Reine de Hongrie ; les députés d'Amsterdam balançoient encore. Ils reçurent une lettre au nom d'un quartier de la ville qu'on appelle *le Jourdain*, qui a toujours été assez tumultueuse ; elle étoit conçue à-peu-près en ces termes : *Messieurs du Jourdain mandent à Messieurs les Députés qu'ils pourront bien être égorgés, s'ils ne consentent à la levée de vingt mille hommes.* En
2. Mars 1743. effet, cette levée fut ordonnée quelques mois après, & les Hollandais eurent quatre-vingt

mille

mille hommes sous les armes.

Il ne paroissoit pas encore que les sept Provinces dussent avoir un Stadhouder ; son parti se fortifioit, mais sourdement : on prévoyoit bien que ce même peuple qui demandoit la guerre aveuglément, & qui forçoit ses Régens à augmenter les troupes, pourroit les forcer un jour à se donner un maître ; mais les Magistrats les plus dévoués à la faction Anglaise, déterminés à la guerre, l'étoient encore davantage à conserver leur autorité. Ils craignoient plus un Stadhouder que les armes de la France. Il y parut bien dans la promotion du mois de Septembre 1742. car malgré les instances des Provinces de Groningue & de Frise, qui demandoient que le Prince d'Orange fût nommé Général de l'Infanterie, les Etats ne le firent que Lieutenant-Général. Ce

Prince indigné ne voulut pas de ce titre.

Toutes les Puissances étoient dans cette situation violente au commencement de 1743. Le Cardinal de Fleuri, après s'être vû forcé dans une extrême vieillesse, malgré son caractère pacifique, à donner toutes ces secousses à l'Europe, mourut alors, & laissa les affaires de la Guerre, de la Marine, & de la Politique dans une crise qui avoit altéré le bonheur continuel de sa vie, & non la tranquillité de son ame. Il étoit âgé de quatre-vingt-neuf ans & sept mois : on doit le regarder comme un homme heureux ; si on fait seulement réflexion, que par les dénombremens & les calculs les plus justes, il est prouvé que la nature ne permet pas que de cent quarante contemporains, il y en ait plus d'un seul qui parvienne à l'âge

de

de quatre-vingt-dix ans. Mais si on considere que dans le nombre de ceux qui atteignent à cet âge, il y en a rarement un sur mille qui conserve la santé, & une tête capable de travail ; si enfin on se souvient que le Cardinal de Fleuri avoit commencé les fonctions de premier Ministre à l'âge de soixante & treize ans, c'est-à-dire, dans une saison où la plûpart des hommes renoncent aux affaires, on conviendra qu'il n'y a point de carriere plus singuliere & plus fortunée.

Si cette fortune fut unique, sa modération le fut aussi. Le Cardinal Ximenès, conservant l'habit de Cordelier avec les richesses d'un Souverain, levoit des armées à ses dépens. Le Cardinal d'Amboise voulut être Pape. Volsey dans sa disgrace déploroit l'état où il étoit réduit de n'être plus servi dans ses voyages que

de 180 domestiques. On connoît le faste imposant du Cardinal de Richelieu, les richesses immenses que laissa Mazarin. Il restoit au Cardinal la distinction de la modestie; né sans aucun bien, & n'en ayant eu que par le don d'un de ses oncles, il avoit consommé en générosités ce qu'il tenoit par des bienfaits. Soixante mille livres de rentes que lui rendoient deux bénéfices, vingt mille seulement que lui valoit sa place au Conseil, & quinze mille sur les postes composoient tout son revenu, dont il mettoit la moitié à faire du bien en secret, & l'autre entretenoit une maison modique & une table frugale. Ses ameublemens ne se montoient pas à la valeur de deux mille écus.

Cette simplicité, qui servit à sa réputation & à sa fortune, n'étoit point un effort de son ame : les

hommes ne font jamais des efforts si longs. Il avoit toujours vécu ainsi, uniquement occupé de plaire & de percer dans le monde par les agrémens de son caractère & de son esprit. Dès qu'il fut à la Cour en qualité d'Aumônier de Madame la Dauphine, il eut pour lui tous les suffrages. Son entretien étoit plein de douceur & de graces; nourri d'Anecdotes agréables & assaisonnées quelquefois d'une plaisanterie fine qui, loin d'être offensante, avoit quelque chose de flatteur. Il écrivoit comme il parloit : on a encore de ses billets écrits quinze jours avant sa mort, qui prouvent qu'il conserva jusqu'à la fin cet esprit d'agrémens. Toutes les Dames de la Cour faisoient son éloge, sans que les hommes en fussent jaloux. Louis XIV. lui refusa long-tems un Evêché. Je lui ai entendu

conter

conter qu'ayant enfin obtenu celui de Fréjus, quand il n'en espéroit plus, le Roi lui dit: *Je vous ai fait attendre un peu longtems, parce que vous aviez trop d'amis qui demandoient pour vous, & j'ai voulu avoir la satisfaction que vous ne dussiez rien qu'à moi.*

Quoiqu'il se fût fait beaucoup de ce qu'on appelle amis, ses maximes, ni son goût n'étoient pas de prodiguer son amitié, il n'en donnoit que les apparences séduisantes, mais avec une mesure qui n'avoit rien de la fausseté & de l'empressement, & sçachant se concilier la bienveillance de tout le monde, sans jamais confier son secret à personne.

Il se démit le plutôt qu'il put de son Evêché, après l'avoir libéré de dettes par son économie, & y avoir fait beaucoup de bien par son esprit de concilia-

tion

tion. C'étoit-là les deux parties dominantes de son caractère. La raison qu'il allégua à ses diocésains étoit l'état de sa santé qui le mettoit désormais dans l'impuissance de veiller à son troupeau. Voilà pourquoi dans la Régence il refusa l'Archevêché de Reims, que M. le Duc d'Orléans lui offrit. Il répondit au Maréchal de Villars qui le pressoit d'accepter, qu'il n'étoit pas séant qu'il eût assez de force pour gouverner l'Archevêché de Reims, après n'en avoir pas eu assez pour garder le gouvernement du Diocése de Fréjus.

Cet Evêché de Fréjus loin de la Cour, dans un pays peu agréable, lui avoit toujours déplû. Il disoit que, dès qu'il avoit vû sa femme, il avoit été dégoûté de son mariage, & il signa dans une lettre de plaisanterie au Cardinal de Quirini, *Fleuri Evêque de Fréjus*,

Fréjus par l'indignation divine. Il se démit vers le commencement de 1715. La Cour de Rome, toujours très-instruite des événemens des autres Eglises, sçut que le sacrifice volontaire & absolu de cet Evêché étoit fondé sur le dessein d'être précepteur du jeune Dauphin. Le Pape Clément XI. qui n'en doutoit pas s'en expliqua ouvertement ; & en effet le Maréchal de Villeroi, après beaucoup de sollicitations, obtint de Louis XIV. qu'il nommât l'Evêque de Fréjus par son codicile. Cependant voici comme le nouveau précepteur s'en explique dans une lettre au Cardinal Quirini.

J'ai regretté plus d'une fois la solitude de Fréjus. En arrivant j'ai appris que le Roi étoit à l'extrémité, & qu'il m'avoit fait l'honneur de me nommer précepteur de son petit-fils, s'il avoit été en

état

tems de m'entendre, je l'aurois supplié de me décharger d'un fardeau qui me fait trembler ; mais après sa mort on n'a pas voulu m'écouter : j'en ai été malade, & je ne me console point de la perte de ma liberté.

Il s'en consola en formant insensiblement son élève aux affaires, au secret, à la probité, & conserva dans toutes les agitations de la Cour, pendant la minorité, la bienveillance du Régent, & l'estime générale ; ne cherchant point à se faire valoir, ne se plaignant de personne, ne s'attirant jamais de refus, n'entrant dans aucune intrigue ; mais il s'instruisoit en secret de l'administration intérieure du Royaume & de la politique étrangere. Il fit désirer à la France par la circonspection de sa conduite, par la séduction aimable de son esprit, qu'on le vît à la tête des affaires ;

affaires ; les circonſtances l'y placerent enfin malgré lui, & il montra en effet que les eſprits doux & patiens ſont faits pour gouverner les hommes. Son adminiſtration fut moins conteſtée & moins enviée que celle de Richelieu & de Mazarin dans les tems les plus heureux de leurs miniſtères. Sa place ne changea rien dans ſes mœurs. On fut étonné que le premier Miniſtre fût ſans exception le plus aimable des courtiſans & le plus déſintéreſſé. Le bien de l'Etat s'accorda long-tems avec ſa modération, on avoit beſoin de cette paix qu'il aimoit, & tous les Miniſtres étrangers crurent qu'elle ne ſeroit jamais rompue pendant ſa vie.

Quand il parut en 1725. au Congrès de Soiſſons, tous les Miniſtres le regardoient comme leur père, pluſieurs Princes & l'Empereur

l'Empereur Charles VI. lui-même lui donnerent quelquefois ce nom dans leurs lettres. On abusa enfin en 1733. de sa réputation d'homme pacifique. Le grand Chancelier de Vienne dit hautement qu'on pouvoit tout faire contre le Roi Stanislas en Pologne, & que le Cardinal le souffriroit. Forcé alors à la guerre, il la fit avec prudence & avec bonheur & la termina de même. Le traité à la vérité ne satisfit ni l'Espagne ni la Savoie, mais il donna la Lorraine à la France; & quand il faut choisir entre ses alliés & sa patrie, il n'y a pas à balancer.

Sans avoir de grandes vûes, il fit ainsi de grandes choses, en se laissant conduire aux événemens. Son caractère tranquille lui fit craindre, & même peu estimer les esprits profonds & actifs qu'il prétendoit n'être jamais

mais sans inquiétude : mais comme cette activité est presque toujours attachée aux grands talens, il écarta trop ceux qui en avoient. Il se défioit plus des hommes, qu'il ne cherchoit à les connoître : son âge & son caractère le portoient à penser qu'il n'y avoit plus en France d'homme de génie en aucun genre, & que quand il y en auroit eu, on pourroit s'en passer, & qu'il étoit assez indifférent de quelles personnes on se servît. L'économie qu'il mettoit dans sa maison, il voulut autant qu'il étoit possible l'introduire dans l'administration publique. C'est par cette maxime qu'il négligea d'entretenir une puissante armée navale. Il ne croyoit pas que l'Etat en eût besoin contre les Anglais, qu'il avoit contenus longtems par les négociations ; mais les négociations changent, & une marine reste. Le principe de son

administration avoit été de maintenir les régles dans les finances, & de laisser la France se rétablir d'elle-même, *comme un corps robuste qui a éprouvé quelque dérangement & qui n'a besoin que de régime.* Ce sont les expressions dont il se servit en répondant à un grand projet d'innovation dans les finances qu'on lui avoit envoyé; aussi de son temps le commerce laissé à lui-même fut florissant pendant la paix, mais n'étant point soutenu par des forces maritimes égales à celles des Anglais, il déchut beaucoup pendant la grande guerre de 1741.

Son gouvernement ne fut signalé au-dedans du Royaume par aucun établissement, par aucun monument public, par aucune de ces choses éclatantes qui imposent à la nation & aux étrangers; il ne le fut que par la modération,

dération, la simplicité, l'uniformité, la prudence.

Enfin le plus pacifique de tous les Ministres fut entraîné à la guerre la plus violente, & le plus ménager des trésors de la France, fut obligé de les prodiguer dans une guerre qui de son tems, ne fut que malheureuse.

Le Roi fut témoin de ses derniers momens, il le pleura, il amena le Dauphin dans sa chambre; & comme on tenoit ce jeune prince éloigné du lit du mourant, le Cardinal pria qu'on l'approchât. *Il est bon*, dit-il, *qu'il s'accoutume à de tels spectacles*. Enfin ayant vécu quatre-vingt-dix ans, il mourut avec courage.



CHAP.

CHAPITRE VI.

Triste situation de l'Empereur Charles VII. Bataille d'Ettinghen perdue. L'Armée de France, qui secouroit l'Empereur en Baviere, l'abandonne.

A Peine le Cardinal de Fleuri fut-il mort, que le Roi qui s'étoit instruit de toutes les parties du Gouvernement dans le plus grand détail, prit en main les rênes du Royaume. Il étoit fermement résolu à recevoir une paix honorable, à faire avec vigueur une guerre nécessaire, & à tenir inviolablement sa parole.

Il ne changea rien d'abord aux mesures qu'on avoit prises ; les mêmes Généraux commanderent.

On prétend que les fautes, qui

qui avoient coûté la Bohème & la Baviere l'année d'auparavant, furent commises encore en 1743. que les forces de France & de Baviere s'affoiblissoient d'elles-mêmes, étant divisées en trop de corps séparés; les malheurs commencerent par la mortalité qui se mit dans les Troupes Françaises en Baviere : souvent les soldats périssent dans le repos plus que dans le travail; & un des soins les plus importans est de prévenir leur maladie. Ils passerent la fin de 1742. & le commencement de 1743. entassés dans des poëles d'Allemagne : cela seul en détruisit un très grand nombre. Ce qui nuisit le plus aux affaires, ce fut la mésintelligence entre le Maréchal de Broglie & le Comte de Seckendorff qui commandoit alors les Bavarois. Celui-ci, qui avoit en tête le Prince Charles, vouloit que le Général Français se

se dégarnît pour le fortifier ; & le Maréchal de Broglie, occupé par le Prince de Lobkowitz, refusoit souvent ce qu'on lui demandoit. L'Empereur qui étoit dans Munich ne pouvoit les accorder. Les nouvelles publiques disoient qu'il avoit quarante mille hommes, mais il n'en avoit pas plus de vingt mille.

Le prince Charles de Lorraine, avec ses troupes rassemblées, remporta d'abord vers la riviere d'Inn une victoire complette auprès de Branaw sur les Bavarois, détruisit un corps de huit mille hommes, prit le Général Minutzy avec trois autres Officiers Généraux. Les fuyards se retirerent à Branaw. Toute la Baviere fut bientôt ouverte aux Autrichiens. Marie-Therese apprit cette nouvelle le jour même qu'elle fut couronnée à Prague, où son Concurrent l'avoit été si peu de tems

aupa-

auparavant : on ne s'opposa point en corps d'armée au progrès du Prince Charles, il prit Dingelfing, Deckendorff, Landau sur l'Iser, & fit par-tout des prisonniers.

D'un autre côté le Prince de Lobkowitz s'empare du haut Palatinat ; le Maréchal de Broglie se retire vers Ingoldstat : L'Empereur fuit encore de sa Capitale, & cherche sa sûreté dans Ausbourg, Ville Impériale ; il n'y demeure pas long-temps : en la quittant, il eut la douleur d'y voir entrer le Colonel Mentzel à la tête de ses Pandoures qui eut la brutalité de le charger d'injures dans les rues d'Ausbourg : il se refugia dans Francfort. Tous ces événemens rapides se suivirent en Mai & en Juin.

Les mauvais succès se multipliant tous les jours, il fut réduit à implorer cette même Reine de Hongrie qu'il avoit été sur le

point

point de détrôner : il lui offrit de renoncer à toutes ses prétentions sur l'héritage de la Maison d'Autriche. Le Prince héréditaire de Hesse se chargea de cette négociation & alla porter au Roi d'Angleterre qui étoit alors à Hanovre, les Propositions de l'Empereur. Le Roi George répondit qu'il consulteroit son Parlement. Cette négociation même du Prince de Hesse, ne servit qu'à faire voir à Charles VII. que ses ennemis avoient conçu le dessein de lui ôter l'Empire. Privé de cette ressource, il prit le parti de se déclarer neutre dans sa propre cause, & il demanda à la Reine de Hongrie qu'on laissât les débris de ses troupes dans la Suabe, où elles seroient regardées comme troupes de l'Empire. Il offrit en même tems de renvoyer en France l'Armée du Maréchal de Broglie. La Reine répondit *qu'elle*

n'étoit

n'étoit point en guerre avec le Chef de l'Empire, puisque suivant la disposition de la Bulle d'Or violée par son Election, elle ne l'avoit point reconnu comme Empereur; qu'ainsi elle feroit attaquer ses troupes par-tout où on les trouveroit; que cependant elle n'empêcheroit point sa personne de se refugier sur les terres de l'Empire, excepté sur celles de Baviere.

Dans ce même tems le Comte de Stairs marche vers Francfort à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, composée d'Anglais, d'Hanovériens & d'Autrichiens. Le Roi d'Angleterre y arriva avec son second fils le Duc de Cumberland, après avoir passé à Francfort, dans ce même asyle de l'Empereur qu'il reconnoissoit toujours pour son Souverain, & auquel il faisoit la guerre dans l'espérance de le détrôner.

Les

Les Hollandais consentirent enfin de joindre vingt mille hommes à tant de forces réunies, croyant le tems venu de faire cette démarche sans rien risquer, & d'accabler la France sans déclarer la guerre. Ils envoyerent six mille hommes en Flandre, pour remplacer les garnisons Autrichiennes ; ils en préparerent quatorze mille pour l'Allemagne, mais lentement selon le génie de cette République. On croyoit alors à la Haye, à Vienne & à Londres, que la France étoit épuisée d'hommes & d'argent, ou l'on feignoit de le penser : un des principaux Membres de la République assura que la France ne pouvoit pas mettre sur pied plus de cent mille hommes, & qu'elle n'avoit pas au-delà de deux cent millions d'argent monnoyé : c'étoit s'abuser étrangement, mais c'étoit animer le peu-

 ple

ple qu'il faut ſouvent tromper.

Cependant le Roi envoyoit le Maréchal de Noailles, à la tête de ſoixante ſix bataillons, & de cent trente-huit eſcadrons, chercher par tout les Anglais : il ſe déterminoit à donner des ſecours en Italie à Dom Philipe, en cas que la Cour de Turin ne voulût pas s'accommoder. Il avoit encore, vers le Danube, une armée entiere de ſoixante-ſix bataillons & de cent quinze eſcadrons, qui pouvoient ſecourir d'un côté Egra, de l'autre la Bavière. Il faiſoit face par tout, n'étant par tout qu'Auxiliaire ; & l'Empereur retiré d'Auſbourg dans Francfort, attendoit ſa deſtinée de celle de ſes protecteurs & de ſes ennemis.

La querelle de ce Prince & celles qu'elle faiſoit naître occupoient à la fois dix armées, cinq en Allemagne & cinq en Italie.

Il

Il y avoit premièrement en Allemagne l'armée du Maréchal de Broglie qui défendoit la Bavière. Elle étoit composée du fonds de tous les Régimens qui avoient fait la route de Bohème, de la moitié des troupes du Maréchal de Bellisle, qui jointe aux Bavarois composoient une armée formidable. La seconde étoit celle du Prince Charles qui poussoit le Maréchal de Broglie, & qui accabloit la Bavière. La troisième celle du Maréchal de Noailles vers le Rhin, augmentée encore des troupes & des recrues du Maréchal de Bellisle; il avoit en tête les Hanovériens, les Autrichiens réunis, au nombre de plus de cinquante mille hommes; ce qui faisoit la quatrième armée sous le Roi George second: la cinquième étoit celle de quatorze mille Hollandais qui s'avançoient lentement vers le Mein, pour ve-

nir joindre les Anglais trop tard.

Les cinq armées d'Italie étoient celle de l'Infant Dom Philippe qui avoit soumis la Savoye. Celle du Roy de Sardaigne ; dont une partie gardoit les Alpes, & l'autre étoit jointe aux Autrichiens. Cette armée d'Autrichiens s'étendoit depuis le Milanez jusqu'auprès de Boulogne. Elle avoit en tête le Comte de Gages Flamand de naissance, que son mérite avoit élevé au Généralat des Espagnols, à la place du Duc de Montemar. La cinquième armée étoit celle de Naples retenue dans l'inaction par une neutralité expirante. On pourroit encore à ces dix armées en ajouter une onzième ; c'étoit celle de Venise levée seulement pour se garantir des autres. Tous ces grands appareils tenoient l'Europe en suspens. C'étoit un jeu que les Princes jouoient d'un bout de

de l'Europe à l'autre, hazardant avec assez d'égalité le sang & les trésors de leurs peuples, & balançant long-tems la fortune par une compensation de belles actions, de fautes & de pertes. On gagne du terrain difficilement en Italie, car du côté du Piedmont un rocher peut couter une armée entiere, & vers la Lombardie tout est entrecoupé de rivières & de canaux.

Le Comte de Gages avoit passé le Panaro & attaqué le Comte de Traun; on avoit donné une bataille en Février à Campo-Santo, pour laquelle on chanta des *Te Deum* à Madrid & à Vienne; & cette bataille, qui coûta beaucoup de braves soldats aux deux partis, ne laissoit à aucun la supériorité: on attendoit en Allemagne des actions plus décisives.

Le Maréchal Duc de Noailles,

 qui

qui commandoit l'armée opposée au Roi d'Angleterre, avoit porté les armes dès l'âge de quinze ans : il avoit commandé en Catalogne, & avoit passé par toutes les fonctions qu'on peut avoir dans le Gouvernement. Il avoit été à la tête des Finances dans les commencemens de la Régence. Il étoit Général d'armée & Ministre d'Etat, & dans tous ses emplois il n'avoit cessé de cultiver la littérature, exemple autrefois commun chez les Grecs & chez les Romains, mais rare aujourd'hui dans l'Europe. Ce Général, par une manœuvre supérieure, fut d'abord le maître de la campagne. Il côtoya l'armée du Roi d'Angleterre qui avoit le Mein entre elle & les François : il lui coupa les vivres, en se rendant maître des passages au dessus & au-dessous de leur camp.

Le

Le Roi d'Angleterre s'étoit posté dans Achaffembourg, ville sur le Mein qui appartient à l'Electeur de Mayence. Il avoit fait cette démarche malgré Mylord Stairs son Général, & commençoit à s'en repentir. Il y voyoit son armée bloquée & affamée par le Maréchal de Noailles: le soldat fut réduit à la demi-ration par jour ; & le Roi se vit obligé enfin de se retirer pour aller chercher des vivres à Hanau sur le chemin de Francfort, mais en se retirant il étoit exposé aux batteries du canon ennemi placé sur la rive du Mein. Il falloit faire marcher en hâte une armée que la disette * affoiblissoit, & dont l'arrière garde pouvoit être accablée par l'armée Françoise ; car le

* On manquoit de fourages, au point qu'on proposa de couper les jarrêts aux chevaux ; & on l'auroit fait, si l'on fût resté encore deux jours dans cette position.

Maréchal de Noailles avoit eu la précaution de jetter des points entre Ettinghen & Achaffembourg sur le chemin de Hanau ; & les Anglais avoient joint à leurs fautes celle de laisser établir ces points. Le 26 Juin, au milieu de la nuit, le Roi d'Angleterre fit décamper son armée dans le plus grand silence, & hazarda cette marche précipitée & dangereuse à laquelle il étoit réduit.

Le Comte de Noailles, qui campoit le long du Mein, fut le premier qui s'en apperçut, il envoya dans l'instant en avertir son père. Le Maréchal se leve & voit les Anglais qui marchent à leur perte dans un chemin étroit entre une montagne & la rivière. Aussitôt il fit avancer trente escadrons composés de la maison du Roi, de Dragons & de Hussarts, vers le village d'Ettinghen, devant lequel les Anglais devoient

voient passer, il fait défiler sur deux ponts quatre brigades d'Infanterie avec celle des Gardes Françaises. Ces troupes avoient ordre de rester postées dans le village d'Ettinghen en deçà d'un ravin profond ; elles n'étoient point apperçues des Anglais, & le Maréchal voyoit toute la manœuvre des Anglais. M. de Vallière Lieutenant Général, homme qui avoit poussé le service de l'artillerie aussi loin qu'il peut aller, tenoit ainsi dans un défilé les ennemis entre deux batteries qui plongeoient sur eux du rivage. Il devoient passer par un chemin creux qui est entre Ettinghen & un petit ruisseau : on ne devoit fondre sur eux qu'avec un avantage certain dans un terrain qui devenoit un piége inévitable : le Roi d'Angleterre pouvoit être pris lui même. C'étoit enfin un de ces momens décisifs qui

pouvoit

pouvoit mettre fin à la guerre.

Le Maréchal recommande au Duc de Gramont son neveu, Lieutenant-Général & Colonel des Gardes, d'attendre dans cette position que l'ennemi vînt lui-même se livrer. Il alla cependant reconnoître un gué pour faire avancer encore de la Cavalerie & pour découvrir mieux la position des ennemis. La plûpart des Officiers disoient qu'il eût mieux fait de rester à la tête de l'armée pour se faire obéir, mais si la journée eût été heureuse, on ne lui eût pas imputé cette faute. Quoi qu'il en soit il envoya occuper le poste d'Achaffembourg par cinq brigades ; de sorte que les Anglois étoient pris de tous côtés.

Un moment d'impatience dérangea toutes ces mesures. Le Duc de Gramont crut que la première colonne ennemie étoit

déja

déja passée & qu'il n'y avoit qu'à fondre sur une arrière-garde qui ne pouvoit résister, il fit passer le Ravin à ses troupes. Le Duc de Chevreuse lui représenta combien cet excès de courage étoit dangéreux. Le Comte de Noailles le pria instamment d'attendre le retour de son père. Le Duc de Gramont, dont les mouvemens avoient déja été apperçus des Anglais, pensa qu'il ne devoit pas reculer : il quitta ce terrain avantageux où il devoit rester, & avança avec le Régiment des Gardes & celui de Noailles infanterie dans une petite plaine qu'on appelle le chant des cocqs. Les Anglais qui défiloient en ordre de bataille se formerent bientôt. Leur armée entière consistoit en cinquante mille hommes contre trente escadrons & cinq brigades d'Infanterie : par-là les Français qui avoient attiré les

les ennemis dans le piège y tomberent eux-mêmes ; ils attaquerent les ennemis en désordre & avec des forces inégales. Le canon que M. de Vallière avoit établi le long du Mein, foudroyoit les ennemis par le flanc & sur tout les Hannovériens ; mais ils avoient aussi des batteries qui tiroient sur le front des troupes Françaises. L'avantage du canon, qui est si grand, ne fut pas long-tems compensé, car bientôt l'artillerie de la rive du Mein ne put servir, parce qu'elle auroit tiré contre les Français même dans la mêlée. Le Maréchal revint dans le moment qu'on venoit de faire cette faute, il ne s'agissoit plus que de la réparer par le courage des troupes.

La Maison du Roi à cheval, les Carabiniers enfoncerent d'abord par leur impétuosité deux lignes entieres de Cavalerie ; mais ces

ces lignes se reformerent dans le moment & envelopperent les Français. Les Officiers du Régiment des Gardes marcherent hardiment à la tête d'un corps assez foible d'Infanterie ; vingt-un de ces Officiers furent tués sur la place, autant furent dangereusement blessés ; le Régiment des Gardes fut mis dans une déroute entiére.

Le Duc de Chartres, le Prince de Clermont, le Comte d'Eu, le Duc de Penthievre, malgré sa grande jeunesse, faisoient des efforts pour arrêter le désordre. Le Comte de Noailles y eut deux chevaux tués sous lui ; son frere le Duc d'Ayen en fut renversé.

Le Marquis de Puisegur, fils du Maréchal de ce nom, parloit aux soldats de son Régiment, couroit après eux, rallioit ce qu'il pouvoit & en tua de sa main quelques-uns qui ne vouloient plus suivre

suivre & qui crioient *sauve qui peut*. Les Princes & les Ducs de Biron, de Luxembourg, de Boufflers, de Chevreuse, de Pequigny, se mettoient à la tête des brigades qu'ils rencontroient & s'enfonçoient dans les lignes des ennemis.

D'un autre côté la Maison du Roi & les Carabiniers ne se rebutoient point, on voyoit ici une Compagnie des Gardes, & deux cent Mousquetaires, dans un autre endroit des compagnies de Cavalerie s'avançant avec des Chevaux-Légers, d'autres qui suivoient les Carabiniers ou les Grenadiers à cheval, & qui couroient aux Anglais le sabre à la main avec plus de bravoure que d'ordre : il y en avoit si peu qu'environ cinquante Mousquetaires emportés par leur courage pénétrerent dans un Régiment de Cavalerie qu'on nomme *le Régiment*

ment Gris, troupes célébres en Angleterre, composées d'hommes délite avantageusement montés. Qu'on se représente ce que peuvent cinquante jeunes gens sur des chevaux de taille médiocre contre une troupe si supérieure par le nombre. Ils furent presque tous tués, blessés ou faits prisonniers à cette attaque; le fils du Marquis de Fenelon fut pris dans les derniers rangs du Régiment Gris. Vingt-sept officiers de la Maison du Roi à cheval périrent dans ce combat, & soixante-six furent blessés dangéreusement. Le Comte d'Eu, le Comte d'Harcourt, le Comte de Beuvron, le Duc de Bouffler furent blessés. Le Comte de la Motte-Houdancourt, Chevalier d'honneur de la Reine, eut son cheval tué, fut foulé long-tems aux pieds des chevaux & remporté presque mort, le Marquis

Marquis de Gontaud eut le bras cassé, le Duc de Rochechouart premier Gentilhomme de la Chambre ayant été blessé deux fois & combattant encore, fut tué sur la place. Les Marquis de Sabran, de Fleuri, le Comte d'Estrade, le Comte de Rostaing y laisserent la vie.

Parmi les singularités de cette triste journée, on ne doit pas omettre la mort d'un Comte de Boufflers, de la branche de Remiencourt. C'étoit un enfant de dix ans & demi ; un coup de canon lui cassa la jambe, il reçut le coup, se vit couper la jambe, & mourut avec un égal sang froid. Tant de jeunesse & tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de son malheur.

La perte n'étoit gueres moins considérable parmi les Officiers Anglais. Le Roi d'Angleterre combattoit

combattoit à pied & à cheval tantôt à la tête de la Cavalerie, tantôt à celle de l'Infanterie. Le Duc de Cumberland fut blessé à ses côtés, le Duc d'Aremberg qui commandoit les Autrichiens reçut une bale de fusil au haut de la poitrine: les Anglais perdirent plusieurs Officiers Généraux. Le combat dura trois heures, mais il étoit trop inégal. Le courage seul avoit à combattre la valeur, le nombre & la discipline. Enfin le Maréchal de Noailles ordonna la retraite, & elle ne se fit pas sans confusion. Le Roi d'Angleterre dîna sur le champ de bataille, & se retira ensuite sans même se donner le tems d'enlever tous les blessés, dont il laissa environ six cens, que Milord Stairs recommanda à la générosité du Maréchal de Noailles Les Français les recueillirent comme des compa-
 triotes

triotes. Les Anglais & eux se traitoient en peuples qui se respectoient, au lieu que les Hongrois moins civilisés n'avoient pour la plûpart fait paroître dans toute cette guerre qu'un esprit de rapine & de barbarie.

Les deux Généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse & l'humanité au milieu des horreurs de la guerre. Milord Stairs écrivit de Hanau au Maréchal le 30 Juin ces propres mots : *J'ai renvoyé tous les prisonniers Français dont j'avois connoissance, & j'ai donné ordre de relâcher ceux qui étoient entre les mains des Hanoveriens. Vous me permettez de vous remercier de vos manieres généreuses d'agir, lesquelles sont conformes aux sentimens que j'ai toujours fait profession d'avoir pour M. le Duc de Noailles. Je vous rends graces,*

Monsieur,

Monsieur, du soin que vous avez pris si généreusement de nos blessés.

Cette grandeur d'ame n'étoit pas particuliere au Comte de Stairs & au Duc de Noailles. Le Duc de Cumberland sur-tout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un Mousquetaire nommé Girardeau blessé dangéreusement, avoit été porté près de sa tente. On manquoit de chirurgiens assez occupés ailleurs; on alloit panser le Prince à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe. *Commencez*, dit le Prince, *par soulager cet Officier Français, il est plus blessé que moi, il manqueroit de secours, & je n'en manquerai pas.* Au reste, la perte fut à peu-près égale dans les deux armées. Il y eut du côté des alliés deux mille deux cens trente-un hommes, tant tués que blessés. On

sçut ce calcul par les Anglais qui rarement diminuent leur perte, & n'augmentent point celle de eurs ennemis.

Cette bataille fut à peu-près comme celle de Czaslau en Bohême, comme celle de Campo-Santo en Italie. Il se fit de très-belles actions. Il y eut beaucoup de sang versé, & les deux partis n'en recueillirent aucun avantage. Les Français perdirent beaucoup en faisant avorter le fruit des plus belles dispositions par cette ardeur précipitée & cette indiscipline qui leur avoient fait perdre autrefois les batailles de Poitiers & de Créci. Le Roi d'Angleterre, qui acquit beaucoup d'honneur, n'en tira d'autre fruit que de quitter en hâte le champ de bataille pour aller chercher des subsistances à Hanau. Celui qui écrit cette histoire ayant rencontré Milord Stairs,

quelques ſemaines après la bataille, prit la liberté de lui demander ce qu'il penſoit de la journée d'Ettinghen : *Je penſe*, lui dit ce Général, *que vous avez fait une faute, & nous deux ; la vôtre a été de paſſer le ravin, & de ne ſçavoir pas attendre ; les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord en riſque d'être perdus, & enſuite de n'avoir pas profité de la victoire.*

Perſonne n'eut jamais plus à ſe plaindre que le Maréchal de Noailles. Il s'étoit vû enlever par un moment de précipitation tout le fruit de cette journée, qui peut être eût mis fin à la guerre; cependant il ne ſe plaignit point; il n'accuſa perſonne; ſon amitié pour ſon neveu l'emporta ſur le ſoin de ſa propre juſtification : il ſe contenta ſeulement, dans une lettre ſage, éloquente & inſtructive, de repréſenter au Roi le beſoin

soin extrême qu'on avoit de rétablir la discipline.

Après cette action, beaucoup d'Officiers Français & Anglais allerent à Francfort, ville toujours neutre, où l'Empereur alors retiré vit l'un après l'autre Milord Stairs & le Maréchal de Noailles, sans pouvoir leur marquer d'autres sentimens que ceux de la patience dans son infortune.

La retraite précipitée que le Maréchal de Broglie faisoit en ce tems-là même des frontieres de la Bavière, étoit encore plus funeste à l'Empereur que la perte de la bataille d'Ettinghen. Le Maréchal de Broglie, qui depuis long-tems étoit très-mécontent du Maréchal Seckendorff, Général des Bavarois, avoit toujours dit & écrit, même avant la campagne, qu'il ne pouvoit garder la Bavière. Il en partit vers la fin de Juin, & c'étoit lorsque

lorsque l'Empereur n'étant plus en sureté dans Ausbourg, s'étoit refugié à Francfort, où il arriva le 27 au soir, le jour même que s'étoit donné la bataille.

Le Maréchal de Noailles trouva l'Empereur accablé du chagrin que lui causoit la retraite du Maréchal de Broglie, & pour comble d'infortune, n'ayant pas de quoi faire subsister sa famille dans cette ville Impériale, où personne ne vouloit plus faire la moindre avance au chef de l'Empire. Le Maréchal lui donna quarante mille écus sur une lettre de crédit qu'il avoit, étant certain de n'être pas désavoué par le Roi son maître.

Le Maréchal de Broglie en se retirant ne laissa à l'Empereur que Straubing, Ingolstad sur le Danube, & Egra sur l'Eger, aux confins du haut Palatinat, toutes trois bloquées, il avoit encore

core quelques troupes Bavaroises dans Branaw, que les Autrichiens maîtres de tous les environs avoient négligé long-tems d'assiéger dans les formes, mais qui bien-tôt capitula. Stranbing, où il y avoit douze cens Français, suivit bien-tôt cet exemple. Les douze cens hommes furent conduits vers le gros de l'armée qui abandonnoit la Bavière & qui marchoit vers le Nekre. Elle y arriva enfin diminuée de plus de vingt-cinq mille hommes que les désertions, & surtout les maladies, plutôt que le fer des ennemis, lui avoient enlevés,

4 Juillet.

Il ne s'agissoit plus alors de mettre l'Empereur Charles VII. en possession de Vienne ou de Prague. Il falloit revenir défendre les frontieres de la France contre l'armée du Prince Charles & celle du Roi d'Angleterre, toutes

toutes deux victorieuses. On avoit pendant trois campagnes envoyé au secours de l'Empereur plus de cent vingt mille combattans en Baviere & en Bohême. De toutes ces troupes le Maréchal de Broglie en ramenoit environ trente mille. L'Empereur, au désespoir, demanda au Roi l'exil du Maréchal de Broglie ; & le Roi crut devoir cette satisfaction à ses plaintes, & cette foible & inutile consolation à ses disgraces.

Il paroît que tant d'efforts réiterés ayant été infructueux dans une aussi grande entreprise, il falloit qu'il y eût un défaut radical qui avoit dû nécessairement les faire avorter : peut-être que ce vice principal venoit de ce que l'Empereur Bavarois n'ayant ni bonnes places, ni bonnes troupes dans ses Etats, n'ayant qu'une autorité étrangere & gênée sur

les armées de France ; & devenu incapable par sa mauvaise santé de pousser lui-même une guerre vive contre un ennemi qui tous les jours se rendoit plus puissant, avoit eu toujours en effet un très-grand désavantage. Pour commencer de telles résolutions, il les faut faire soi-même ; & jamais Prince n'a fait une conquête importante uniquement par le secours d'autrui.



CHAP.

CHAPITRE VII.

Nouvelles disgraces de l'Empereur Charles VII. Nouveau traité entre les ennemis. Louis XV. soutient à la fois l'Empereur, Dom Philippe Infant d'Espagne, & le Prince Charles Edouard qui veut remonter en Angleterre sur le trône de ses pères. Bataille de Toulon.

L'Empereur restoit dans Francfort, n'ayant plus en apparence ni alliés ni ennemis, ni en effet de sujets. La Reine de Hongrie s'étoit fait prêter serment de fidélité par tous les habitans de la Bavière & du haut Palatinat. L'Empereur Bavarois 22 Août 1743.
protesta dans Francfort contre ce serment qu'on exigeoit de ses sujets. Un Imprimeur de la ville de

Stadamhof, ayant imprimé cette protestation de son maître, fut condamné à être pendu dans la place publique. On ne se borna pas à ces outrages; le Conseil d'Autriche fit quelque tems après présenter dans Francfort même à la Dictature Impériale des mémoires où l'élection de Charles VII. étoit qualifiée *nulle de toute nullité*. Le nouvel électeur de Mayence, Archi-Chancelier de l'Empire, élevé à cette dignité malgré l'Empereur, enregistroit ces pièces au protocole de l'Empire. Charles VII. ne pouvoit que se plaindre: il se plaignoit par des rescripts, & pour comble de disgrace, le Roi d'Angleterre, en qualité d'Electeur de Hanovre, lui écrivoit que la Reine de Hongrie & l'Electeur de Mayence avoient raison. Enfin on parloit de le forcer à se démettre de l'Empire,

&

& à le résigner au duc de Toscane.

Cependant l'Empereur s'étant déclaré neutre, tandis qu'on le dépouilloit, le Roi de France qui avoit fait la guerre pour lui, devoit déclarer à plus forte raison qu'il ne se mêloit plus des affaires de l'Empire. C'est ce qu'il avoit fait solemnellement par ses Ministres à Ratisbonne, dès le 26 Juillet. Une telle situation eût pu produire dans d'autres tems une paix générale; mais l'Angleterre & l'Autriche vouloient profiter de leur avantage. Ces Puissances prétendoient forcer l'Empereur à demander lui-même le grand Duc son ennemi pour Roi des Romains. Elles se flattoient de pénétrer en Alsace & en Lorraine; voilà comment une guerre offensive, faite d'abord aux portes de Vienne, fut tournée en deffensive sur les bords du Rhin.

Le Prince Charles de Lorraine s'établit dès le quatrieme Août dans une isle de ce fleuve près du vieux Brisac : on vit d'un autre côté des partis Hongrois pénétrer jusques par de-là la Sarre & entamer les frontieres de la Lorraine. Ce même Mentzel, qui le premier avoit pris Munich, osa faire répandre, sous le nom de déclaration ou de manifeste, un écrit adressé le vingtieme Août aux Provinces d'Alsace, de Bourgogne, de Franche-Comté & des trois Evêchés : il invitoit les peuples, au nom de la Reine de Hongrie, à retourner, disoit-il, sous l'obéissance de la maison d'Autriche ; il menaçoit les habitans qui prendroient les armes contre elle de les faire pendre, après les avoir forcés de se couper de leurs propres mains le nez & les oreilles : une brutalité si féroce, n'excita

que

que le mépris : les frontieres étoient bien gardées & un détachement de l'armée du Prince Charles, ayant déja passé le Rhin, avoit été taillé en pièces le quatrieme Août par le Comte de Bérenger.

L'armée du Maréchal de Noailles étoit vers Spire à la fin de Juillet. Le comte Maurice de Saxe étoit dans la haute Alsace à la tête des restes de l'armée du Maréchal de Broglie & quelques troupes tirées des places frontieres. Le Duc d'Harcourt commandoit sur la Moselle. Le Marquis de Montal gardoit la Lorraine : ce n'étoit pas assez de défendre ces frontieres, on prévoyoit une guerre ouverte avec le Roi d'Angleterre, & même avec la Sardaigne, qui n'avoit pas à la vérité fait encore de traité définitif avec la cour de Vienne, mais qui n'en étoit pas moins unie avec elle.

On étoit alors abandonné de la Prusse ; le Roi se trouvoit comme son bisayeul, uni à l'Espagne contre les forces d'une nouvelle maison d'Autriche ; de l'Angleterre de la Hollande & de la Savoye. Il fit construire & armer des vaisseaux à Brest, il augmenta ses forces de terre, & donna à Dom Philippe un secours d'environ douze mille hommes ; secours peu considérable en comparaison des troupes qu'il avoit prodiguées pour l'Empereur Bavarois ; mais en effet plus utile, parce qu'il aidoit un jeune Prince qui attendoit son établissement des forces de l'Espagne. Le Roi, non content de secourir ses alliés, & d'assûrer ses frontieres, voulut dès-lors se mettre à la tête de son armée d'Alsace : il avoit fait préparer ses équipages, il le manda au Maréchal de Noailles qui lui répondit ces propres mots ; *vos affaires*

affaires ne sont ni assez bonnes ni assez mauvaises pour que Votre Majesté fasse à présent cette démarche. Il lui allegua d'autres raisons auxquelles le Roi se rendit, bien déterminé à faire la campagne suivante.

De tant de païs que les Français avoient conquis pour l'Empereur, il ne leur restoit plus qu'Egra dans la Bohème, & Ingolstad sur le Danube en Bavière.

Les extrémités où ils furent réduits dans Egra, devinrent encore plus cruelles que celles qu'on avoit éprouvées à Prague. On eut à peine du pain pendant plus de huit mois, & les soldats qui se hasardoient à sortir pour chercher quelques légumes dans la campagne, étoient tués par les Pandours. On n'avoit ni vivres, ni argent, ni espérance de secours. Le Marquis d'Herouville, qui commandoit dans cette place

avec

avec six bataillons, fit faire de ces monnoyes obsidionales dont l'usage commença autrefois au siége de Pavie sous François I. Celles d'Egra étoient des demi sols-d'étain; mais cette monnoie qui suppléoit à l'argent, ne remédia pas à la disette des vivres. Le Marquis Désalleurs envoya des provisions aux Français d'Egra, mais elles furent pour les assiégeans : il fallut enfin se rendre prisonniers de guerre. Les Officiers & les soldats furent dispersés en Bohême, en Autriche, où ils trouverent beaucoup de leurs compatriotes : il y en avoit plus de neuf mille en tout qu'on avoit pris pendant le cours de trois années, & qui furent durement traités, l'animosité de la vengeance s'étant jointe à la rigueur de la guerre & à la haine ancienne des nations.

7 Sept. 1743.

Ceux qui défendoient Ingolstad

ftad furent plus heureux, M. de Grandville qui y commandoit avec environ trois mille hommes obtint non-ſeulement une retraite libre, mais il exigea encore que le Général Berinclau qui l'aſſiégeoit laiſſât retourner en liberté les Français qui étoient dans les villes de Bavière où il commandoit. C'eſt la premiere fois qu'une garniſon, en capitulant, a délivré d'autres troupes. 5. Octobre 1743.

Cependant ni le Prince Charles, ni le Roi d'Angleterre ne purent entamer les Français ſur le Rhin, & le reſte de cette armée juſtifia ce que le Maréchal de Noailles avoit mandé au Roi, que les affaires n'étoient ni avantageuſes, ni déſeſpérées.

Toutes les Puiſſances flottoient entre la crainte & l'eſpérance: toutes avoient des pertes & des malheurs à réparer. Naples & Sicile éprouvoient le fléau de la contagion,

contagion, & se préparoient à celui de la guerre, non sans avoir à craindre des conjurations en faveur de la maison d'Autriche. Le Roi de Naples ayant augmenté ses troupes jusqu'au nombre de près de vingt-six mille hommes, en employoit douze mille à garder les frontiers de la Calabre contre la contagion, en formant un cordon d'une vaste étendue : le reste de son armée sur les frontieres de l'Abbruze, attendoit que les conjonctures lui permissent d'agir & de donner la main à l'armée Espagnole du Roi son pere, commandée alors par le Duc de Modène & le Comte de Gages. La ville de Naples mise en état de défense, ne craignoit plus les insultes & les ordres d'un Capitaine de vaisseau Anglais. Dom Philippe attendoit en Savoie qu'il pût enfin s'accorder avec le Roi de Sardaigne,

daigne, ou qu'il pût le vaincre avec l'aide de la France. Le Roi de Sardaigne ayant long-tems pesé le danger & l'avantage, crut enfin que son intérêt étoit de s'unir plus que jamais avec l'Autriche & l'Angleterre contre la maison de France : il y avoit déja plus d'un an qu'il avoit joint ses armes avec celles de la Reine de Hongrie, car il n'étoit pas encore son allié : il le fut enfin d'une maniere formelle & efficace par le traité fait à Wormes le 13 de Septembre 1743. traité que les mauvais succès des armes Françaises en Allemagne contribuerent à faire conclure.

Ce Roi avoit gagné le Tortonnois, le Vallais, une partie du Novarrois, & la superiorité territoriale de fiefs de Langhes, en s'armant contre le pere de Marie Therèse : il acquit le Vigevanasc, ce qui lui manquoit du Novarrois,

rois, le Parmesan & Plaisance en se déclarant pour la fille : les Anglais, qui lui avoient déja donné quelques subsides, lui donnerent par le traité deux cens mille pistoles par an, c'est environ quatre cens mille livres. Il étoit alors à la tête d'une armée de trente mille hommes, & la flotte Anglaise de l'Amiral Mathews croisoit toujours sur les côtes, prête à le favoriser ; mais il manqua le fruit de son avantage, & on vit que cette ancienne maxime, *la moitié vaut mieux que le tout*, est souvent très-véritable.

La Reine de Hongrie, par ce traité : lui céda le Marquisat de Final qui n'apartenoit ni à elle ni à lui. C'étoit le bien des Genois ; ils l'avoient acheté douze cens mille écus du dernier Empereur Charles VI. & on ne songeoit guere à les rembourser ; car si le Roi de Sardaigne leur

offroit

offroit ces deux cens mille écus ; il demandoit en même tems que les Genois rétablissent le château qu'il avoient démoli : ce qui leur eût coûté davantage. Cette donation du bien d'autrui valut ensuite à la France un Allié de plus. Gênes lui étoit déja attachée en secret : elle fut liée alors à ses intérêts. Son Port pouvoit être d'une grande utilité, & la flotte Anglaise pouvoit ne le pas bloquer toujours. Enfin le Roi de Sardaigne mettoit les Genois dans la nécessité de devenir bientôt ses ennemis déclarés, & préparoit contre lui-même une diversion dangereuse, tandis que Dom Philippe s'étant une seconde fois rendu maître de la Savoye le dix-huitieme Septembre 1742. se proposoit de passer les Alpes ; & que les armées d'Espagne & de Naples pouroient se joindre dans le Boulonnois & même dans la Lombardie.

Le sort de la guerre devoit donc décider si les deux freres le Roi, Dom Carlos, & l'Infant Dom Philippe pénétreroient jusques dans le milieu de l'Italie, ou si le Roi de Sardaigne d'un côté garderoit le passage des Alpes, & si de l'autre la Reine de Hongrie pourroit envahir le Royaume de Naples, malgré la neutralité gardée encore par le Roi de Naples & par Elle.

Cependant l'Angleterre & l'Autriche comptoient au printems prochain attaquer les Français en Alsace & en Flandre, & on alloit renouveller de tous côtés la guerre la plus violente, sans qu'il y eût en effet de rupture déclarée qu'entre l'Angleterre & l'Espagne, au sujet du commerce de l'Amérique; rupture qui sembloit n'avoir point de rapport; mais qui en avoit un essentiel aux intérêts qui partageoient l'europe.

L'Em-

L'Empereur Charles VII. dépouillé de tout n'avoit plus aucun ſecours apparant, mais le Roi lui en préparoit encore de réels, & le Roi de Pruſſe, malgré ſa paix de Breſlau, & malgré un traité d'alliance défenſive fait avec le Roi d'Angleterre, étoit d'autant plus dans les intérêts de l'Empereur qu'il ne pouvoit plus douter du deſſein qu'on avoit alors à la Cour de Vienne de reprendre la Siléſie à la premiere occaſion. Les Cours de France & de Pruſſe commencerent alors à ſe réunir pour la cauſe commune, & pour les intérêts de l'Empereur que tout ſembloit abandonner ou opprimer.

Conclu le 18 Nov. 1742.

Le Roi de France prit la réſolution dès le commencement de 1744. de déclarer la guerre au Roi d'Angleterre & à la Reine de Hongrie; il n'avoit plus

de mesures à garder ni avec les Anglais qui insultoient continuellement ses vaisseaux, ni avec l'Autriche qui menaçoit de porter la guerre en France, & qui malgré un Cartel établi en 1741, ne vouloit rendre aucun prisonnier. Le premier fruit de cette révolution fut une entreprise secrette & hardie, dont le succès pouvoit changer tout d'un coup la destinée d'une partie de l'Europe.

La maison de *Stuart*, qui depuis cinquante-quatre ans languissoit loin des Royaumes dont elle avoit été dépouillée, avoit encore beaucoup de partisans secrets en Ecosse, en Irlande, & quelques-uns même en Angleterre. Le Prince Charles Edouard petit-fils de Jacques III. Roi d'Angleterre & fils du Prince, connu dans l'Europe sous le titre infortuné de *Prétendant*, joignoit

gnoit à l'ardeur de son âge, & au ressentiment de son état, le courage le plus entreprenant & le plus déterminé. Il avoit dit plusieurs fois qu'il falloit que sa tête tombât, ou qu'elle fût couronnée. La France, si longtems l'asyle de sa famille, devenoit nécessairement son appui; & Louis XV. pouvoit à la fois dans sa premiere campagne rétablir un Empereur dans ses Etats & l'héritier des Stuards sur le trône d'Angleterre. Le jeune Prince Edouard partit de Rome le neuf Janvier, & mit dans son voyage le secret & la diligence d'un homme né pour les grandes entreprises. Il cacha sa marche à un frere qu'il aimoit tendrement, & qui n'auroit pas voulu le laisser partir sans lui. Le 13 il arriva à Gênes, feignant d'être un courier d'Espagne; & accompagné d'un seul domestique, il s'em- 9 Janvier 1744.

barqua le lendemain pour Antibes, & arriva bientôt à Paris.

On faisoit en France avec le même secret les préparatifs nécessaires pour conduire le Prince sur les côtes de la Grande Bretagne. Le Roi avoit fait un effort que l'Angleterre n'attendoit pas de l'état où la Marine avoit été en France depuis beaucoup d'années. Il avoit fait armer à Rochefort & à Brest avec une diligence incroyable vingt-six vaisseaux de guerre, & on faisoit courir le bruit que cette Escadre étoit destinée à se joindre à une flotte Espagnole qui étoit à Toulon depuis deux ans, & que la flotte de l'Amiral Mathews tenoit bloquée.

Cependant vint vaisseaux sortis de Brest, chargés de quatre mille hommes de débarquement, d'armes & de munitions, allerent entre les Isles d'Ouessant & les

Sor-

Sorlingues, sous le commandement de M. de Roquefeuille, où cinq autres Vaisseaux de guerre vinrent aussi du Port de Rochefort, sous les ordres de M. du Barail.

De-là la flotte entra dans le Canal d'Angleterre, & se partagea en trois Escadres. La plus forte qui étoit de quatorze vaisseaux, cingla vers les côtes de Kent, la seconde se plaça entre Calais & Boulogne, & la troisième s'avança vers Dunkerque. Le Comte de Saxe devoit être à la tête de cette entreprise: il s'embarqua le premier Mars à Dunkerque avec neuf bataillons, & le Comte du Chaila le lendemain avec six. 1 Mars 1744.

Le Prince Edouard étoit sur le vaisseau que montoit le Comte de Saxe, il vit pour la première fois le rivage de sa patrie; mais une tempête violente rejetta les

vaisseaux de transport sur les côtes de France, plusieurs soldats périrent en voulant regagner le rivage : le jeune Prince vouloit encore tenter le passage avec un seul bâtiment ; il sentoit que son courage & sa résolution lui feroient des sujets, dès qu'il auroit touché les côtes de la Grande-Bretagne ; mais ni la mer, ni les dispositions qu'on avoit eu le tems de faire sur les côtes d'Angleterre, ne lui permirent de tenter ce hasard.

On avoit été informé à Londres dès le quinzième Février de cette entreprise. Les Hollandais liés avec le Roi Georges, lui avoient déja envoyé deux mille hommes, & devoient lui en fournir six mille, suivant leur traité de l'année 1716. L'Amiral Noris étoit avec une Escadre formidable vers les Dunes, lesquelles forment un port continuel sur les côtes

côtes de Kent & où les vaisseaux sont à l'abri des tempêtes : les Milices étoient armées ; ainsi échoua une entreprise conduite avec plus d'art qu'aucun complot ne l'avoit encore été en Angleterre ; car le Roi George sçut bien qu'il y avoit une conspiration, mais il n'en put jamais découvrir les auteurs. Ceux qu'on fit arrêter à Londres ne donnerent aucune lumiere, & laisserent le Gouvernement dans le trouble & dans la défiance.

Les circonstances étoient très-favorables pour tenter une telle entreprise. Les troupes Anglaises étoient loin de leur Isle répandues dans les Pays-Bas Autrichiens. Cette entreprise avoit encore un autre avantage. Elle occupoit les Escadres Anglaises qui auroient pû aller renforcer l'Amiral Mathews, & le projet étoit de livrer bataille à cet Ami-

ral

ral avec ce qui restoit de vaisseaux de guerre à la France dans la Méditerranée joints à ceux des Espagnols, qui devoient sortir du port de Toulon, dans le tems même qu'on débarqueroit le Prince Edouard dans la Grande Bretagne.

Il y avoit en effet dans Toulon une flotte de seize vaisseaux Espagnols, destinée d'abord pour transporter Dom Philippe en Italie, mais depuis deux ans retenue continuellement dans le port par la flotte de Mathews qui dominoit dans la Méditerranée & insultoit toutes les côtes de l'Italie & de la Provence : les Canoniers Espagnols n'étoient pas experts dans leur art ; on les exerça pendant quatre mois en les faisant tirer au blanc, & en excitant leur émulation & leur industrie par des prix proposés.

Quand ils se furent rendus habiles

habiles, on fit sortir de la rade de Toulon l'Escadre Espagnole commandée par Dom Joseph Navarro. Elle n'étoit que de douze vaisseaux, les Espagnols n'ayant pas assez de Matelots & de Canoniers pour en manœuvrer seize : elle fut jointe aussitôt par quatorze vaisseaux Français, quatre frégates & trois brulots, sous les ordres de M. de Court qui, à l'âge de quatre-vingt ans, avoit toute la vigueur de corps & d'esprit qu'un tel commandement éxige. Il y avoit quarante ans qu'il s'étoit trouvé au combat naval de Malaga où il avoit servi en qualité de Capitaine sur le vaisseau Amiral, & depuis ce tems il ne s'étoit donné de bataille sur mer en aucune partie du monde que celle de Messine en 1718. L'Amiral Mathews se présenta devant les deux Escadres combinées de France & d'Es-
 pagne.

pagne. Il n'est pas hors de propos de remarquer que le grade d'Amiral, en Angleterre, ne répond point à la dignité d'Amiral de France; & qu'il y a trois Amiraux Anglais qui commandent chacun séparément une armée Navale sous les ordres du grand Amiral, ou sous celui du Conseil de l'Amirauté.

La flotte de Mathews étoit de quarante-cinq vaisseaux, de cinq frégates & de quatre brulots avec cet avantage du nombre, il eut aussi celui du vent; manœuvre dont dépend souvent la victoire dans les combats de mer, comme elle dépend sur la terre d'un poste avantageux. Ce sont les Anglais qui, les premiers, ont rangé leurs forces navales en bataille dans l'ordre où l'on combat aujourd'hui; & c'est d'eux que les autres Nations ont pris l'usage de partager leurs flottes en avant-

garde

garde, arrière-garde & corps de bataille. Il ne faut pas s'imaginer que ces divisions soient sur trois lignes, elles ne sont que sur une seule. L'avant-garde est à la droite, l'arrière-garde à la gauche, le corps de bataille au milieu; de façon que les vaisseaux ne présentent jamais qu'un flanc.

On combattoit donc à la bataille de Toulon dans cet ordre. Le changement de vent mit les Espagnols à l'arrière-garde. L'Amiral Mathews conservant toujours cette supériorité du vent tomba sur eux avec sa division. On ne doit pas laisser plus de soixante toises entre ses vaisseaux; & quand il n'y a que cet intervalle, on est aussi serré qu'il le faut, & on n'a point à craindre qu'un seul vaisseau soit attaqué par plusieurs; mais il est fort difficile que toute une flotte puisse gouverner de façon que cette dis-

tance de vaisseau soit toujours la même. Les navires Espagnols se trouverent trop écartés les uns des autres. Il y en eut d'abord deux désemparés par les coups de Canons, & l'Amiral Mathews eut la liberté d'attaquer l'Amiral Espagnol avec plusieurs vaisseaux Anglais: ce vaisseau Amiral que montoit Dom Navarro s'appelloit le Royal, & il étoit percé de cent dix pièces de Canon & monté d'environ mille hommes. Ses œuvres étoient si fortes que les planches avec les courbes qui composent ce qu'on appelle *Gabari*, étoient d'environ trois pieds d'épaisseur, & quand le Canon donnoit dans ces endroits il ne pouvoit percer. Il faut sçavoir d'ailleurs, que les Anglais tirent toujours plus à la voilure qu'au corps des vaisseaux, aimant mieux les désemparer & s'en rendre maîtres, que de les couler à fond,

L'Amiral

L'Amiral Eſpagnol fut aſſailli à la fois par l'Amiral Anglais & par quatre autres vaiſſeaux de ligne, qui tous enſemble faiſoient ſur lui un feu épouvantable. Mathews comptoit aiſément s'en rendre maître, ſe confiant ſur ſon expérience dans la Marine & ſur le peu d'uſage qu'en avoient les Eſpagnols; & ce qui redoubloit encore ſes eſpérances, c'étoit que Navarro étoit un Officier de terre: chaque vaiſſeau Eſpagnol étoit ainſi attaqué par plus d'un Anglais & devoit ſuccomber. Tout ce qui étoit ſur le pont de l'Amiral Royal-Philippe fut tué ou bleſſé. Le Capitaine du Pavillon reçut un coup mortel. Dom Navarro, bleſſé en deux endroits, fut obligé de deſcendre du Tillac.

Un Officier Français au ſervice d'Eſpagne nommé le Che-

valier de Lage, second Capitaine du Pavillon Amiral, maintint le combat contre les cinq vaisseaux Anglais. L'Amiral Mathews étoit étonné de la promptitude avec laquelle les batteries basses de l'Espagnol faisoient feu de tous côtés & endommageoient tout ce qui s'approchoit. Il lui détache enfin un vaisseau à feu. C'est ce que nous appellons *Brulot.* Ces navires chargés de feux d'artifices, de grenades & de matieres combustiles se joignent par des grapins aux vaisseaux ennemis. Dans l'instant qu'un brulot a ainsi accroché un navire, on met le feu aux mêches du brulot. L'équipage en hâte se jette dans la chaloupe où le Capitaine entre le dernier. Cependant le brulot embrasé est détruit dans un instant par l'effort de la poudre, met en flammes & fait sauter avec lui
le

le vaiſſeau auquel il s'eſt attaché.

Cette machine de deſtruction n'étoit qu'à quinze pas du Royal-Philippe. Quelques Officiers parlerent d'amener le Pavillon & de ſe rendre. M. de Lage leur dit : *Vous avez donc oublié que je ſuis ici.* Il fait tirer trois coups de canons au brulot & le perce au point qu'il eſt près de couler bas. Le Capitaine du brulot voyant ſa perte ſûre, veut au moins la venger en périſſant. Il ordonne de mettre le feu aux mêches, eſpérant encore aborder & faire ſauter le Royal ; mais il n'en eut pas le tems. Le brulot prend feu & vole en mille débris à ſept ou huit piés de l'Eſpagnol, tout le Tillac du Royal eſt couvert de débris embraſés. M. de Lage dit qu'il vit le corps du Capitaine Anglais & de quelques ouvriers réduits en un inſtant en charbons, n'ayant pas plus de deux piés de

 long,

long, & devenus plus legers que du liége : le Royal-Philippe ne fut point endommagé de cette secousse violente.

Monsieur de Court qui montoit le Terrible, au centre de la bataille, combattoit seul contre trois à la portée du pistolet. Il les endommagea, les écarta, & vint enfin lui-même au secours du Royal-Philippe & de l'escadre Espagnole. Les Anglais n'avoient pû se rendre maîtres que d'un seul vaisseau Espagnol nommé le Poder entiérement démâté. Déja les Matelots Anglais avoient passé sur ce vaisseau pour le manœuvrer ; & quatre cens Espagnols qui le montoient avoient été forcés de se rendre. La division de l'Amiral Mathews se retira alors, & les Anglais qui étoient déja dans le Poder, occupés à manœuvrer leur prise, furent prisonniers eux-mêmes.

La

La supériorité du nombre ne servit de rien aux Anglais. Leur arrière-garde, commandée par le Contre-Amiral Lestoc, étoit à plus de quatre milles; soit que le Contre-Amiral Lestoc, peu content de Mathews, eût voulu lui faire perdre la gloire de cette journée; soit qu'au contraire l'Amiral Mathews n'eût pas voulu partager avec lui cette gloire. Enfin un vent d'Ouest s'étant levé pendant la nuit, les escadres furent obligées de lui obéir, & d'aller chacune réparer leurs dommages. Les Anglaises se retirerent à Port-Mahon; les Françaises à Carthagene, & les Espagnoles à Barcelone.

Cette journée navale de Toulon fut indécise, comme presque toutes les batailles navales (à l'exception de celle de la Hogue) dans lesquelles le fruit d'un grand appareil & d'une longue action,

action, est de tuer du monde de part & d'autre, & de dématér des vaisseaux : chacun se plaignit ; les Espagnols crurent n'avoir pas été assez secourus ; les Français accuserent les Espagnols de peu de reconnoissance. Ces deux nations, quoiqu'alliées, n'étoient point toujours unies. L'antipathie ancienne se réveilloit quelquefois entre les Espagnols, quoique l'intelligence fût entre leurs Rois. D'un autre côté l'Amiral Anglais accusa devant l'Amirauté son contre-amiral, & le renvoya à Londres pour être jugé. Celui-ci à son tour accusa Mathews. On instruisoit à Londres le procès de l'un & de l'autre. Le Général Français rendoit publiquement justice à l'Amiral Anglais qui justifioit aussi M. de Court. S'il leur étoit dur d'être accusé par ceux-mêmes qui avoient combattu

battu

battu avec eux, il étoit beau d'être approuvé de son ennemi. Cependant pour satisfaire les Espagnols, le Général Français fut exilé quelques mois à sa campagne à deux lieues de Paris, & l'Amiral Anglais succomba depuis dans son procès qui dura long-tems, & fut déclaré incapable de servir, par un Conseil de guerre qu'on appelle en Angleterre *Cour Martiale*. La coutume de juger sévérement & de flétrir les Généraux malheureux, avoit passé depuis quelques années de la Turquie dans les Etats Chrétiens. L'Empereur Charles VI. en avoit donné deux exemples dans sa derniere guerre contre les Turcs, guerre qui passoit dans l'Europe pour avoir été plus mal conduite encore dans le cabinet, que malheureuse par les armes. Les Suédois depuis ce tems-là condamnerent à mort deux de leurs

leurs Généraux, dont toute l'Europe plaignit la destinée; & cette sévérité ne rendit pas alors leur gouvernement, ni plus respectable, ni plus heureux au dedans: l'importance de cette matiere merite qu'on s'y arrête.

Le Gouvernement de France conduit par des mœurs plus douces, s'étoit contenté d'une legere disgrace dans des occasions où d'autres Etats mettoient aux fers leurs Officiers Généraux, ou leur faisoient trancher la tête. Il paroît que l'équité & même la politique exige que l'honneur & la vie d'un Général ne dépende pas d'un mauvais succès. Il est sûr qu'un Général fait toujours ce qu'il peut à moins qu'il ne soit traître ou rebelle, & qu'il n'y a gueres de justice à punir cruellement un homme qui a fait tout ce que lui permettoient ses talens: peut-être même ne seroit-il pas de la

politique

politique d'introduire l'usage de poursuivre un Général malheureux, car alors ceux qui auroient mal commencé une campagne au service de leur Prince, pourroient être tentés de l'aller finir chez les ennemis.

Au reste le véritable avantage de cette bataille fut pour la France & l'Espagne : la mer Méditerranée fut libre, au moins pendant quelque tems, & les provisions dont avoit besoin Dom Philippe purent aisément lui arriver des côtes de Provence ; mais ni les flottes Françaises, ni les escadres d'Espagne ne purent s'opposer à l'Amiral Mathews, quand il revint dans ces parages, après avoir radoubé ses vaisseaux : la France & l'Espagne, obligées d'entretenir continuellement de nombreuses armées de terre, n'avoient pas ce fonds inépuisable de marine qui fait la ressource de la puissance Anglaise ;

Anglaise : il parut sur-tout de quelle importance il étoit pour les Anglais d'avoir conservé l'isle de Minorque, & combien il étoit préjudiciable à l'Espagne de l'avoir perdue. Il étoit triste que des Insulaires de l'Océan eussent enlevé à la Monarchie Espagnole un Port plus utile encore que celui de Gibraltar, & qui les mettoit à portée d'inquiéter à la fois l'Espagne, l'Italie, & toutes les côtes méridionales de France. L'Espagne qui avoit des Ports en Afrique, malgré les Africains, ne pouvoit empêcher que les Anglais n'en eussent en Espagne malgré elle.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

DES CHAPITRES.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA GUERRE de 1741.

CHAPITRE PREMIER.

Le Prince de Conti force les Passages des Alpes. Situation des affaires en Italie.

LOUIS XV. au milieu de tous ces efforts, déclara la guerre au Roi Georges, & bientôt après à la Reine de Hongrie, qui la lui déclarerent aussi dans les formes; ce ne fut de part & d'autre qu'une cérémonie de plus : l'Espagne &

15 Mars 1744.

26. Avril.

Naples ne déclarerent point la guerre ; mais ils la firent.

Dom Philippe, à la tête de vingt mille Espagnols, dont le Marquis de la Mina étoit le Général, & le Prince de Conti, suivi de vingt mille Français, inspirerent tous deux à leurs troupes cet esprit de confiance & de courage opiniâtre, dont on avoit besoin pour pénétrer dans un païs, où un Bataillon peut à chaque pas arrêter une Armée entiere, où il faut à tout moment combattre entre des rochers & des torrents, & où la difficulté des Convois n'est pas un des moindres obstacles. Le Prince de Conti, qui avoit servi en qualité de Lieutenant-Général dans la guerre malheureuse de Baviere, avoit de l'expérience, quoique jeune, & sçavoit à quoi exposent tous les contre-tems qu'on essuye presque toujours

dans

dans une Campagne : il ne connoiſſoit pas encore l'Italie, où la guerre ſe fait tout autrement que dans les païs unis & ouverts ; mais il s'étoit préparé à cette entrepriſe par une étude continuelle, & un travail de dix heures par jour pendant l'hiver qu'il avoit paſſé à Paris. Il connoiſſoit juſqu'aux moindres rochers, & il ſçavoit tout ce qui s'étoit fait ſous le Maréchal de Catinat & ſous le Duc de Vendôme, comme s'il y avoit été préſent.

Dès le 1. d'Avril l'Infant Dom Philippe & lui paſſérent le Var, riviere qui tombe des Alpes & qui ſe jette dans la mer de Genes au-deſſous de Nice. Tout le Comté de Nice ſe rendit : mais pour avancer, il falloit attaquer les retranchemens élevés près de Villefranche ; & après eux on trouvoit ceux de la forteresse de Montalban au milieu des rochers,

forment une longue ſuite de remparts preſque inacceſſibles : on ne pouvoit marcher que par des gorges étroites & par des abyſmes, ſur leſquels plongeoit l'artillerie ennemie. Il falloit ſous ce feu gravir de rocher en rocher. On trouvoit encore juſques dans les Alpes des Anglois à combattre. L'Amiral Mathews, après avoir radoubé ſes vaiſſeaux, étoit venu reprendre l'empire de la mer ; il avoit débarqué lui-même à Villefranche : ſes ſoldats étoient avec les Piémontais, & ſes Canoniers ſervoient l'artillerie. Le Prince de Conti prit ſi bien ſes meſures, les troupes furent tellement animées, que ces obſtacles qui étoient autant de retranchemens, furent franchis. Le Marquis de Biſſy à la tête des Français, & le Marquis de Campo-Santo à la tête des Eſpagnols, s'emparerent d'abord des batte-
ries

ries ennemies, qui flanquoient le pas de Villefranche. M. de Mirepoix & M. d'Argouges se faisoient un autre passage. On fit quatre fausses attaques dans les endroits où l'on n'avoit pas dessein de pénétrer. M. de Bissy en fit deux si vives à ceux qu'on vouloit emporter, tout fut si mesuré, si prompt & si violent, M. d'Argouges à la tête de Languedoc & de l'Isle de France, M. du Barail avec son Régiment, firent de tels efforts que ce rempart du Piémont, haut de près de deux cens toises, que le Roi de Sardaigne croyoit hors d'atteinte, fut couvert de Français & d'Espagnols. 19 Avril. 1744.

D'un côté M. du Châtel & M. de Castelar monterent par des sentiers étroits à une hauteur appellée le Mont-Eleüs, dont ils chasserent les Piémontais; de l'autre, le Marquis de Bissy se battit pen-

dant ſept heures ſur le haut d'un rocher, qu'on nomme Monte-Groſſo. Les Eſpagnols & les Français après avoir gravi au ſommet de cette roche, étoient dans la néceſſité de vaincre ou de mourir : ils ſe traiterent alors tous de freres ; ils s'entr'aiderent avec ardeur, & abbattirent enſemble les retranchemens des ennemis ſur ce rocher, gardé par quatorze bataillons, qui avoient une retraite aſſûrée : on leur fit priſonniers cent trente Officiers, & dix-ſept cens hommes ; on en renverſa morts deux mille. Le Marquis de Suze, frere naturel du Roi de Sardaigne, fut pris par M. de Biſſy. La cime de la Montagne, ſur laquelle le Marquis du Châtel s'étoit établi, dominoit les retranchemens des ennemis, de maniere qu'ils furent enfin obligés de s'enfuir à Oneille au nombre de trois mille hommes, & d'aller

d'aller s'embarquer ſur la Flotte de l'Amiral Mathews, témoin de cette journée: Le Comte de Choiſeul porta au Roi la nouvelle de cette victoire, dans laquelle il s'étoit diſtingué : on avança de poſte en poſte, de roc en roc : on prit la Citadelle de Villefranche, & le Fort de Montalban, dans leſquels on trouva plus de cent quarante pieces de Canon & des munitions à proportion : tout cela ne conduiſoit encore qu'à partager la domination des Alpes, & à ſe battre ſur la cime des montagnés. 25. Août.

Tandis qu'on ouvroit ces paſſages à l'Infant : il étoit loin d'en avoir vers le païs qu'il prétendoit en Italie. Le Duc de Modène étoit auſſi peu à portée de rentrer dans le Modénois, que l'Infant de pénétrer dans Parme & dans Milan. Les Autrichiens &

les Piémontais étoient les maîtres de tout, depuis le haut des Alpes jusqu'aux frontières de Naples. La Cour d'Espagne avoit rappellé le Duc de Montemar : le Comte de Gages, sous le Duc de Modène, recueilloit les débris de l'armée Espagnole, qui se retiroit toujours devant les Autrichiens, qui mettoient déja l'Abbruzze à contribution. Le Roi de Naples ne pouvoit plus garder une neutralité malheureuse, dont on abusoit, & qui n'auroit servi qu'à lui faire perdre sa Couronne. Il partit de Naples pour se mettre à la tête de son armée. La Reine sa femme, qui étoit grosse, s'étoit retirée à Gayette à la fin d'Avril 1744. On parloit même de la faire passer à Rome, en cas d'un événement malheureux & d'un soulevement à Naples, que les Autrichiens affectoient de lui faire craindre. Telle étoit la révolution

volution des affaires, que la Reine de Hongrie, qui trois ans auparavant avoit été obligée de sortir de Vienne, se croyoit alors sur le point de conquérir le Royaume de Naples. Le Prince de Lobkowitz tenoit prêt un Manifeste, qu'il fit répandre ensuite dans le Royaume vers le mois de Juin; & dans cet écrit la Reine de Hongrie parloit aux peuples des deux Siciles, comme à ses sujets auxquels elle donnoit sa protection.

L'Angleterre secondoit plus que jamais cette Reine; elle augmentoit ses subsides: elle dépensa pour la guerre cette année 1744. deux cens soixante & seize millions, neuf cens soixante & quatre mille livres de notre monnoie; & cette dépense augmenta beaucoup chaque année. Elle tenoit une Flotte dans la Mediterranée, qui faisoit dépérir tout le commerce de la Provence: elle

Elle avoit fait paſſer en Flandre les troupes qui avoient combattu à Ettinghen : cette armée, jointe aux Régimens Flamands & Hollandais, compoſoit au commencement de la campagne plus de ſoixante mille hommes. Le Prince Charles, avec des forces pareilles, venoit tenter encore le paſſage du Rhin : l'Empereur dont la neutralité étoit imaginaire, & dont les malheurs étoient trop réels, conſervoit les débris de ſon armée ſous le Canon de la ville Impériale de Philiſbourg, & attendoit à Francfort que la France lui aſſurât l'Empire, ou que la Reine de Hongrie l'en dépouillât.



CHA-

CHAPITRE II.

Premiere campagne de Louis XV. en Flandre. Ses ſuccès. Il quitte la Flandre pour aller au ſecours de l'Alſace menacée, pendant que le Prince de Conti continue à s'ouvrir le paſſage des Alpes. Nouvelles Ligues. Le Roi de Pruſſe prend encore les armes.

CE fut dans ces circonſtances dangereuſes que Louis XV. commença ſa premiere campagne. Il avoit envoyé le Maréchal de Coigni garder le Rhin, avec ſoixante & un bataillons & cent eſcadrons. Les troupes Bavaroiſes qui conſiſtoient en près de douze mille hommes, payés par la France, étoient ſous les ordres 1744.

ordres du Comte de Seckendorff, ce même Officier sur lequel on comptoit alors. Le Maréchal de Noailles étoit le Général de l'armée de Flandre, laquelle étoit de soixante & huit bataillons & quatre-vingt dix-sept escadrons complets. Le Comte de Saxe, fait Maréchal de France, commandoit un Corps séparé, composé de trente-deux bataillons & de cinquante-huit escadrons, aussi complets ; ainsi toute l'armée de Flandre se montoit à plus de quatre-vingts mille combattans.

Il restoit encore, tant sur le Rhin, que sur la Moselle, soixante & quinze bataillons, & cent quarante-six escadrons, sans compter l'armée d'Italie, trente mille hommes de Milice, les Garnisons, les Troupes légères, les Bavarois, les Palatins & les Hessois. Cette situation, sur-tout en

en Flandre, étoit bien différente de celle où l'on s'étoit trouvé, l'année précédente, à la mort du Cardinal de Fleuri. Les Anglais alors avoient pû entrer sur les frontieres avec avantage. Ils s'y présentoient quand il n'étoit plus temps, & les Hollandais n'ayant pas voulu se joindre à eux pour cette entreprise, lorsqu'elle étoit facile, s'y joignirent enfin quand elle fut devenue impraticable.

Le Roi aima mieux faire la campagne en Flandre qu'en Alsace, comptant que vers le Rhin il ne feroit qu'une guerre défensive, au lieu que tout étoit disposé pour la faire offensive dans les Païs-bas Autrichiens.

Comme on n'avoit point sçû qu'il avoit été près d'aller en personne à la tête de ses armées l'année précédente, on ignora longtemps qu'il dût partir pour la

Flandre, tant il mettoit de ſecret juſques dans des choſes que d'ordinaire on annonce avec quelque faſte : il eſt naturel à un peuple, gouverné depuis huit cens ans par la même Maiſon, d'aimer ſon Roi ; il n'avoit qu'un Dauphin, qui n'étoit point encore marié ; toutes ces circonſtances raſſemblées exciterent dans Paris des mouvemens de zèle & d'attendriſſement, peu communs, mêlés de joye & de crainte.

Il fit auprès de Lille la revûe de toute ſon armée, & établit, par des réglemens, une diſcipline difficile à maintenir, & dont on avoit beſoin. Ses Aides-de-Camp étoient MM. de Meuze, de Richelieu, de Luxemboug, de Boufflers, d'Aumont, d'Ayen, de Soubiſe, de Pequigny. Les ennemis étoient commandés par le Général Wade (qu'on prononce

nonce Wede) ancien Officier, formé comme Milord Stairs par le Duc de Malboroug, & qui connoissoit parfaitement la Flandre, où il avoit fait la guerre longtemps : on attendoit beaucoup de son expérience & de son habileté. Le Duc d'Aremberg, de la maison de Ligne, Gouverneur de Mons & Grond-Baillif du Hainault, étoit le Général des troupes de la Reine de Hongrie : il avoit passé une grande partie de sa vie à la Cour de France, & y avoit été un homme des plus recherchés ; son goût le portoit à vivre avec des Français, & son devoir à les combattre. C'étoit un éleve du Prince Eugène ; il avoit fait la guerre contre les Turcs & les Français, & n'avoit pas peu contribué au succès de la journée de Belgrade & de celle d'Ettinghen, ayant été blessé à l'une & à l'autre, à la tête des troupes.

Le Comte Maurice de Naſſaw qui commandoit les Hollandais, étoit un deſcendant du célèbre Maurice de Naſſaw, l'un des trois freres à qui les Provinces-Unies durent leur liberté & leur grandeur; mais ce Prince étant mort, avant que d'avoir accompli la promeſſe de mariage qu'il avoit faite à ſa maîtreſſe, Madame de Mechelin, ſa poſtérité n'a pû jouir des honneurs attachés à ſa Maiſon.

Ces trois Généraux pouvoient s'oppoſer aux deſſeins du Roi; mais ils étoient peu unis: les Hollandais temporiſoient & négocioient: ils étoient preſſés par les Anglais de ſatisfaire aux Traités qui les uniſſent depuis 1678, & qui les obligent réciproquement de déclarer la guerre dans le terme de deux mois à quiconque l'aura déclarée à l'une des deux Nations; mais ils ſe flatterent

flatterent de garder les apparences de la modération, jusques dans la guerre même : ils armoient contre le Roi, & ils craignoient de l'aigrir. Ils lui députerent le Comte de Wassenaar, homme agréable à la Cour de France, où il avoit été envoyé autrefois, & dans laquelle son caractère mêlé de vérité & de complaisance, & ses talens aimables lui avoient procuré beaucoup d'amis. Ce Député tint au Roi de France le langage le plus respectueux & le plus insinuant, lui demandant la paix pour l'Europe, & sa protection pour lui.

Le Roi lui répondit : *Le choix que les Etats Généraux ont fait de vous, Monsieur, ne pouvoit que m'être très-agréable par la connoissance que j'ai de vos qualités personnelles. Toutes mes démarches envers votre République, depuis mon avénement à la Cou-*

ronne, ont dû lui prouver combien je désirois d'entretenir avec elle une sincère amitié & une parfaite correspondance.

J'ai fait connoître assez long-tems mon inclination pour la paix : mais plus j'ai différé de déclarer la guerre, moins j'en suspendrai les effets : mes Ministres me feront le rapport de la Commission dont vous êtes chargé ; & après l'avoir communiquée à mes Alliés, je ferai sçavoir à vos Maîtres quelles seront mes dernieres résolutions.

Le 18. Mai, le Roi s'empara de Courtrai, petite ville, où il y avoit Garnison Autrichienne. Le lendemain le Député de Hollande vit investir Menin, place de barriere, gardée par des troupes de sa République au nombre de quinze cens hommes.

Il s'en falloit beaucoup que Menin fut une bicoque, comme l'ont

l'ont appellé quelques journaux : c'étoit un des chef-d'œuvres de l'art du célèbre Maréchal de Vauban. Il construisit cette place à regret, prévoyant qu'un jour il la faudroit rendre à des étrangers, qui jouïroient du fruit des travaux de la France.

Le Roi reconnut plusieurs fois la place. Il s'approchoit de la pallissade, à la portée du pistolet, avec le Maréchal de Noailles, le Comte d'Argenson & toute sa Cour ; il fit ouvrir la tranchée le 29. Mai Il encouragea les Travailleurs par ses libéralités, faisant donner cent cinquante Louis à ceux qui travailloient à l'attaque du côté de la porte d'Ypres, & cent à ceux qui étoient du côté de la porte de Lille. A l'attaque commandée par le Prince de Clermont, on emporta rapidement tous les ouvrages ; on saigna les inondations que les Assiégés

ſiégés avoient faites. Le Chemin couvert fut pris le 4. Juin; le 5. la Ville capitula, & fut la premiere que le Roi prit en perſonne : l'Officier qui y commandoit en ſortit avec les honneurs de la guerre.

Le Roi jugea convenable de démolir les fortifications de cette place, qui avoient autrefois tant coûté. C'étoit montrer de la modération aux Etats Généraux, en leur faiſant voir qu'on ne vouloit pas ſe ſervir contre eux de cette place; & c'étoit en même-temps ſe venger d'eux, & les préparer à ménager toujours la France en faiſant détruire une de leurs Barrieres.

6. Juin 1744. Le lendemain même le Roi fit inveſtir Ypres, & pendant qu'on en préparoit le ſiége, il aſſiſta dans Lille à un *Te Deum*, tel qu'on n'en avoit point encore vû de pareil ſur la frontiere.

Trois

Trois Princesses du Sang dont les Maris, les Freres, les Enfans ou les Gendres combattoient en des lieux différens pour le Roi, faisoient l'ornement singulier de cette cérémonie. La Duchesse de Modène avoit accompagné en Flandre son neveu le Duc de Chartres, & le Duc de Penthievre qui alloit devenir son Gendre, pendant que le Duc de Modène son Epoux étoit à la tête des Espagnols en Italie. La Duchesse de Chartres avoit suivi son Mari; & la Princesse de Conti, dont le Fils étoit alors sur les Alpes,& dont la Fille avoit épousé le Duc de Chartres, étoit venue avec ces deux Princesses. 15. Juin.

C'étoit le Prince de Clermont, Abbé de St-Germain-des-Prez, qui commandoit les principles attaques au siége d'Ypres. On n'avoit point vû depuis les Cardinaux

dinaux de la Valette & de Sourdis, d'homme qui réunît la profession des armes à celle de l'Eglise. Le Prince de Clermont avoit eu cette permission du Pape Clément XII. qui avoit jugé que l'Etat Ecclésiastique devoit être subordonné à celui de la guerre dans l'arriere petit-fils du Grand Condé. On insulta le chemin-couvert du front de la basse ville, quoique cette entreprise parût prématurée & hasardée : le Marquis de Beauveau, Maréchal de Camp, qui marchoit à la tête des Grenadiers de Bourbonnois & de Royal-Comtois, y reçut une blessure mortelle qui lui causa les douleurs les plus vives : il mourut dans des tourmens intolérables, regretté des Officiers & des Soldats, comme capable de commander un jour des Armées, & de tout Paris, comme un homme de probité & d'esprit.

C'étoit

C'étoit un Antiquaire des plus curieux de l'Europe : il avoit formé un Cabinet de Médailles rares, & étoit alors le seul homme de son état qui cultivoit ce genre de Littérature.

Le Roi fit donner des gratifications à tous les Officiers de Grenadiers qui avoient attaqué le chemin-couvert, & s'en étoient rendus maîtres. Ypres capitula bientôt. 25. Juin. Nul moment n'étoit perdu : tandis qu'on entroit dans Ypres, le Duc de Boufflers prenoit la Knoke ; 25. Juin. & pendant que le Roi alloit, après ces expéditions, visiter les places frontieres, le Prince de Clermont faisoit le siége de Furnes, 11. Juillet. qui arbora le Drapeau blanc au bout de cinq jours de tranchée ouverte.

L'Armée des Alliés regardoit ces progrès, & ne pouvoit s'y opposer. Le corps que comman-doit

doit le Maréchal de Saxe étoit ſi bien poſté & couvroit les ſiéges ſi à propos que les ſuccès étoient aſſurés. Les Alliés n'avoient point de plan de campagne fixe & arrêté. Les opérations de l'armée du Roi étoient concertées. Le Maréchal de Saxe poſté à Courtrai, arrêtoit tous les efforts des ennemis & facilitoit toutes les opérations de la France. Une Artillerie nombreuſe qu'on tiroit aiſément de Douay, un Régiment d'Artillerie de près de cinq mille hommes, plein d'Officiers, capables de conduire des ſiéges, & compoſé de Soldats, pour la plûpart Artiſtes très-habiles, enfin un corps conſidérable d'Ingénieurs, étoient des avantages que ne pouvoient avoir des Nations réunies à la hâte pour faire enſemble la guerre quelques années: de pareils établiſſemens ne peuvent être que le fruit du temps

&

& d'une attention ſuivie dans une Monarchie puiſſante. La guerre de ſiége devoit donner néceſſairement la ſupériorité à la France.

Au milieu de ces progrès, la nouvelle vint que les ennemis avoient paſſé le Rhin, du côté de Spire, à la vûe des François & des Bavarois; que l'Alſace étoit entamée, & que les frontieres de la Lorraine étoient expoſées. On ne pouvoit d'abord le croire; mais rien n'étoit plus certain. Le Prince Charles, en donnant de la jalouſie en pluſieurs endroits, & faiſant à la fois plus d'une tentative, avoit enfin réuſſi du côté où étoit poſté le Comte de Seckendorff, qui commandoit les Bavarois, les Palatins & les Heſſois.



29. & 30. Juin.

Ce paſſage, qui fit tant d'honneur au Prince Charles dans l'Europe, fut à la fois le fruit de

ſon habileté, & de la négligence que la voix publique reprochoit en France au Général des troupes Bavaroiſes. Le Comte de Seckendorff étoit d'abord au-delà du Rhin ſous Philiſbourg, protégé par cette forteresſe, & pouvant tenir en échec le corps ennemi qui ſe préſenteroit de ce côté. Le Général Nadaſti arriva vers lui, pendant que les autres diviſions de l'armée Autrichienne bordoient le fleuve plus bas, & donnoient de l'inquiétude aux Français. Les Bavarois ſe retirerent & repaſſerent le Rhin. Le Maréchal de Coigni fut obligé de confier au Comte de Seckendorff la rive du fleuve vers Germersheim & Rinſabeau. Le Comte en répondit ; & ce fut dans cet endroit même que le Prince Charles exécuta le paſſage.

Un Colonel des troupes irré-

gulieres nommé Trenck ; qui avoit succédé à Mentzel, tué depuis quelques jours, passa secretement vers un endroit couvert de Saules & d'arbres aquatiques, suivi de plusieurs batteaux chargés de Pandours, de Waradins & de Hussarts. Il arriva en silence à l'autre bord à la hauteur de Germersheim : près de six mille hommes passerent, & ayant pénétré une demie-lieue, ils trouverent enfin trois Régimens Bavarois, qu'ils défirent & mirent en fuite. Le Prince Charles fit construire un second pont de batteaux, sur lequel ses troupes passerent sans opposition. Le Maréchal de Coigni informé de ce désastre, envoya son Fils & le Marquis de Croissi en toute diligence avec des Dragons : le Marquis du Châtelet - Lomont les suivit avec dix bataillons des meilleurs Régimens ; & le tout

arriva dans le temps que les ennemis se formoient entre des marais, & qu'ils n'avoient de ressource que leurs ponts, s'ils étoient battus.

Ces trois Officiers presserent le Général Seckendorff d'attaquer : ils lui représenterent l'importance du moment, l'avantage du terrain, l'ardeur des troupes. Le Comte promit d'abord de marcher aux ennemis : il changea ensuite d'avis ; en vain on insista, il répondit qu'il étoit mieux instruit qu'eux ; & qu'il falloit qu'il en écrivit à l'Empereur. Il les laissa ainsi pénétrés d'indignation & de surprise.

L'armée Autrichienne, au nombre de soixante mille hommes, entra en Alsace sans résistance. Le Prince Charles s'empara en une heure de Lauterbourg, poste peu fortifié; mais de la plus grande importance : il fit

fit avancer le Général Nadasti jusqu'à Weissembourg, ville ouverte, dont la garnison fut forcée de se rendre prisonniere de guerre: il mit un corps de dix mille hommes dans la ville, & dans les lignes qui la bordent. Le Maréchal de Coigny, dont l'armée s'étendoit le long du Rhin, vit alors que sa communication avec la France étoit coupée; que l'Alsace, le païs Messin, & la Lorraine alloient être en proye aux Autrichiens & aux Hongrois; il n'y avoit d'autre ressouce que de passer sur le corps à l'ennemi pour rentrer en Alsace, & couvrir le païs. Il marcha aussi-tôt avec la plus grande partie de son armée à Weissembourg, dans le temps que les ennemis venoient de s'en emparer. Il les attaqua dans la ville & dans les lignes. 15. Juillet 1744.
Les Autrichiens se défendirent avec courage, on se battit dans

 les

lès places & dans les ruës ; elles étoient couvertes de morts : la résistance dura six heures entieres ; les Bavarois, qui avoient si mal gardé le Rhin, répareront leur négligence par leur valeur. Ils étoient sur-tout encouragés par le Comte de Mortagne, alors Lieutenant-Général de l'Empereur, qui reçut dix coup de fusils dans ses habits : le Marquis de Montal menoit les François ; on reprit enfin Weissembourg & les lignes : mais on fut bientôt obligé par l'arrivée de toute l'armée Autrichienne, de se retirer vers Haguenau, qu'on fut même forcé d'abandonner. Des partis ennemis porterent l'épouvante vers la Lorraine ; le Roi Stanislas fut obligé de partir avec sa Cour.

A ces nouvelles, que le Roi reçut à Dunkerque, il ne balança pas sur le parti qu'il devoit prendre : il résolut d'interrompre le

cours

cours de ſes conquêtes en Flandre, & laiſſant le Maréchal de Saxe, avec quarante mille hommes, pour conſerver ce qu'il avoit pris, il accourut lui-même au ſecours de l'Alſace.

Après avoir fait prendre le devant au Maréchal de Noailles, il envoya le Duc d'Harcourt, avec quelques troupes, garder les gorges de Phalſbourg, & ſe prépara à marcher lui-même à la tête de vingt-ſix bataillons, & de trente-trois eſcadrons : ce parti, que prenoit Sa Majeſté, dès ſa premiere campagne, raſſûra les Provinces allarmées par le paſſage du Rhin, & ſur-tout par les malheureuſes campagnes précédentes en Allemagne. Le zèle de la Nation fut d'autant plus excité que dans tout ce que le Roi écrivoit, comme dans ſes Lettres pour faire chanter le *Te Deum*, dans ſes Déclarations aux Puiſ-

sances étrangères, dans ses Lettres à sa Famille, le desir de la paix & l'amour de ses peuples étoient toujours ses principaux objets. Ce stile nouveau, dans un Monarque absolu, attendrissoit la Nation, & l'animoit.

Le Roi prit sa route par Saint-Quentin, la Fère, Laon, Reims, faisant marcher ses troupes, dont il assigna le rendez-vous à Metz. Il augmenta pendant cette marche la paye & la nourriture du Soldat; & cette attention redoubla encore l'affection de ses sujets. Il arriva dans Metz le 5. Août, & le 7. on apprit un événement qui changeoit toute la face des affaires, qui forçoit le Prince Charles à sortir de l'Alsace, qui rétablissoit l'Empereur, & mettoit la Reine de Hongrie dans le plus grand danger où elle eût été encore.

Il sembloit que cette Princesse n'eût

n'eût alors rien à craindre du Roi de Prusse, après la paix de Bresslau; & sur-tout après une Alliance défensive, conclue la même année que la paix de Bresslau, entre lui & le Roi d'Angleterre; mais il étoit visible que la Reine de Hongrie, l'Angleterre, la Sardaigne, la Saxe & la Hollande s'étant unis contre l'Empereur par le traité de Worms, les Puissances du Nord, & sur-tout la Russie étant vivement sollicitées, les progrès de la Reine de Hongrie augmentant en Allemagne, tout étoit à craindre tôt ou tard pour le Roi de Prusse. Il avoit enfin pris le parti de rentrer dans ses engagemens avec la France: le traité avoit été signé secrétement le 5. Avril, & depuis on avoit fait à Francfort 27. Mai
une Alliance étroite entre le Roi 1744.
de France, l'Empereur, le Roi de Prusse, l'Electeur Palatin & le

le Roi de Suede en qualité de Landtgrave de Hesse. Ainsi l'union secrette de Francfort étoit un contrepoids aux projets de l'union de Worms ; & des deux côtés on épuisoit toutes les ressources de la politique & de la guerre.

Le Maréchal Shmittau vint, de la part du Roi de Prusse, annoncer au Roi que son nouvel Allié marchoit à Prague avec quatre-vingt mille hommes ; on en faisoit avancer vingt - deux mille en Moravie. Dans le même-temps on apprit les progrès nouveaux que l'Infant Dom Philippe & le Prince de Conti faisoient dans les Alpes : ces montagnes escaladées à Montalban & à Villefranche, & les victoires remportées entre ces précipices, n'avoient point ouvert de passage de ce côté-là ; on ne pouvoit avancer, faute de subsistance, dans

ces gorges & sur ces rochers, où il falloit traîner à bras les Canons, porter les fourages à dos de Mulet, & marcher en des endroits sur la pente d'une montagne, dont le pied étoit battu de la mer, & où l'on étoit exposé à l'artillerie d'une flotte Angloise. De plus, les Génois n'avoient point encore signé leur Traité: on étoit toujours en négociation, de sorte que les épines de la politique arrêtoient les progrès des armes: on se fraya de nouveaux chemins du côté de Briançon, vers la vallée de Suze; on pénétra enfin jusqu'à celle de Château-Dauphin. 19 Juillet 1744.

Le Baillif de Givri menoit, entre deux montagnes, neuf bataillons François, de Poitou, de Conti, de Sales, de Provence & de Brie. Le Comte de Campo-Santo * le suivoit à la tête des

* Le Comte de Campo-Santo portoit ce

Espagnols

Eſpagnols par une autre gorge. Le Baillif de Givri eſcalada en plein jour un roc, ſur lequel deux mille Piémontais s'étoient retranchés. Le brave Chevert, qui avoit monté le premier ſur les remparts de Prague, monta à ce roc auſſi des premiers; entrepriſe bien plus meurtriere que celle de Prague. On n'avoit point de Canon; les Piémontais foudroyoient les aſſaillans avec le leur. Le Roi de Sardaigne placé lui-même derriere ces retranchemens, animoit ſes troupes. Le Baillif de Givri avoit été bleſſé dès le commencement de l'action; & le Marquis de Villemur, inſtruit qu'un paſſage non moins important venoit d'ê-

nom & ce titre depuis la bataille de Campo-Santo, où il avoit fait des actions étonnantes; ce nom étoit ſa récompenſe, comme on avoit donné le nom de Bitonto au Duc de Montémar après la bataille de Bitonto : il n'y a guères de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée.

tre

tre heureusement forcé, envoyoit ordonner la retraite. Givri la fait battre : mais les Officiers & les Soldats, trop animés, ne l'écoutent point. Le Lieutenant-Colonel de Poitou saute dans les premiers retranchemens, les Grenadiers s'élancent les uns sur les autres; & ce qui est à peine croyable, ils passent par les embrâsures mêmes du Canon ennemi, dans l'instant que les pièces ayant tiré réculoient par leur mouvement ordinaire. On y perdit près de deux mille hommes; mais il n'échappa aucun Piémontais.

Le Roi de Sardaigne au désespoir vouloit se jetter lui-même au milieu des attaquans, & on eut beaucoup de peine à le retenir. Il en coûta la vie au Baillif de Givri; le Colonel Salis & le Marquis de la Carte y furent tués; le Duc d'Agenois & beaucoup d'autres blessés : mais il en avoit coûté

coûté encore moins qu'on ne devoit l'attendre dans un tel terrain. Le Comte de Campo-Santo, qui ne put arriver à ce défilé étroit & escarpé où ce furieux combat s'étoit donné, écrivit au Marquis de la Mina, Général de l'armée Espagnole sous Dom Philippe. *Il se présentera quelques occasions où nous ferons aussi bien que les François ; car il n'est pas possible de faire mieux.* Je rapporte toûjours les Lettres des Généraux, lorsque j'y trouve des particularités intéressantes ; ainsi je transcrirai encore ce que le Prince de Conti écrivit au Roi touchant cette journée. *C'est une des plus brillantes & des plus vives actions qui se soient jamais passées, les troupes y ont montré une valeur au-dessus de l'humanité. La Brigade de Poitou, ayant Monsieur d'Agenois à sa tête, s'est couverte de gloire.*

La bravoure & la présence d'esprit de Monsieur de Chevert, ont principalement décidé de l'avantage. Je vous recommande Monsieur de Solemi, & le Chevalier de Modène. La Carte a été tué; Votre Majesté qui connoît le prix de l'amitié, sent combien j'en suis touché. Qu'il soit permis de dire que de telles expressions d'un Prince à un Roi sont des leçons de vertu pour le reste des hommes.

Pendant qu'on prenoit Château-Dauphin, il falloit emporter ce qu'on appelloit les barricades. C'étoit un passage de trois toises entre deux montagnes, qui s'élevent jusqu'aux nues. Le Roi de Sardaigne avoit fait couler dans ce précipice la riviere de Sture, qui baigne cette vallée; trois retranchemens, & un chemin-couvert par-delà la riviere, défendoient ce poste. Il falloit ensuite

ensuite se rendre maître du Château de Démont, bâti avec des frais immenses sur la cime d'un rocher isolé au milieu de la vallée de Sture, après quoi les Français, maîtres des Alpes, voyoient les pleines du Piémont. Ces barricades furent emportées habilement par les Français & par les Espagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin : on s'en empara, presque sans coup férir, en mettant ceux qui les défendoient entre deux feux. C'étoit cet avantage & cette action singuliere appellée *la journée des barricades*, qui avoit engagé le Marquis de Villemur à ordonner la retraite devant Château-Dauphin. Cet Officier général & le Comte de Lautrec ayant exécuté l'entreprise des barricades avec un succès d'autant plus beau qu'il ne fut pas sanglant, avoient voulu épargner le sang devant Château-

18 Juillet

Dauphin;

Dauphin; parce qu'après les barricades forcées, cette place devoit tomber d'elle-même; mais la valeur des troupes les emporta plus loin qu'on n'osoit l'espérer: en deux jours de temps la vallée de Sture, défendue par les barricades & par Château-Dauphin, fut ouverte.

Tant d'obstacles surmontés vers l'Italie, une puissante diversion en Allemagne, les conquêtes du Roi en Flandre, sa marche en Alsace dissipoient toutes les allarmes, lorsqu'on en éprouva d'une autre espèce, qui jetta la consternation dans toute la France.



CHAPITRE III.

Maladie du Roi. Ce Prince est à l'extrémité. Dès qu'il est guéri, il marche en Allemagne. Il va assiéger Fribourg, tandis que l'armée Autrichienne, qui avoit pénétré en Alsace, va délivrer la Bohême, & que le Prince de Conti gagne une bataille en Italie.

LE jour qu'on chantoit dans Metz un *Te Deum*, pour la prise de Château-Dauphin, le Roi ressentit des mouvemens de fiévre, c'étoit le 8. d'Août ; la maladie augmenta ; elle prit le caractère d'une fiévre qu'on appelle maligne ou putride ; & dès la nuit du 14. il étoit à l'extrémité ; son tempérament étoit

robuste, & fortifié par l'exercice; mais les meilleures constitutions sont celles qui succombent le plus souvent à ces maladies. Le danger du Roi porta la désolation de ville en ville, les peuples accouroient de tous les environs de Metz, les chemins étoient remplis d'hommes de tout état & de tout âge, qui, par leurs différens rapports, augmentoient leur commune inquiétude.

Le 14. au soir la Reine reçoit un Courier du Duc de Gêvres, qui lui apprend le péril extrême du Roi; la Reine, le Dauphin & ses sœurs, tout ce qui les entouroit étoient en pleurs; tout le Palais, tout Versailles retentissoit de cris de douleur. La Famille Royale part cette même nuit en poste sans aucune préparation. L'habitude où la Reine avoit toujours été de faire des libéralités de son argent ne lui

laiſſoit pas de quoi partir : on fut obligé au milieu de la nuit d'envoyer chercher mille louis chez le Receveur-Général des Finances de Paris : les Dames du Palais ſuivent la Reine ſans domeſtiques ; plus de vingt mille habitans de Verſailles rempliſſoient les eſcaliers, les cours, les avenues & ſuivoient de loin les Caroſſes de la Reine, les uns pouſſant des cris douloureux, les autres dans le ſilence de la conſternation : le bruit s'en répandoit déja dans Paris ; on ſe reléve, tout le monde court en tumulte ſans ſçavoir où l'on va ; une partie du peuple ſe rend vers les Remparts d'où il pouvoit voir de loin paſſer la Famille Royale; une autre court aux Egliſes : on ne connoît plus le temps ni du ſommeil, ni de la veille, ni du repos ; Paris étoit hors de lui-même : toutes les maiſons des hommes

mes

mes en place étoient assiégées d'une foule continuelle ; on s'assembloit dans tous les Carefours, le peuple s'écrioit : *S'il meurt, c'est pour avoir marché à notre secours.* En effet, le soleil qu'il avoit eu long-temps sur la tête dans une marche, avoit contribué à sa maladie ; & le coup de soleil, dont il avoit été frappé, lui brûla la cuisse par sa violence. On se représentoit ce qu'il avoit fait dans sa premiere campagne ; la désolation publique ne venoit pas des malheurs qu'on auroit pû craindre, on étoit trop saisi pour rien prévoir. L'amour seul agissoit, il alloit jusqu'à l'aliénation d'esprit, tout le monde s'abordoit, s'interrogeoit dans les Eglises, où le Prêtre, qui prononçoit la Priere pour la santé du Roi, interrompoit le chant par ses pleurs ; & le peuple lui répondoit par des sanglots & par des

cris :

cris : les pauvres donnoient aux pauvres, en leur disant : *Priez Dieu pour le Roi* : ils portoient aux pieds des Autels l'argent qu'ils recevoient. Il y eut dans Paris des personnes qui s'évanouirent en apprenant qu'il étoit en danger de mort, & d'autres qui tomberent malades. Le Corps de ville établit des Couriers, qui apportoient de trois heures en trois heures des nouvelles de son état. Les Cours supérieures avoient envoyé à Metz. Chacune avoit ses Couriers, qui alloient & venoient sans discontinuer. Tous étoient, à leur retour à Paris, arrêtés sur le chemin, & aux portes par la foule du peuple en larmes: les Médecins, qui étoient auprès du Roi, écrivoient de trois heures en trois heures l'état de la maladie pour contenter le peuple qui lisoit ces Bulletins, avec avidité & en tremblant.

La Reine arrive à St-Dizier, où elle trouve le Roi Stanislas de Pologne son pere, qui étoit sorti de la chambre du Roi dans le moment où l'on avoit désespéré de sa vie. La douleur fut alors à son comble; on crut le Roi mort: la nouvelle s'en répandit dans toutes les villes voisines, néanmoins il étoit sagement traité par ses Médécins, à qui de telles maladies étoient familieres, & qui joignant la raison à l'expérience, sçavoient que tout ne consiste qu'à débarrasser la nature: quand cette voye ne réussit pas, il faut abandonner ses jours à celui qui les a comptés: tout le reste n'étant qu'un faux art, qui en impose à la foiblesse des hommes.

La Reine arriva le 17. lorsque le Roi commençoit à être rendu à la vie. Le Courier qui apporta la nouvelle de sa convalescence fut embrassé, & presque étouffé

par le peuple ; on baisoit son cheval ; on le menoit en triomphe : toutes les ruës retentissoient de ces cris d'allégresse, *Le Roi est guéri*. Les inconnus s'embrassoient ; on couroit se prosterner dans les Eglises ; il n'y eut pas une société d'artisans, qui ne fît chanter un *Te Deum*. Le Roi étoit encore au lit, & très-foible, quand on lui rendit compte de ces transports inouis de joie, qui avoient succédé à ceux de la désolation : il fut attendri jusqu'aux larmes, & en se soulevant par un mouvement de sensibilité qui lui rendoit des forces, *Ah* ! s'écria-t-il, *qu'il est doux d'être aimé ainsi, & qu'ai-je fait pour le mériter ?*

Les premiers jours de sa guérison furent marqués par de nouveaux succès de ses armes en Italie. Le Prince de Conti, après avoir fait tomber ces barricades des

des défilés de Sture qui sembloient imprenables, & après la prise de Château-Dauphin, étoit parvenu heureusement jusqu'à la montagne de Démont; il en avoit pris tous les retranchemens, & avoit enfin réduit douze cens hommes, qui défendoient cette derniere forteresse des Alpes, à se rendre à discrétion.

Ces nouvelles faisoient l'entretien du Roi, & sa consolation dans sa convalescence. Ce Monarque, sur le point de mourir, n'avoit point perdu de vûe l'intérêt de l'Etat. C'étoit alors le Maréchal de Noailles qui commandoit en chef l'armée d'Alsace, renforcée des troupes de Flandre que le Roi n'avoit pû conduire lui-même; son dessein avant sa maladie avoit été d'arriver à temps pour livrer bataille au Prince Charles, qui avoit fait passer des partis jusqu'en Lorraine:

me : mais la marche des troupes ayant été un peu retardée, il étoit toujours occupé de cet événement, qu'il attendoit ; & quand il se crut en danger de mort, il dit au Comte d'Argenson, qui n'avoit pas quité le chevet de son lit pendant toute sa maladie : *Dites de ma part au Maréchal de Noailles, que pendant qu'on portoit Louis XIII. au tombeau, le Prince de Condé gagna une bataille.* Cependant le Maréchal
22. & 23 Août. de Noailles ne put qu'entamer l'arriere-garde du Prince Charles, qui se retiroit en bon ordre. Elle perdit environ dix-huit cens hommes. Le Chevalier d'Orléans, Grand-Prieur de France, & M. de Fremur furent dangéreusement blessés dans ce petit combat, qui ne coûta pas aux Français plus de deux cens hommes.

Le Prince Charles qui avoit passé le Rhin, malgré l'armée de

France

France, le repassa presque sans perte vis-à-vis une armée supérieure. Le Roi de Prusse se plaignit amérement qu'on eût ainsi laissé échapper un ennemi, qui alloit venir à lui. C'étoit encore une occasion heureuse manquée. La maladie du Roi de France causa quelque retardement dans la marche de ses troupes : un terrain marécageux & difficile par où il falloit aller au Prince Charles, les précautions qu'il avoit prises, ses ponts assûrés, tout lui facilita cette rétraite, de maniere qu'il ne perdit pas même un magasin. Ayant donc repassé le Rhin avec cinquante mille hommes complets, il marche vers le Danube & l'Elbe, avec une diligence incroyable ; & après avoir pénétré en France aux portes de Strasbourg, il pensoit à délivrer la Bohême une seconde fois. Le Roi de Prusse s'étant avancé vers

 Prague,

Prague, l'investit le 4. Septembre; & ce qui parut étrange, c'est que le Général Ogilvy, qui la défendoit avec quinze mille
15. Septembre. hommes, se rendit dix jours après prisonnier de guerre, lui & sa garnison. C'étoit le même Gouverneur qui en 1741. avoit rendu la ville en moins de tems, quand les Français l'escaladerent.

Une armée de quinze mille hommes prisonniere de guerre, la Capitale de la Bohême prise, le reste du Royaume soumis peu de jours après, la Moravie envahie en même-temps, l'armée de France rentrant enfin en Allemagne, les succès en Italie, faisoient attendre qu'enfin la grande querelle de l'Europe alloit être décidée en faveur de l'Empereur. Ce Prince se disposoit à rentrer dans Munick, dès que le Prince Charles ayant repassé par les frontieres de la Baviere, pour courir

courir au fecours de la Bohême, lui laifferoit les chemins libres. La Heffe, qui étoit entrée dans l'union de Francfort, vendoit déja trois mille hommes au Roi de France, & devoit lui en fournir jufqu'à fix mille. Le Palatinat avoit toujours été dans le même parti. La Saxe, qui d'abord avoit commencé la guerre contre la Reine de Hongrie, pouvoit la renouveller; le Roi de Pruffe follicitoit fortement l'Electeur Saxon. Il lui promettoit fix Cercles dans la Bohême; mais comme il en retenoit déja deux pour lui-même, celui de Konisgrats & celui de Leuttemeritz par fon traité avec la France, il reftoit peu de chofe pour l'Empereur; c'étoit un nouveau partage des biens de la Maifon d'Autriche. Il faifoit offrir une principauté dans l'Empire au premier Miniftre de Saxe, le Comte de Brulh; il

promettoit au Pere Quarini, Jésuite, Confesseur de la Reine de Pologne, la nomination de l'Empereur à la dignité de Cardinal; & il comptoit parmi les plaisirs de ses succès celui de voir dans le Sacré Collége un Jésuite de la main d'un Prince Protestant. Les apparences étoient favorables, quand le Prince Charles étoit encore en Alsace, & que le Roi de France, qui marchoit à lui, alloit l'attaquer avec des forces supérieures.

La maladie du Roi dérangea, comme on a vû, ce projet qui sembloit immanquable : mais le succès n'en paroissoit que retardé. L'armée du Prince Charles devoit diminuer beaucoup dans sa marche précipitée qu'elle faisoit en Bohême ; & à peine avoit-elle quitté la Baviere que le Roi avoit ordonné le siége de Fribourg, le boulevart de l'Autriche anté-

antérieure que le Maréchal de Coigni investit le 30. Octobre.

Tous les Médécins conseilloient au Roi de ne pas s'exposer à l'air mal-sain de ce Canton après une maladie mortelle, & de retourner à Versailles. Il ne les écouta point, & voulut finir la campagne. Lorsqu'il fut à Strasbourg, où sa réception fut une des plus brillantes fêtes qu'on ait jamais données, le Marquis de Bissy arriva d'Italie avec la nouvelle d'une victoire. L'Infant Dom Phillippe & le Prince de Conti assiégeoient Coni. Le Roi de Sardaigne les attaque dans leurs lignes, avec une armée supérieure : rien n'étoit mieux concerté que l'entreprise de ce Monarque. C'étoit une de ces occasions où il étoit de la politique de donner bataille; s'il étoit vainqueur, les François avoient peu de ressources, & la retraite étoit

 difficile ;

difficile ; s'il étoit vaincu, la ville n'étoit pas moins en état de résister dans cette saison avancée où il avoit des retraites sûres : sa disposition fut une des plus sçavantes qu'on eût jamais vûes ; car ayant la moitié moins de Cavalerie que les assiégeans & la moitié plus d'infanterie, il attaque de façon que son Infanterie devoit avoir tout l'avantage, sans que sa Cavalerie dût souffrir. Cependant il fut vaincu ; les Français & les Espagnols, malgré les jalousies nationales qui renaissoient après le danger, combattirent avec l'intelligence d'alliés qui se secourent, & avec l'émulation des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le Roi de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille ; les Espagnols ne perdirent que neuf cens hommes, & les Français en eurent douze

5. Sept. 1744.

douze cens tués ou blessés. Du nombre de ces derniers furent le Marquis de Senneterre, le Marquis de la Force qui en mourut, le Chevalier de Chauvelin & le Chevalier de Chabannes; le Prince de Conti, qui étoit Général & Soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups, & deux chevaux tués sous lui: il n'en parla point dans sa Lettre au Roi; mais il s'étendoit sur les blessures de MM. de Senneterre, de la Force, de Chauvelin, sur les services signalés de M. de Courten; sur ceux de MM. du Chayla, de Choiseul, de Beaupreau, sur tous ceux qui l'avoient secondé, & demandoit pour eux des récompenses. Parmi le nombre prodigieux d'Officiers, qui méritoient les éloges du Prince de Conti, il distingua dans ses Lettres MM. de Montmorenci, d'Agenois, de Stainville, le

Marquis

Marquis de Maillebois, Major-Général des Logis, M. de Chauvelin, Major-Général de l'Armée. Cette Histoire ne seroit qu'une liste continuelle, si on pouvoit citer toutes les belles actions, qui devenues simples & ordinaires, se perdent continuellement dans la foule.

Cette nouvelle victoire fut encore du nombre des celles qui causent des pertes, sans produire d'avantages réels aux vainqueurs: bientôt après la rigueur de la saison, l'abondance des neiges, le débordement de la Sture, & des torrents, furent plus utiles au Roi de Sardaigne, que la victoire de Coni ne le fut à l'Infant Dom Philippe & au Prince de Conti. Ils furent obligés de lever le siége, & de repasser les Monts avec une armée affoiblie. C'est presque toujours le sort de ceux qui combattent vers les

les Alpes, & qui n'ont pas pour eux le maître du Piémont, de perdre leurs armées, même par des victoires.

CHAPITRE IV.

Suite du Siége de Fribourg. Etat des affaires en Allemagne & en Italie.

LE Roi, dans cette saison pluvieuse, étoit devant Fribourg. Ce siége étoit de tous ceux qu'il avoit faits, le plus pénible & le plus dangéreux. On fut obligé de détourner la riviere du Treissau, & de lui ouvrir un Canal de deux mille six cens toises; mais à peine ce travail fut-il achevé qu'une digue se rompit, & on recommença. On travailloit sous le feu du Château de Fribourg,

bourg, & il falloit ſaigner à la fois deux bras de la riviere. Les Ponts qu'on avoit conſtruits ſur le Canal nouveau furent dérangés par les eaux. On les rétablit dans une nuit, & le lendemain on marcha au chemin-couvert, ſur un terrain miné & vis-à-vis d'une artillerie & d'une mouſqueterie continuelle. Cinq cens Grenadiers furent couchés par terre, tués ou bleſſés; & deux Compagnies entieres périrent par l'effet des mines. Le Marquis de Brun, Lieutenant-Général, commandoit cette attaque, avec M. le Duc de Randan & M. de Courtomer, Maréchaux de Camp, & M. de Berville, Brigadier. Le Duc d'Ayen y étoit en qualité d'Ayde-de-Camp du Roi; le Comte de Lowendal, qui voulut y aſſiſter comme volontaire, y fut bleſſé à la tête d'un coup de fuſil. Cet Etranger né

né en Dannemarck, avoit servi l'Empire de Russie. C'étoit lui qui avoit pris Ozakou sur les Turcs. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, connoissoit bien toutes les Cours, leur génie, celui des peuples, leurs manieres de combattre : il avoit enfin préféré la France, où sa réputation le fit recevoir en qualité de Lieutenant-Général.

On ne se rebuta point, on emporta la plus grande partie du chemin-couvert, & le lendemain on acheva d'en chasser les ennemis malgré les Bombes, les Pierriers & les Grenades, dont ils faisoient un usage continuel : il y avoit seize Ingénieurs à ces deux attaques, & tous les seize furent blessés ; une pierre atteignit le Prince de Soubise, & lui cassa le bras ; dès que le Roi le sçut, il alla le voir, y retourna plusieurs fois

fois, & voyoit mettre l'appareil à ses blessures. Cette sensibilité encourageoit toutes ses troupes. Il n'y avoit personne qui n'oubliât les extrêmes fatigues du siége, & qui n'exposât volontiers sa vie. Ses Soldats redoubloient d'ardeur en suivant le Duc de Chartres, premier Prince du Sang, à la tranchée & aux attaques. Le Général Damnitz, Gouverneur de Fribourg, n'arbora le Drapeau blanc que le 6. Novembre après un siége de deux mois; le Comte d'Argenson fit dresser les Articles de la Capitulation, qui faciliterent bientôt la prise des Châteaux de Fribourg. Il fit valoir, comme une grace du Roi au Général Damnitz, la permission de se retirer avec sa garnison, ses malades & ses blessés dans les Châteaux. Le Commandant de Fribourg ne s'apperçut qu'après la signature que cette permission
lui

lui étoit funeste, que les Châteaux ne pouvant contenir ce nombre d'hommes, ils y seroient entassés & exposés; que ses malades périroient: il demanda qu'on voulût bien ne lui pas faire une grace si dangereuse; mais alors la permission devint une nécessité: on accorda une suspension d'armes de vingt jours. Ce tems expiré, on ne mit que sept jours au siége des Châteaux. Le Roi usa de la même politique à Fribourg qu'à Menin. Il fit démolir toutes les Fortifications d'une Ville, qu'il ne vouloit ni garder pour lui, ni laisser au hasard d'être reprise un jour par les Autrichiens, & devenir dangereuse. C'étoit une de ces places que Louis XIV. avoit fortifiées après les avoir prises, & qu'il avoit rendues ensuite. Il est vrai que Fribourg & l'Autriche antérieure, selon le plan tant de fois dé-

rangé,

rangé, devoient appertenir à l'Empereur Bavarois ; mais on prévoyoit que ces païs ne lui resteroient pas : le Roi étoit à la vérité maître de tout le Brisgaw. Le Prince de Clermont de son côté s'étoit avancé jusqu'à Constance. L'Empereur se voyoit enfin dans Munick. Les affaires prenoient en Italie un tour favorable, quoiqu'avec lenteur. Le Prince de Conti faisoit démolir Démont, après l'avoir forcé. Le Roi de Naples poursuivoit le Prince de Lobkowitz sur le territoire de Rome. On devoit tout attendre en Bohême de la diversion du Roi de Prusse : mais par un de ces revers si fréquens dans cette guerre, le Prince Charles chassoit alors les Prussiens de la Bohême, comme il en avoit fait retirer les Français en 1742. & en 1743. & les Prussiens faisoient les mêmes fautes & les mêmes

retraites

retraites qu'ils avoient reprochées aux armées Françaises : ils abandonnoient successivement tous les postes qui conduisoient à Prague, & enfin ils furent obligés d'abandonner Prague même. 19. Novembre. 1744.

Le Prince Charles, qui avoit passé le Rhin à la vûe de l'armée de France, passa l'Elbe, la même année, à la vûe du Roi de Prusse. Il le suivit jusques en Silésie. Ses Partis allerent aux Portes de Breslau. On doutoit enfin si la Reine, qui paroissoit perdue au mois de Juin, ne reprendroit pas jusqu'à la Silésie au mois de Décembre de la même année ; & on craignoit que l'Empereur qui venoit de rentrer dans sa Capitale désolée, ne fût obligé d'en sortir encore.



CHAPITRE V.

Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, se déclare pour Marie-Thérese, à qui il avoit fait d'abord la guerre. Les affaires sont plus brouillées que jamais en Allemagne & en Italie. Le Roi de Naples surpris dans Vélétri, près de Rome.

UN nouveau changement dans les affaires donnoit toutes ces espérances à l'Autriche : ce ne fut pas une des moindres révolutions de cette guerre, que le parti que prenoit alors le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Ce même Prince, qui dans le commencement s'étoit joint au Roi de Prusse contre la Reine de Hongrie, s'unissoit alors contre

tre lui avec cette Reine, & lui fournissoit déja environ vingt mille hommes, non qu'il déclarât la guerre au Roi Frédéric; mais il assistoit la Reine Marie-Thérese, comme les Etats-Généraux se joignoient à elle contre la France, sans déclaration de guerre: il ne paroissoit pas que l'Electeur de Saxe eût beaucoup d'intérêt à rendre la Reine de Hongrie & la nouvelle Maison d'Autriche-Lorraine plus puissantes, & il sembloit étrange qu'il eût mieux aimé l'aggrandir que de s'élever à ses dépens: mais des mécontentemens particuliers qu'il avoit du Roi Frédéric, les négociations puissantes de l'Angleterre, la crainte de la grandeur nouvelle de la Prusse, l'espérance de l'abaisser encore, faisoit changer les maximes de la Cour de Dresde.

A peine le Roi de Prusse avoit-

il fait son Traité en Avril 1744, avec la France & l'Empereur, que le Roi de Pologne fit le sien sécrettement avec la Reine de Hongrie au mois de Mai. Il lui promit jusqu'à trente mille hommes, & la Reine lui céda une partie de la Silésie qu'elle espéroit reprendre, & sur laquelle il faisoit valoir quelques anciens droits, comme tous les Princes d'Allemagne en ont sur le territoire de leurs voisins. L'Angleterre lui fournissoit cent cinquante mille livres sterlings par an, tant qu'il seroit armé pour la Reine de Hongrie. Si on s'étonnoit qu'un Roi de Pologne, Electeur de Saxe, fut obligé de recevoir cet argent, on étoit encore plus surpris que l'Angleterre fût en état de le donner, lorsqu'il lui en coûtoit cinq cens mille piéces cette année pour cette Reine, deux cens mille pour le

Roi de Sardaigne, & qu'elle donnoit encore des subsides à l'Electeur de Cologne qui recevoit vingt-deux mille piéces de la Cour de Londres, pour permettre que les ennemis de l'Empereur son frere, levassent contre lui des Troupes dans les Etats de Cologne, de Munster, & d'Osnabruck. C'étoit-là le comble du malheur, où les mauvais succès de l'Empereur l'avoient réduit. Tout avoit tremblé vers le Rhin au passage du Prince Charles, & l'or des Anglais avoit fait le reste. Dans cette nouvelle conjoncture les Autrichiens menaçoient la Silésie, aidée de leurs nouveaux Alliés les Saxons. Ils menaçoient encore plus la Flandre Françaife avec les secours de l'Angleterre & de la Hollande.

Leur Armée en Flandre étoit plus forte de vingt mille hommes que celle que le Roi avoit laissée

laiſſée au Maréchal de Saxe. Ce Général mit en œuvre ces reſſources de la guerre, auxquelles ni la fortune, ni même la valeur du Soldat, ne peuvent avoir part. Camper & décamper à propos, couvrir ſon Païs, faire ſubſiſter ſon Armée aux dépens des Ennemis, aller ſur leur terrain lorſqu'ils s'avancent vers le Païs qu'on défend, & les forcer de revenir ſur leurs pas ; rendre par l'habileté la force inutile, c'eſt ce qui eſt regardé comme un des chef-d'œuvres de l'Art Militaire, & c'eſt ce que fit le Maréchal de Saxe depuis le commencement d'Août juſqu'au mois de Novembre.

La querelle de la ſucceſſion Autrichienne devenoit tous les jours plus vive. La deſtinée de l'Empereur plus incertaine, les intérêts plus compliqués, les ſuccès toujours balancés.

La

La France avoit pour elle dans l'Allemagne, l'Empereur, le Roi de Prusse, la Hesse, le Palatinat par le Traité de Francfort; mais alors les Prussiens étoient occupés eux-mêmes à se défendre. La Hesse étoit toujours prête à vendre des Soldats à l'Angleterre, comme à la France. Le Palatinat étoit un Païs qu'on protégeoit plutôt qu'on n'en étoit secouru, & dont les Ennemis avoient pillé beaucoup de territoires. Ainsi l'Autriche étoit encore la Puissance prédominante en Allemagne, surtout ayant les secours de la Saxe, celui des Hollandais, avec l'or & les Troupes d'Angleterre, le reste de l'Empire toujours neutre, mais dont une grande partie étoit affectionné à la Maison d'Autriche, se plaignoit dans tous ses Mémoires de cette Guerre civile qui désoloit la Patrie.

Il

Il eſt vrai que les déſaſtres qui ſuivent la Guerre, avoient fait beaucoup de malheureux; mais il n'en eſt pas moins vrai que cette Guerre enrichiſſoit l'Allemagne en ſecret, quand elle la dévaſtoit en apparence. L'argent de la France & de l'Angleterre répandu avec profuſion, demeuroit entre les mains des Allemands. Francfort ſurtout, ſi long-temps le ſéjour de la Cour Impériale, de tant de Miniſtres, de Princes, & de Généraux, avoit fait des gains immenſes. Dreſde qui avoit long-temps fourni tour à tour les ſubſiſtances des Armées de France & d'Autriche s'y étoit enrichi, & au fond le réſultât de cette Guerre étoit de rendre l'Allemagne plus opulente, & par conſéquent plus puiſſante tôt ou tard qu'elle ne l'avoit jamais été. Il n'en étoit pas ainſi de l'Italie, qui d'ailleurs ne peut faire long-

temps

temps un corps formidable comme l'Allemagne. La France n'avoit envoyé dans les Alpes que 42 Bataillons & 33 Efcadrons, qui, attendu l'incomplet ordinaire des Troupes, ne compofoient pas un corps de plus de vingt-fix mille hommes. L'Armée de l'Infant étoit à peu près de cette force au commencement de la Campagne; & toutes deux, loin d'enrichir un Païs étranger, tiroient toutes leurs fubfiftances des Provinces de France. A l'égard des Terres du Pape, fur lefquelles le Prince de Lobkowitz étoit pour lors avec trente mille hommes, elles étoient plutôt dévaftées qu'enrichies. Cette partie de l'Italie devenoit une fcene fanglante dans ce vafte théâtre de la Guerre, qui fe faifoit du Danube au Tibre.

Les Armées de la Reine de Hon-

Hongrie avoient été ſur le point de conquérir le Royaume de Naples vers les mois de Mars, d'Avril, & de Mai 1744. & ſans la prudence du Comte de Gages, c'en étoit fait. Son Armée Eſpagnole affoiblie ne pouvoit avoir de recrues d'Eſpagne ; il incorpora des Napolitains dans ſes vieux Régimens, & ces nouveaux Soldats s'aguerrirent : enfin, en temporiſant, il força le Prince de Lobkowitz, qui à ſon tour voyoit diminuer ſon Armée, à ſe retirer de Labbruzze vers Rome.

Rome voyoit depuis le mois de Juillet les Armées Napolitaines & Autrichiennes combattre ſur ſon Territoire. Le Roi de Naples, & le Duc de Modène, étoient dans Vélétry, autrefois Capitale des Volſques, & aujourd'hui la demeure des Doyens du Sacré Collége. Le Roi des Deux-

Deux-Siciles y occupoit le Palais Ginetti, qui passe pour un ouvrage de magnificence & de goût. Le Prince de Lobkowitz fit sur Vélétry la même entreprise que le Prince Eugene avoit faite sur Crémone en 1702. car l'Histoire n'est qu'une suite des événemens renouvellés, & variés : six mille Autrichiens étoient entrés dans Vélétry au milieu de la nuit; la Grand Garde étoit égorgée, on tuoit ce qui se défendoit, on faisoit prisonnier ce qui ne se défendoit pas, l'allarme & la consternation étoient par-tout. Le Roi de Naples & le Duc de Modène alloient être pris. Le Marquis de l'Hôpital, Ambassadeur de France à Naples, qui avoit accompagné le Roi, s'éveille au bruit, court au Roi, & le sauve; à peine le Marquis de l'Hôpital étoit-il sorti de sa maison qu'elle est remplie d'Ennemis,

La nuit du 10 au 11 d'Août 1744.

nemis, pillée, & ſaccagée. Le Roi ſuivi du Duc de Modène & de l'Ambaſſadeur, va ſe mettre à la tête de ſes Troupes hors de la Ville; les Autrichiens ſe répandent dans les maiſons, le Général Nonaty entre dans celle du Duc de Modêne, il y trouve le Miniſtre de ce Prince, M. Sabatini, qui avoit été autrefois dans le même Régiment que lui. *N'eſt-il pas vrai*, lui dit ce Miniſtre, *que vous me donnez la vie, & que vous vous contenterez de me faire priſonnier*. Pendant qu'ils renouvellerent leur ancienne connoiſſance, il arriva la même choſe qu'à Crémone: les Gardes Walonnes, un Régiment Irlandois, des Suiſſes, repouſſoient les Autrichiens, jonchoient les rues des morts, & reprenoient la Ville. Mr. Sabatini, qui voyoit ce changement par ſa fenêtre, dit au Général Autrichien; *C'eſt*

moi

moi à présent qui vous donne la vie, & c'est vous qui êtes mon prisonnier. Peu de jours après le Prince de Lobkowitz est obligé de se retirer vers Rome ; le Roi de Naples le poursuit. Le premier étoit vers une porte de la ville, & le second vers l'autre ; ils passent tous deux le Tibre à la vûe du peuple, qui du haut des remparts avoit le spectacle des deux armées. Le Roi, sous le nom du Comte de Pouzolles, fut reçu dans Rome : ses Gardes avoient l'épée à la main dans les rues, tandis que leur maître baisoit les pieds du Pape ;& les deux armées continuerent la guerre sur le territoire de Rome, qui remercioit le ciel de ne voir le ravage que dans ses campagnes.

On voit, au reste, que d'abord l'Italie étoit le grand point de vûe de la Cour d'Espagne ; que l'Allemagne étoit l'objet le plus

délicat de la conduite de la Cour de France, & que des deux côtés le succès étoit encore incertain.

CHAPITRE VI.

L'Empereur Charles VII. meurt : la Guérre n'en est que plus vive.

LE Roi, immédiatement après la prise de Fribourg, retourna à Paris ; il fut reçu comme le vengeur de la Patrie, & comme un pere qu'on avoit craint de perdre. Il resta trois jours dans sa Capitale pour se faire voir aux habitans, qui ne vouloient pour prix de leur zèle que le bonheur de le voir, & auquel il devoit cette reconnoissance. Il dîna à l'Hôtel-de-Ville, dont la place étoit

étoit ornée de ces décorations magnifiques qui font souhaiter des monumens plus durables. Il fut servi à table selon l'usage par le Prévôt des Marchands, le Dauphin par le premier Echevin.

On remarqua que les Inscriptions de l'Hôtel-de-Ville, des Arcs de triomphe, & des Illuminations figurées, qui ornoient la Ville, étoient en Latin : quoiqu'en effet ces interprêtes de la joie du peuple, dûssent être à sa portée. On se picque en Allemagne, en Angleterre & dans tout le nord de faire les Inscriptions & les Devises en Français; & par-là on nous avertit que nous devrions faire à notre Langue, l'honneur que lui font les étrangers.

Le Roi, au retour de sa campagne, n'avoit point de Ministre des Affaires Etrangeres : il avoit été lui-même son Ministre à l'ar-

mée : il choisit successivement ; pour remplir cette place, deux hommes, qui n'y pensoient pas. Le premier fut M. de Ville-neuve, qui dans son Ambassade à la Porte Ottomane avoit moyenné la paix entre le Turc & le dernier Empereur de la Maison d'Autriche : c'étoit un vieillard infirme, qui joignoit à la sagesse de sa vie passée, celle de sentir son état présent ; & qui n'ayant pas l'ambition de se tromper soi-même & de se croire supérieur à sa vieillesse, refusa le Ministère. Le second fut le Marquis d'Argenson, Frere-aîné du Ministre de la Guerre : le Roi surprit les deux Freres par cette grace.

La réputation de probité fut la seule sollicitation que le Roi écouta pour donner une place, qui selon les maximes de la politique ordinaire, semble exiger, dans plus d'une Cour de l'Euro-

pe, moins de vertu que de finesse. Ces deux Ministres étoient d'une des plus anciennes Maisons de Touraine, dans laquelle les Dignités de la Robe étoient jointes, depuis quelques années, aux anciens honneurs de la Guerre : leur Pere, Garde des Sceaux & Ministre des Finances, fut un génie aussi capable de commander des Armées, que de policer un Etat. Homme d'un esprit perçant, d'une ame intrépide & d'un travail infatigable. Tranchant le nœud des affaires, ennemi des petites formalités, dont les petits-esprits sont idolâtres : au-dessus de la cabale, de la crainte & de l'intérêt. Il avoit dans un temps, où le Gouvernement manquoit d'argent, renvoyé au Trésor Royal cent mille écus, qui étoient un des droits de sa charge de Ministre des Finances: & quand il en usa ainsi, il n'étoit

pas riche ; & il avoit une famille nombreuſe. Cette action que le Roi ſçavoit, ne ſervit pas peu à l'élévation de ſes Enfans.

Une des premieres affaires du Miniſtre d'Etat fut une avanture dans laquelle on crut que le Droit des Gens, les Prérogatives des Ambaſſadeurs, les Conſtitutions de l'Empire étoient plus violées, que le Droit de la Guerre n'étoit exercé.

Le Roi toujours conſtant à maintenir l'Empereur, avoit envoyé à Munick, à Caſſel & en Siléſie, le Maréchal de Belle-Iſle chargé de ſes pleins-pouvoirs & de ceux de l'Empereur : il venoit de Munick, réſidence Impériale, avec le Chevalier ſon Frere, ils avoient été à Caſſel, & ſuivoient leur route, ſans défiance, dans des païs où le Roi de Pruſſe a partout des Bureaux de Poſte, qui, par leur convention établie entre

les Princes d'Allemagne, sont toujours regardés comme neutres & inviolables. Le Maréchal, & son Frere, en prenant des chevaux à un de ces Bureaux, dans un Bourg appellé Elbingrode, appartenant à l'Electeur d'Hanovre, furent arrêtés par le Baillif Hanovérien, & maltraités; & bientôt après, ils furent transférés en Angleterre. Le Duc de Belle-Isle étoit Prince de l'Empire, & par cette qualité cet arrêt pouvoit être regardé comme une violation des Priviléges du Collége des Princes. En d'autres temps un Empereur auroit puni de tels attentats; mais Charles VII. regnoit dans un temps où l'on pouvoit tout oser contre lui, & où il ne pouvoit que se plaindre.

Le Ministre de France réclama à la fois tous les Priviléges des Ambassadeurs, & les Droits

de la Guerre. Si le Maréchal de Belle-Isle étoit regardé comme Prince de l'Empire, & Ministre du Roi de France allant à la Cour Impériale & à celle de Prusse ; ces deux cours n'étant point en guerre avec Hanovre ; il paroît certain que sa personne étoit inviolable : s'il étoit regardé comme Maréchal de France & Général, le Roi de France offroit de payer sa rançon & celle de son Frere. Selon le Cartel établi à Francfort le 18. Juin 1743. entre la France & l'Angleterre, la rançon d'un Maréchal de France est de 50000 livres. Le Ministre de Georges II. éluda ces instances pressantes par une défaite, qui étoit un nouvel outrage. Il déclara, qu'il regardoit MM. de Belle-Isle comme prisonniers d'Etat. On les traita avec les attentions les plus distinguées, suivant les maximes de la plûpart

des Cours Européennes, qui adouciſſent ce que la politique a d'injuſte & ce que la guerre a de cruel, par tout ce que l'humanité a de dehors ſéduiſans.

L'Empereur Charles VII. ſi peu reſpecté dans l'Empire, & n'y ayant d'autre appui que le Roi de Pruſſe, pourſuivi alors par le Prince Charles, craignant que la Reine de Hongrie ne le forçât encore de ſortir de Munick ſa Capitale; ſe voyant toujours le jouet de la fortune, accablé de maladies que les chagrins redoublent, ſuccomba enfin, & mourut à Munick à l'âge de 47. ans & demi, en laiſſant cette leçon au monde, que le premier dégré de la grandeur humaine peut être le comble du malheur; il n'avoit été malheureux que depuis qu'il avoit été Empereur: la nature dès-lors lui avoit fait plus de mal encore que la fortune.

Une complication de maladies douloureuſes remplit ſa vie d'amertume, & le conduiſit au tombeau. Il avoit la goutte & la pierre, on trouva ſes poulmons, ſon foye & ſon eſtomac gangrenés, des pierres dans ſes reins, un polipe dans ſon cœur. On jugea qu'il n'avoit pû dès longtemps être un moment ſans ſouffrir.

Le Corps de cet infortuné Prince fut expoſé vêtu à l'ancienne mode Eſpagnole, ſelon l'Etiquette établie parCharles-Quint, quoique depuis lui aucun Empereur n'ait été Eſpagnol, & que Charles VII. n'eût rien de commun avec cette Nation. Il fut enſéveli avec les cérémonies de l'Empire; & dans cet appareil de la vanité & de la miſere humaine, on porta le Globe du monde devant celui qui pendant la courte durée de ſon Empire n'avoit

pas même possédé une petite & malheureuse province : on lui donna même le titre *d'invincible* dans les Rescripts émanés du jeune Electeur son fils ; titre attaché par l'usage à la dignité d'Empereur, & qui ne faisoit que mieux sentir les malheurs de celui qui l'avoit possédé.

Son Frere, l'Electeur de Cologne, n'avoit jamais voulu soutenir sa cause : ce n'est pas que cet Electeur, Evêque-Souverain de Munster, de Paderborn & d'Osnabruck, n'eût pû avoir une armée ; mais pour en avoir une bonne, il eût fallu s'y préparer dès long-temps, amasser des trésors, former des Officiers & des Soldats ; tout cela lui manquoit : il avoit toujours prévû que l'Autriche reprendroit la supériorité ; il fut neutre dans toute cette guerre : on en murmura beaucoup, mais les événemens ser-

virent d'excuſe à la conduite qu'il fut obligé de tenir.

On crut que la cauſe de la guerre ne ſubſiſtant plus, le calme pourroit être rendu à l'Europe: on ne pouvoit offrir l'Empire au Fils de Charles VII. âgé de 17. ans : on ſe flattoit en Allemagne que la Reine de Hongrie rechercheroit la paix, comme un moyen sûr de mettre enfin ſon Mari, le Grand-Duc, ſur le thrône Impérial : mais elle voulut & ce thrône & la guerre. Le Miniſtère Anglais, qui donnoit la loi à ſes Alliés, puiſqu'il donnoit l'argent, & qu'il payoit à la fois la Reine de Hongrie, le Roi de Pologne & le Roi de Sardaigne, crut qu'il y avoit à perdre avec la France par un traité, & à gagner par les armes : il n'eût pas de peine à inſpirer ſa confiance à Marie-Therèſe, qui ſe flattoit de vaincre à la fois & la France

& la Pruſſe. Le paſſage du Rhin & de l'Elbe en une campagne, enfloit le courage de cette Cour. Le Roi de France de ſon côté ne vouloit abandonner, ni la cauſe de ſon Gendre l'Infant Dom Philippe en Italie, ni celle du jeune Electeur de Baviere en Allemagne, ni celle du Roi de Pruſſe qui étoit revenu à lui.

Cette guerre générale ſe continua parce qu'elle étoit commencée : l'objet n'en étoit pas le même que dans ſon principe; c'étoit une de ces maladies, qui à la longue, changent de caractère. La Flandre qui avoit été reſpectée avant 1744. étoit devenue le principal théâtre, & l'Allemagne fut plutôt pour la France un objet de politique que d'opérations militaires. La cour de France jetta les yeux ſur le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, pour lui faire donner la Couronne

Impériale. Il pouvoit non-ſeulement prétendre à cette Dignité, mais encore s'en ſervir pour faire entrer dans ſa maiſon une partie de l'héritage d'Autriche, qu'il avoit d'abord diſputé à main-armée. On pouvoit du moins, en le détachant de ſa nouvelle alliance avec l'Autriche, donner plus de ſupériorité au Roi de Pruſſe, & forcer la Reine de Hongrie à recevoir la paix : mais le Miniſtère Saxon aima mieux voir ſon Maître allié, qu'ennemi de la Cour de Vienne : il ne tenoit qu'à lui d'avoir l'Empire, & il n'en voulut pas.

Ce refus de l'Electeur de Saxe, qui parut ſurprenant à l'Europe, n'étonna point ceux qui connoiſſoient ſa Cour, & l'état de ſes affaires. On lui perſuada qu'il lui ſeroit difficile de conſerver ſa Couronne de Pologne en acceptant celle d'Empereur, & que la

République de Pologne craindroit d'avoir un chef trop puissant. On lui représenta qu'il risquoit de perdre un thrône qu'il pouvoit assurer à sa postérité ; & qu'il n'étoit pas sûr d'enlever l'Empire au Grand-Duc de Toscane. L'exemple de l'Electeur de Baviere lui faisoit voir combien le fardeau de l'Empire étoit difficile à soutenir par un Prince, qui n'est pas très-puissant par lui-même, & qu'une grandeur qui n'est pas fondée sur ses propres forces, n'est souvent qu'humiliante. Enfin ce Prince, soit qu'il ne fût pas assez fort, soit qu'il fût retenu par ses Traités de Vienne, de Dresde & de Warsovie, qui le lioient avec la Reine de Hongrie & avec l'Angleterre, loin de prétendre à l'Empire, il s'unit plus étroitement avec la Reine de Hongrie, pour mettre enfin la Couronne Impériale sur la

tête de son Epoux ; & pour tout donner à ceux ausquels il avoit d'abord tout disputé.

Il ne restoit à la France d'autre parti que les armes, & d'en attendre son sort & la décision de tant d'intérêts divers, qui avoient changé tant de fois, & qui dans tous leurs changemens avoient tenu l'Europe en allarmes.

Le nouvel Electeur de Baviere, Maximilien-Joseph, étoit le troisiéme de pere en fils que la France soutenoit. Cette Couronne avoit fait rétablir l'Ayeul dans ses Etats: elle avoit procuré l'Empire au Pere ; elle fit un nouvel effort pour sécourir encore le jeune Prince. Six mille Hessois à sa solde, trois mille Palatins & treize Bataillons d'Allemands, qui sont depuis longtemps dans le corps des troupes de France, s'étoient déja joints

aux troupes Bavoroifes, toujours foudoyés par le Roi. Pour que tant de fecours fuffent efficaces, il falloit que les Bavarois fe fecouruffent eux-mêmes ; mais leur deftinée étoit de fuccomber fous les Autrichiens. Ils défendirent fi mal l'entrée de leur païs, que dès le commencement d'Avril, l'Electeur de Baviere fut obligé de fortir de cette même Capitale, dont fon Pere avoit été chaffé tant de fois.

Son païs dévafté ne pouvoit fournir de Fourage aux troupes Françaifes, qui venoient combattre pour lui. Les Heffois étoient desmerceneraires, qui vouloient recevoir l'argent de la France, mais qui ne vouloient point combattre ; & dès le 10. d'Avril le Général Braut déclara au Comte de Ségur, Général des troupes de France en Baviere, qu'il n'iroit point au-devant

de l'ennemi, & que tout ce qu'il pourroit faire étoit de l'attendre. M. de Ségur se trouva abandonné de ceux mêmes qu'il venoit secourir ; & il ne pouvoit compter sur les Hessois, qui marquoient une si mauvaise volonté.

Pour comble de disgrace, le Comte de Seckendorff, qui commandoit toujours l'armée Bavaroise, étoit en intelligence avec l'Autriche, & négocioit déja un accommodement secret, par lequel il livroit la Maison de Baviere à la discrétion de la Reine de Hongrie, & rendoit inutile tout ce qu'avoit fait la France. Un des mécontemens de ce Général venoit de ce que la Cour de France ne lui avoit pas donné en dernier lieu 24000 florins d'Allemagne, qu'il demandoit encore après les sommes immenses que le Roi lui avoit fait remettre pour le payement

des Bavarois, & il avoit pris en gage la vaiſſelle d'or du feu Empereur Charles VII. lorſqu'il commandoit ſon armée, & il ſe plaignoit qu'après l'avoir remis à la Maiſon Electorale, on ne lui payoit pas un reſte d'argent qu'il redemandoit. On ſçait qu'ayant été long-temps attaché au dernier Empereur de la Maiſon d'Autriche, & ayant été mis en priſon, il avoit après la mort de ce Prince quitté la Reine de Hongrie pour la Maiſon de Baviere; & qu'il n'eſt guères dans le cœur humain d'être attaché à aucun parti, quand on change ſi ſouvent de Maître. Il écrivoit le 24. Mars au Maréchal Terrein, Général Bavarois, ces propres mots: *Les heureux ſuccès dont on ſe flatte ſur le Rhin, ne ſauveront pas la Baviere; & il faut que ce païs ſoit prédeſtiné à être ruiné totalement, ſi on ne trouve pas un*

moyen de le ſauver par un accommodement, tel qu'il puiſſe être.

Le comte de Ségur & M. de Chavigni, Plénipotentiaires du Roi en Baviere, n'étoient que trop avertis de ſes deſſeins ſecrets ; & ils voyoient que les mouvemens de l'armée Bavaroiſe laiſſoient les troupes du Roi expoſées dans un païs, où elles avoient pour ennemis même les habitans qu'ils avoient défendus pendant quatre années.

Dans ces circonſtances funeſtes, le Comte de Ségur n'ayant avec lui qu'environ ſix mille hommes d'Infanterie, & douze cens chevaux, tant de troupes Françaiſes que Palatines, fut attaqué par un corps de vingt mille Autrichiens, à quelques lieues de Donawert près d'une petite ville nommée *Paſenhoven*. Il falloit mettre en ſûreté les troupes du Roy

15 Avril. 1745.

Roi, & la Caisse Militaire : il sut si bien se poster, se couvrir si à propos d'un bois & gagner des hauteurs, qu'il soutint le combat le plus inégal, le plus long & le plus rude, sans pouvoir être rompu : les Français seuls y perdirent environ deux mille hommes, tant tués que blessés : les Palatins moins exposés ne perdirent que très-peu de monde, mais un de leurs bataillons fut fait prisonnier de guerre. Le Marquis de Rupelmonde, Maréchal de Camp, qui arrêta long-temps les ennemis à l'Arriere-garde, fut tué d'un coup de fusil sur le champ de bataille : il n'avoit que son Aide-de-Camp auprès de lui, lorsqu'il reçut le coup. *Laissez-moi mourir*, lui dit-il, *courez avertir M. de Ségur, afin qu'il mette ordre à l'Arriere-garde* On ne peut trop déplorer la mort de ce jeune hom-

me, qui joignoit à tous les talens militaires l'eſprit d'un Philoſophe, & des agrémens, qui rendoient ſa ſociété infiniment chere à tous ſes amis. C'étoit le ſeul rejetton d'une Maiſon très-diſtinguée en Flandre; & il faiſoit l'eſpérance & la conſolation d'une Mere, qui ayant été très-long-tems les délices de la Cour de France, ne tenoit plus au monde que par ce fils qu'elle aimoit tendrement. Le Marquis de Cruſſol chargé de l'Arriere-garde, & le Chevalier de la Marck ſe conduiſirent avec une ſageſſe ſi intrépide, qu'ils mériterent des éloges des ennemis, & des récompenſes du Roi. Cette petite armée ſe retira à Donawert en bon ordre, ſans jamais avoir été rompue, & ayant tué aux ennemis beaucoup plus de monde qu'elle n'en avoit perdue.

Cependant le jeune Electeur

de Baviere étoit dans Ausbourg. Si son conseil avoit voulu joindre ses troupes à celles qui ne combattoient que pour lui, il auroit pû encore tenir la balance égale : le Roi défendoit sa cause de tous côtés : le Maréchal de Maillebois à la tête de cent un bataillons & soixante-deux escadrons, & de dix compagnies franches, poussoit une armée Autrichienne, commandée par le Duc d'Aremberg, jusques par de-là la riviere de Laure, & menaçoit le païs d'Hanovre : le Roi de Prusse occupoit le Prince Charles; & enfin le Roi de France étoit près de faire en Flandre la diversion la plus puissante; mais le parti du Comte de Seckendorff l'emporta sur toutes ces considérations : il fit signer au jeune Electeur un Traité préliminaire, par lequel il le mettoit enfin dans la dépendance de 22. Avril 1745.

l'Autriche, & laissoit à la Reine de Hongrie ses plus fortes Places. Ingolstat, Sharding & Brouman jusqu'au temps d'un Traité définitif : il promettoit sa voix au Grand-Duc à la premiere Diétte d'Election, & mettoit ainsi sur sa tête, celui que la conjoncture des temps avoit rendu l'ennemi le plus dangereux de la Maison de Baviere : les six mille Hessois, qui étoient dans cette armée, se déclarerent neutres ; & malgré leur neutralité, on les désarma dans Ausbourg ; après quoi ils passerent de la solde de France à la solde d'Angleterre. Les Palatins furent obligés bientôt d'embrasser la neutralité. Cette révolution heureuse pour la Reine de Hongrie, fit au moins ce bien à la France de lui épargner les hommes & les trésors qu'elle prodiguoit pour la Maison de Baviere, & la déli-

vra du fardeau des troupes mercénaires, qui coûtent d'ordinaire beaucoup plus qu'elles ne servent. Le Conseil du jeune Electeur pouvoit se justifier de ce Traité par l'expérience des malheurs passés, & par ceux que l'on craignoit ; mais ce qu'on pouvoit lui reprocher, c'étoit un Article secret, par lequel l'Electeur s'engageoit à donner des troupes à la Reine de Hongrie, & de recevoir, comme les autres, de l'argent des Anglois. Le Roi de France ne s'étoit pas attendu, quand il mit l'Electeur Charles-Albert sur le thrône de l'Empire, qu'au bout de deux ans les Bavarois s'armeroient contre lui-même.

Le Roi en perdant un Allié qui étoit à charge, en conservoit encore un qui étoit utile. Le Roi de Prusse étoit la terreur des Autrichiens, le Prince Charles

pouvoit à peine tenir la campagne contre lui.

Le parti que prit Louis XV. fut de faire une guerre défensive en Allemagne, & de la faire offensive en Flandre & en Italie : par-là il remplissoit tous ses objets. Son armée vers le Rhin occupoit les Autrichiens, & les empêchoit de tomber sur son Allié, le Roi de Prusse, avec des forces trop supérieures. Il avoit déja fait partir le Maréchal de Maillebois de l'Allemagne pour l'Italie, & le Prince de Conti fut chargé de cette guerre vers le Rhin, qui devenoit d'une espèce toute contraire à celle qu'il avoit faite dans les Alpes.

Le Roi se chargea d'aller lui-même achever en Flandre les conquêtes, qu'il avoit interrompues l'année précédente : il venoit de marier le Dauphin, avec la seconde Infante d'Espagne au

mois de Février ; & ce jeune 1745.
Prince, qui n'avoit pas ſeize ans accomplis, ſe prépara à partir au commencement de Mai avec ſon Pere.

Avant ce départ le Maréchal de Saxe alla ſe mettre à la tête de l'armée de Flandre, qui devoit être de cent ſix Bataillons & de cent ſoixante & douze Eſcadrons complets avec dix-ſept Compagnies-franches.



CHAPITRE VII.

Siége de Tournai. Bataille de Fontenoy.

LE Maréchal de Saxe ayant fait plusieurs marches qui tenoient les ennemis en suspens, & qui menaçoient tantôt Ath, tantôt Mons, parut tout d'un coup devant Tournai, & l'investit le 25 Avril, sans que l'armée des Anglois, des Autrichiens, des Hanovériens & des Hollandais pût prévenir ses opérations. Tournai étoit la plus forte place de la barriere : la Ville & la Citadelle étoient encore un des chef-d'œuvres de M. de Vauban ; car il n'y avoit point de place en Flandre, dont Louis XIV. n'eût fait construire les Fortifications.

Le peuple de Tournai aimoit la domination Françaiſe, moins parce que cette Ville eſt un des plus anciens Patrimoines des Rois de France, qu'en vûe de ſa propre utilité; ils préféroient la magnificence Françaiſe, qui enrichit un païs, à l'économie Hollandoiſe, qui le fait languir; mais l'inclination des peuples eſt preſque toujours compté pour rien dans les villes de guerre. On n'attaque point les citoyens: ils ne ſe défendent point, ils paſſent d'une domination à une autre par des Capitulations qu'on fait pour eux, ſans les conſulter.

Il arriva les premiers jours du ſiége de Tournai, un de ces événemens, qui marque d'une maniere frappante la fatalité de la deſtinée, dont dépend la mort & la vie. Le Comte de Talleyrand, Colonel du Régiment de Normandie, étoit de tranchée,

sous les ordres du Duc de Biron: on avoit élevé un Cavalier dans cette tranchée, auprès duquel on avoit mis un tonneau de poudre. Le Duc de Biron étoit couché la nuit auprès de M. de Talleyrand sur une peau d'Ours. Il se ressouvint qu'il avoit promis d'aller passer une partie de la nuit avec M. de Meuze: il y va malgré M. de Talleyrand, qui veut l'arrêter; à peine est-il parti qu'un Soldat essayant l'amorce de son fusil, laisse tomber une étincelle sur le tonneau de poudre; le Cavalier saute en l'air; M. de Talleyrand est enlevé avec quatre-vingt Soldats, dont les membres, qui retomberent déchirés de tous côtés, sont dispersés; une partie du corps de M. de Talleyrand fut jettée à plus de trente toises: mais un tel accident, tout funeste qu'il est, est confondu à la guerre dans la foule

des calamités humaines, dont on ne s'apperçoit pas pour en être trop environné : la Garnifon de Tournai, témoin de cet accident funefte, infulta aux Français, & les. outragea par les paroles les plus injurieufes: des Compagnies de Grenadiers ne pouvant retenir leur indignation, leur répondirent autrement que par des injures ; elles fortent des tranchées, courent fur les Glacis du Chemin-couvert, qui n'étoit pas prêt d'être attaquable, defcendent fans ordre, fans préparation, fans Officiers dans le Chemin-couvert, fous le feu de l'Artillerie & de la Moufqueterie, & fe maintinrent fièrement fur la ronde, expofées de tous les côtés. Le Duc de Biron, qui commandoit la tranchée, apprend cette action que la vengeance & le courage juftifioient : il fait porter à l'inftant des Gabions,

fait des épaulemens, & loge ces braves gens dans le Chemin-couvert, qu'ils avoient emporté.

Dès que les Etats Généraux apprirent que Tournai étoit en danger, ils manderent à leurs Généraux, qu'il falloit hasarder une bataille pour secourir la ville. Ces Républicains, malgré leur circonspection, furent les premiers alors à prendre des résolutions hardies.

Au 5. Mai, les ennemis avancerent à Cambron, à sept lieuës de Tournai. Le Roi partit le 6. de Paris, avec le Dauphin; les Aides-de-Camps du Roi, les Menins du Dauphin les accompagnoient.

Paris, qui avoit été sur le point de perdre son Roi l'année précédente, sentit renouveller sa douleur, en voyant partir le Pere & le Fils, pour aller s'exposer à l'événement incertain d'une ba-

taille. On n'avoit point encore fait de retranchemens devant Tournai aux lignes de circonvallations : on n'avoit point d'armée d'obſervation : vingt bataillons & quarante eſcadrons que l'on tiroit de l'armée, que commandoit le Prince de Conti, n'étoient point encore arrivés.

Mais, malgré les allarmes qu'on avoit à Paris, il falloit convenir que l'armée Royale étoit conſidérablement ſupérieure à celle des Alliés. On a imprimé dans beaucoup de rélations qu'elle étoit plus foible. La vérité de l'Hiſtoire oblige de dire qu'elle étoit plus forte de ſoixante bataillons & de quatre-vingt-deux eſcadrons; car les bataillons Français étoient au nombre de cent ſix, en comptant les Milices. Ceux des Alliés au nombre de quarante-ſix ſeulement; les eſcadrons Français au nombre de

cent ſoixante & douze, & les autres n'étoient que de quatre-vingt dix.

Il eſt vrai que le jour de la bataille, on ne ſe ſervit point de tout cet avantage. Quelques troupes n'étoient pas encore arrivées; il en falloit pour garder les tranchées de Tournai, pour les ponts de communication; mais la ſupériorité du nombre fut conſtamment du côté de la France : ce qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que cet avantage ne devoit décider de rien dans un terrain auſſi étroit que celui de la bataille, & que très-rarement même le nombre a donné la victoire. La principale force de l'armée ennemie conſiſtoit en vingt bataillons, & en vingt-ſix eſcadrons Anglois, ſous le jeune Duc de Cumberland, qui avoit gagné avec le Roi ſon Pere, la bataille d'Ettinghen. Cinq batail-

lons & seize Escadrons Hanovériens étoient joints aux Anglais. Le Prince de Waldeck, à-peu-près de l'âge du Duc de Cumberland, plein d'impatience & brûlant de se signaler, étoit à la tête de quarante escadrons Hollandais, & de vigt-six bataillons. Les Autrichiens n'avoient dans cette armée que huit escadrons: on faisoit la guerre pour eux dans la Flandre, qui a toujours été défendue par les armes & par l'argent de l'Angleterre & de la Hollande; mais à la tête de ce petit nombre d'Autrichiens étoit le vieux Général Konigsecg, qui avoit commandé contre les Turcs en Hongrie, & contre les Français en Italie & en Allemagne: ses conseils devoient conduire l'ardeur du Duc de Cumberland, & du Prince de Waldeck. Leur armée alloit au-delà de cinquante-cinq mille combattans.

Le Roi laissa environ dix-huit mille hommes devant Tournai, qui étoient postés en échelle jusqu'au champ de bataille : six mille pour garder les ponts sur l'Escaut, & les communications. L'armée étoit sous les ordres d'un Général, en qui on avoit la plus grande confiance. Le Comte de Saxe, avoit toujours étudié l'art de la guerre, même pendant la paix : il joignoit une théorie profonde à la pratique ; la vigilance, le secret, l'art de sçavoir différer à-propos un projet, & celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les ressources, la prévoyance étoient ses talens, de l'aveu de tous les Officiers ; mais alors ce Général, consumé d'une maladie de langueur, étoit presque mourant : il étoit parti de Paris très-malade. L'Auteur de ces Mémoires, l'ayant même rencontré avant son départ, & n'ayant pû

s'empêcher de lui demander, comment il pourroit faire dans cet état de foiblesse, le Maréchal lui répondit: *Il ne s'agit pas de vivre mais de partir.*

Le roi étant arrivé le six à Douai, il reçut en se couchant un Courier du Maréchal, qui lui mandoit que l'armée ennemie s'aprochoit, & qu'on seroit bientôt en présence. *Messieurs*, dit-il, à ses Aides-de-Camp & à ses Officiers, *il n'y aura pas de temps perdu; je pars demain matin à cinq heures, qu'on laisse dormir M. le Dauphin.*

Le lendemain 7. de mai, le Roi se rendit à Pont-à-Chin auprès de l'Escaut, à portée des tranchées de Tournai. Le Dauphin, qui avoit été averti, s'y trouva, & accompagna le Roi, lorsqu'il alla reconnoître le terrain qui devoit servir de champ de bataille : toute l'armée, en

voyant le Roi & le Dauphin, fit entendre des acclamations de joie : les ennemis passerent le 10. & la nuit du 11 à faire leurs dernieres dispositions : jamais le Roi ne marqua plus de gaieté que la veille du combat. La conversation roula sur les batailles où les Rois s'étoient trouvés en personne ; le Roi dit, que depuis la bataille de Poitiers, aucun Roi de France n'avoit combattu avec son Fils, & qu'aucun n'avoit gagné de victoire signalée contre les Anglais ; qu'il esperoit être le premier.

Il fut éveillé le premier, le jour de l'action : il éveilla lui-même à quatre heures le Comte d'Argenson, Ministre de la Guerre, qui dans l'instant envoya demander au Maréchal de Saxe ses derniers ordres. On trouva le Maréchal dans une voiture d'ozier, qui lui servoit de lit, &

dans laquelle il se faisoit traîner, quand ses forces épuisées ne lui permettoient plus d'être à cheval. Le Roi & le Dauphin avoient déja passé le pont de Calonne. Le Maréchal dit à l'Officier envoyé par le Comte d'Argenson, qu'il falloit faire avancer les Gardes du Roi, dont il avoit assigné le poste à la reserve avec les Carabiniers, comme une ressource sûre. C'étoit une méthode nouvelle de poster ainsi les troupes, qui en imposent le plus aux ennemis. Mais il ajoûta, qu'on ne fît passer les Gardes, que quand le Roi & le Dauphin auroient repassé le pont. Le Maréchal étant étranger sentit bien qu'il lui convenoit, moins qu'à personne, d'exposer à la destinée d'un combat incertain, deux têtes aussi précieuses. L'Officier, auquel il avoit fait ces réponses, eut peine à les rapporter au Roi ; mais ce

Prince s'en étant fait instruire ; *On peut*, dit-il, *faire passer mes Gardes du Corps dès-à-présent, car assûrement je ne repasserai pas* ; & bientôt après, il alla prendre son poste par de-là la Justice de Notre-Dame-aux-Bois ; il ne voulut avoir pour sa garde qu'un escadron de cent vingt hommes de la compagnie de Charôt, un seul Gendarme, un Chevau-Léger & un Mousquetaire. Le Maréchal de Noailles étoit auprès de lui avec le Comte d'Argenson, les Aides-de-Camp étoient les mêmes que l'année précédente. Le Duc de Villeroi étoit auprès de sa personne, comme Capitaine des Gardes ; le Dauphin avoit auprès de lui ses Menins.

La suite du Roi & du Dauphin, qui composoit une troupe nombreuse, étoit suivie d'une foule de personnes de toute es-

péce qu'attiroit cette journée, & dont quelques-uns même étoient montés sur des arbres pour voir le spectacle d'une bataille.

Le secours de la gravure, est ici absolument nécessaire à qui veut se faire une image nette & détaillée de cette action. Les Anciens, à qui cet Art étoit inconnu, n'ont pû laisser que des notions imparfaites des terrains, & des mouvemens; mais pour avoir une connoissance pleine d'une telle journée, il faut des recherches plus difficiles. Nul Officier ne peut avoir tout vû; beaucoup voyent avec des yeux préoccupés, & il y en a qui n'ont qu'une vûe courte. C'est beaucoup d'avoir consulté les Mémoires des Bureaux de la Guerre, & surtout de s'être instruit par les Généraux, & par les Aides-de-Camp: mais il est encore nécessaire de parler aux Commandans

de différens corps, & de confronter leurs rélations, afin de ne dire que les faits dans lesquels ils s'accordent.

On a pris toutes ces précautions pour être instruit au fond des détails d'une bataille, dont les moindres particularités doivent intéresser toute la Nation. En jettant les yeux sur la Carte, on voit d'un coup d'œil la disposition des deux armées. On remarque Antoin assez près de l'Escaut, à neuf cens toises du pont de Calonne, par où le Roi & le Dauphin s'étoient avancés. Le village de Fontenoi à huit cens toises d'Antoin ; ensuite en tirant vers le Nord, est un terrain de quatre cent cinquante toises de large entre les bois de Barri & de Fontenoi. On voit sur cette Carte, les dispositions des Brigades, les Généraux qui les commandoient, avec quel art

on s'étoit préparé à soutenir l'effort de l'ennemi près de l'Escaut & d'Antoin, entre Antoin & Fontenoi, dans ces villages garnis de troupes & d'artillerie, dans le terrain qui sépare Fontenoi des bois de Barri, & enfin sur la gauche du côté de Remecroix, où l'ennemi pouvoit s'avancer en faisant le tour des bois.

Le Général avoit pourvû à la victoire, & à la défaite. Le pont de Calonne muni de Canon, fortifié de retranchemens, & défendu par un bataillon des Gardes, un des Suisses, & trois de Milices, devoit servir de rétraite au Roi & au Dauphin, en cas de malheur. Le reste de l'armée auroit défilé alors par d'autres ponts sur le bas Escaut près de Tournai.

De tant de mesures, qui toutes se prêtoient un secours mutuel sans pouvoir s'entre-nuire,

une seule dans laquelle on se méprit, pouvoit rendre la journée funeste. Le soir qui précéda la bataille, on dit au Général qu'il y avoit un chemin creux, profond & impratiquable, qui prénoit sans discontinuer d'Antoin à Fontenoi, & auquel on pouvoit appuyer l'armée : il avoit reconnu lui-même une partie de ce fossé, tout affoibli qu'il étoit; & on l'assûroit que le reste étoit plus inaccessible encore. Il ordonna la disposition en conséquence; mais ce terrain, qui étoit très-profond près de Fontenoi & auprès d'Antoin, devenoit très-uni entre ces deux villages. Cette circonstance si petite en d'autres cas, étoit là d'une importance extrême : l'armée auroit pû être prise en flanc. Le Maréchal mieux informé, par M. de Crémille, Maréchal des Logis, fit élever à la hâte trois redoutes

redoutes en cet endroit entre les villages. Le Maréchal de Noailles y donna ses soins pendant la nuit : il fit joindre Fontenoi à la premiere redoute par un redent de terre : les trois redoutes furent garnies de trois batteries de Canon, l'une de huit piéces, les deux autres de quatre ; on les appella les redoutes de Bettens, parce que le regiment Suisse de Bettens les gardoit avec celui de Diesbach. Outre ces précautions, on avoit encore placé six Canons de seize livres de balle en-deçà de l'Escaut, pour foudroyer les troupes, qui attaqueroient le village d'Antoin.

Il faut surtout remarquer qu'il y avoit un terrain d'environ quatre cens cinquante toises, qui s'élevoit un peu entre les bois de Barri & de Fontenoi. L'ennemi pouvoit pénétrer par ce passage ; le Général avoit fait élever à la pointe

des bois de Barri, une redoute bien conſtruite, dans laquelle on plaça des Canons dans des embrâſures: le Marquis de Chambonas y commandoit un bataillon d'Eu. Les Canons de cette redoute formoient, avec ceux qui étoient placés au flanc gauche de Fontenoi, un feu croiſé, qui ſembloit devoir arrêter tous les efforts de l'armée la plus intrépide.

Si les Anglais avoient voulu paſſer par le bois de Barri, ils trouvoient encore une autre redoute garnie de Canons; s'ils faiſoient un plus grand tour, ils avoient des retranchemens à forcer, & le feu des deux batteries de Canon à eſſuyer ſur le grand chemin de Leuze. C'eſt ainſi que de tous les côtés, le Maréchal de Saxe avoit tiré parti du terrain.

A l'égard de la poſition des troupes,

troupes, à commencer du pont de Vaux, qu'on a nommé, depuis la bataille, le pont de Calonne, il n'y avoit pas un endroit à découvert. Les Comtes de la Marck & de Lorges étoient chargés du poste d'Antoin. Il y avoit cinq bataillons de Piedmont & de Biron, & six Canons à la tête de ces regimens.

Le Marquis de Crillon étoit auprès de la redoute la plus voisine d'Antoin, suivi de son regiment; & à sa gauche, il y avoit les Dragons pour les soutenir.

Le village de Fontenoi avoit été confié au Comte de la Vauguion, qui avoit sous lui le Fils du Marquis de Meuze-Choiseuil avec le regiment Dauphin, dont ce jeune homme, mort depuis, étoit Colonel. Le Duc de Biron, Lieutenant-Général, étoit à la tête du regiment du Roi, qu'il commandoit alors auprès de Fon-

 tenoi.

tenoi. A sa gauche étoit le Vicomte d'Aubeterre, & le regiment de son nom.

A-peu-près sur la même ligne, on avoit mis quatre bataillons des Gardes Françaises, deux de Suisse, & le regiment de Courtin dans le terrain qui s'étend de Fontenoi au bois de Barri.

A deux cens toises environ derriere eux étoient cinquante-deux escadrons de Cavalerie : le Duc d'Harcourt, le Comte d'Estrées, le Duc de Penthiévre étoient les Lieutenans-Généraux de cette premiere ligne. MM. de Clermont-Galerande, du Cheila & d'Apcher, conduisoient la seconde; & entre ces lignes de Cavalerie, on plaça le matin les regimens de la Couronne, Hainaut, Soissons & Royal.

On voyoit sur la gauche la brigade des Irlandais, sous les ordres

ordres de Mylord Clark, dans une petite plaine de huit cens pas. Plus loin le regiment des Vaisseaux, ayant alors pour Colonel le Marquis de Guerchi: entre ces brigades étoient M. de Clermont-Tonnerre & le Prince de Pons, de la Maison de Lorraine, à la tête de la brigade de Cavalerie de Royal-Roussillon.

La Maison du Roi & les Carabiniers étoient en réserve: c'étoit une nouvelle pratique du Maréchal de Saxe, recommandée par le Chevalier Folard, de tenir ainsi loin des yeux ennemis les troupes, dont le nom lui en impose davantage, & contre lesquelles il fait marcher toujours ses corps les plus aguerris.

Toutes ces dispositions étant faites, ou prêtes à se faire, on attendoit en silence le point du jour. A quatre heures du matin, le Maréchal de Saxe, suivi de

ſes Aides-de-Camp & accompagné de ſon Etat-Major, alla viſiter tous les poſtes. Les Hollandais, qui ſe formoient déja, firent ſur la troupe un feu continuel. *Meſſieurs*, dit-il, *votre vie eſt néceſſaire aujourd'hui* : il leur fit mettre pied à terre, & marcha long-tems par ce chemin creux, dont on a parlé. Cette fatigue épuiſa ſes forces, & redoubla ſes maux; il remonta à cheval; & ſe ſentant plus affoibli, il ſe fit mettre quelque tems dans ſa chaiſe d'ozier. A la pointe du jour, le Comte d'Argenſon alla voir ſi l'artillerie des redoutes & des villages étoit en bon état, & ſi les Canons de Campagne étoient tous arrivés. On devoit avoir cent piéces d'artillerie, il ne s'en trouva que ſoixante : la préſence & l'ordre du Miniſtre étoient néceſſaires. Il commanda qu'on amenât les quarante

Canons

Canons qui manquoient; mais dans le tumulte & dans l'embarras, presque inévitable en pareille occasion, on ne conduisit point au Camp le nombre des Boulets qu'exigeoit cette artillerie. Les Canons de campagne étoient de quatre livres de balle, & on les traînoit à bras, les piéces qui étoient dans les villages & dans les redoutes, comme celles qui étoient pointées en-deçà de l'Escaut, contre les Hollandais, portoient depuis quatre livres jusqu'à seize. Il y avoit deux bataillons de Royal-Artillerie, distribués dans Antoin, dans Fontenoi & dans les redoutes, sous les ordres de M. Brocard, Lieutenant-Général d'Artillerie.

Les ennemis avoient quatre-vingt-un Canons & huit Mortiers à Bombes. Leurs Canons de regimens portoient trois li-

 vres;

vres; ce font ces piéçes qu'on nommoit autrefois *fauconneaux*; elles ont environ quatre pieds & demi de longueur, deux livres de poudre font leur charge ordinaire, & elles portent 250 toifes à pleine volée. Il y en avoit auffi qui ne portoient que des boulets d'une livre & demie. On commençoit à fe canoner de part & d'autre. Le Maréchal de Saxe dit au Maréchal de Noailles que les ennemis s'en tiendroient à cette canonade: il leur fuppofoit un deffein plus habile que celui qu'ils avoient: il penfoit qu'ils feroient ce qu'il auroit fait en leur place; qu'ils tiendroient continuellement en échec, & en allarme l'armée Françaife, & que par cette manœuvre, ils retarderoient la prife de Tournay, & peut-être la rendroient impoffible. En effet, ils étoient poftés de façon qu'ils ne pouvoient être

attaqués avec avantage, & ils pouvoient continuellement inquiéter l'armée des assiégeans; c'étoit le sentiment du vieux Général Konigseg; mais le courage ardent du Duc de Cumberland, & la confiance des Anglais, ne recevoient aucun conseil. Dans le temps qu'on commençoit à se canoner, le Maréchal de Noailles étoit auprès de Fontenoi, & rendoit compte au Maréchal de Saxe de l'ouvrage qu'il avoit fait faire à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoi à la premiere des trois redoutes, entre Fontenoi & Antoin: il lui servit de premier Aide de Camp, sacrifiant la jalousie du commandement au bien de l'Etat, & s'oubliant soi-même pour un Général étranger, & moins ancien. Le Maréchal de Saxe sentoit tout le prix de cette magnanimité, & jamais on ne vit une union si grande

grande entre deux hommes, que la foiblesse ordinaire du cœur humain devoit éloigner l'un de l'autre.

Le Duc de Grammont arriva dans ce tems-là : le Maréchal de Noailles lui dit : *mon neveu, il faut s'embrasser un jour de bataille, peut-être ne nous reverrons-nous plus*. Ils s'embrasserent avec attendrissement; le Maréchal de Noailles alla ensuite rendre compte au Roi de tous les postes qu'il avoit visités.

Le Duc de Grammont rencontra le Comte de Lowendal qui s'avança avec lui près de la première redoute du bois de Barry, vis-à-vis une batterie des Anglais : un boulet de trois livres vint frapper le cheval du Duc de Grammont, le Comte de Lowendal fut couvert de sang ; & un morceau de chair sanglant que le coup faisoit voler tomba dans

ſa botte. *Prenez garde à vous*, dit-il au Duc de Grammont; *votre cheval eſt tué; & moi auſſi*, répondit le Duc. Il avoit le haut de la cuiſſe fracaſſé du coup, & on l'emporta. M. de la Peyronie qui le rencontra ſur le chemin de Fontenoi le trouva déja mort. Il en alla rendre compte au Roi, qui s'écria avec douleur: *ah! il y en aura bien d'autres cette journée.*

Le feu de l'artillerie continua des deux côtés juſqu'à huit heures du matin avec vivacité, ſans que les ennemis paruſſent avoir un deſſein formé. Vers les ſept heures, les Anglais embraſſerent tout le terrain du village de Fontenoi, & l'attaquerent de tout les côtés. Ils y jettoient des bombes, dont une tomba aux pieds du Maréchal de Saxe, qui parloit alors au Comte de Lowendal.

Les Hollandais avancerent ensuite vers Antoin; les deux attaques furent également bien soutenues: le Comte de Vauguion qui commandoit dans Fontenoi, ayant sous lui le jeune Comte de Meuze, repoussa toujours les Anglais: il avoit fait des retranchemens à son Village, & ordonné au Regiment Dauphin de ne jamais tirer que suivant ses ordres. Il fut très-bien obéi: les soldats ne tiroient qu'à bout-portant & à coup sûr, & à chaque décharge, faisoient retentir les cris de *vive le Roi*. Le Comte de la Marck, dans Antoin avec le Comte de Lorges, contint l'infanterie & la Cavalerie Hollandaise. Le Marquis de Chambonas soutint aussi toutes les attaques à la redoute d'Eu. Les Anglais attaquerent trois fois Fontenoi, & les Hollandais se présenterent à deux reprises devant

Antoin.

Antoin. A leur seconde attaque, on vit un escadron Hollandais emporté presque tout entier par le Canon d'Antoin; il n'en resta que quinze hommes, & les Hollandais ne se représenterent dès ce moment qu'avec peu d'activité, & sans se rapprocher.

Le Roi étoit alors avec le Dauphin auprès de la justice de Notre-Dame-aux-Bois où le Canon des Anglais donnoit à pleine volée. La mousqueterie y portoit: un domestique du Comte d'Argenson fut atteint au front d'une balle de fusil fort loin derriere le Roi.

Ce Prince observoit tout avec attention de cet endroit, qui étoit également à portée de tous les corps. Il s'étoit apperçu le premier que les ennemis attaquant Antoin, & Fontenoi; & tous les efforts paroissant se diriger de ce côté, il étoit inutile de laisser

vers

vers Ramecroix le regiment de Normandie, ceux d'Auvergne & de Touraine : il fit avancer Normandie près des Irlandais, & fit mettre plus en arriere Auvergne & Touraine : mais il ne changea cette disposition qu'après en avoir fait demander l'avis au Général, songeant uniquement au succès de la journée, ne présumant point de son opinion, & disant qu'il étoit venu à cette bataille pour s'instruire, & pour instruire son Fils.

Il s'avança alors vers le côté d'Antoin dans le temps que les Hollandais s'avançoient pour la seconde fois ; les boulets de Canon tomboient auprès de lui & du Dauphin : un Officier nommé M. d'Arbaud, depuis Colonel, y fut tout couvert de terre d'un boulet à ricochet. Le caractère des Français est la gayeté dans le danger même ; le Roi & ceux

qui

qui l'entouroient étoient inondés de la boue que ce coup de canon avoit fait voler : on rioit ; le Roi faisoit ramasser les boulets & disoit à M. de Chabrier Major d'Artillerie : *renvoyez ces boulets aux ennemis, je ne veux rien avoir à eux.* Il vint ensuite se remettre à son premier poste, & il remarqua avec admiration, que la plupart des boulets tirés alors du côté des bois de Barry par des batteries Anglaises, tomboient dans le regiment Royal-Roussillon, qui ne fit pas le moindre mouvement, par lequel il eût pu faire remarquer son danger & ses pertes.

L'attaque des ennemis ne fut jusqu'à dix & onze heures, que ce que le Maréchal de Saxe avoit prévû. Les ennemis faisoient un feu inutile sur les villages & sur les redoutes. Vers les six heures le Duc de Cumberland prit la résolution

solution de pénétrer entre la redoute des bois de Barry & de Fontenoi. Il y avoit un ravin profond à passer, le canon de la redoute à essuyer, & par de-là le ravin, l'armée Française à combattre. Cette entreprise paraissait téméraire. Le Duc de Cumberland ne prit cette résolution, que parce qu'un Officier nommé Ingolsbi, auquel il avoit ordonné d'attaquer la redoute d'Eu n'avoit pas exécuté ses ordres. S'il s'étoit emparé de cette redoute, il eût fait ensuite aisément, & sans perte, déboucher toute son armée favorisée du canon même de la redoute, qu'il eût tourné contre les Français ; mais malgré ce contre-temps, les Anglais ne franchirent pas moins le ravin. Ils le passerent sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les sentiers, & ils se formerent sur trois lignes

assez pressées, & de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyoient dans un terrain d'environ quatre cens toises de large. Des rangs entiers tomboient morts à droite & à gauche: ils étoient remplacés aussitôt, & les canons qu'ils amenoient à bras vis-à-vis de Fontenoi, & vis-à-vis les redoutes, répondoient à l'artillerie Française: en cet état ils marchoient fièrement précédés de six piéces d'artillerie, & en ayant encore six autres au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux se trouverent quatre bataillons des Gardes-Françaises, ayant deux bataillons des Gardes-Suisses à leur gauche, le regiment de Courten à leur droite, & ensuite celui d'Aubeterre, & plus loin le regiment du Roi qui bordoit Fontenoi le long du Chemin creux.

Le terrain s'élevoit à l'endroit où étoient les Gardes-Françaises jusqu'à celui où les Anglais se formoient.

Les Officiers des Gardes-Françaises se dirent les uns les autres, *il faut aller prendre le canon des Anglais* : il y monterent rapidement avec leurs Grenadiers : mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie & la mousqueterie en coucha par terre près de soixante, & le reste fut obligé de revenir dans ses rangs.

Cependant les Anglais avançoient, & cette ligne d'Infanterie, composée des Gardes-Françaises & Suisses & de Courten, ayant encore sur leur droite Aubeterre & un bataillon du Régiment du Roi, s'approchoit de l'ennemi, où étoit à cinquante pas de distance un régiment des Gardes Anglaises. Celui de Cambel

& le Royal Ecossais étoient les premiers, M. de Cambel étoit leur Lieutenant-Général; le Comte d'Albermal, le Général-Major, & M. de Churchil, petit-fils naturel du grand Duc de Malbouroug, leur Brigadier. Les Officiers Anglais saluerent les Français en ôtant leurs chapeaux. Le Comte de Chabanes, le Duc de Biron, qui s'étoient avancés leur rendirent le salut. Mylord Charles Hay, Capitaine aux Gardes Anglaises, cria; *Messieurs des Gardes-Françaises, tirez.*

Le Comte d'Antroche, alors Lieutenant des Grenadiers, & depuis Capitaine, leur dit à voix haute. *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-même.* Alors le Capitaine dit aux siens en Anglais *faites feu.* Les Anglais firent un feu roulant, c'est-à-dire qu'ils tiroient par divisions, de sorte que le front

d'un Bataillon, ſur quatre hommes de hauteur, ayant tiré, un autre Bataillon faiſoit ſa décharge, & enſuite un troiſiéme, tandis que ces premiers rechargeoient. La ligne d'Infanterie Françaiſe ne tira point, ainſi elle étoit ſeule ſur quatre de hauteur, les rangs aſſez éloignés, & n'étant ſoutenue par aucune autre Troupe d'Infanterie. Il étoit difficile que leur vûe ne fût pas éblouie de la profondeur du Corps Anglais, & leurs oreilles étonnées d'un feu continuel. Dix-neuf Officiers des Gardes tomberent bleſſés à cette ſeule décharge. Meſſieurs de Cliſſon, de Langey, de la Peyrere, y perdirent la vie. Quatre-vingt-quinze Soldats demeurerent ſur la place; deux cens quatre-vingt-cinq y reçurent des bleſſures: onze Officiers Suiſſes tomberent bleſſés, ainſi que deux cens neuf de leurs
ſoldats,

ſoldats, parmi leſquels ſoixante-quatre furent tués. Le Colonel de Courten, ſon Lieutenant-Colonel, quatre Officiers, ſoixante & quinze ſoldats tomberent morts; quatorze Officiers & deux cens ſoldats bleſſés dangereuſement. Le premier rang ainſi emporté, les trois autres regarderent derriere eux, & ne voyant qu'une Cavalerie à plus de trois cens toiſes, ils ſe diſperſerent. Le Duc de Grammont leur Colonel & premier Lieutenant Général, qui auroit pû les ſoutenir, étoit mort; M. de Luttaux, ſecond Lieutenant Général, n'arriva que dans leur déroute. Les Anglais avançoient à pas lents comme faiſant l'exercice: on voyoit les Majors appuyer leurs cannes ſur les fuſils des ſoldats, pour les faire tirer bas & droit.

Ils déborderent Fontenoi & la

la redoute. Ce corps qui auparavant étoit ſur trois lignes ſe preſſant par la nature du terrain, devint une colonne longue & épaiſſe, preſque inébranlable par ſa maſſe, & plus encore par ſon courage. Elle s'avança vers le régiment d'Aubeterre; M. de Luttaux à la nouvelle de ce danger, accourut de Fontenoi, où il venoit d'être bleſſé dangereuſement. Son Aide de Camp le ſupplioit de commencer par faire mettre un appareil à ſa bleſſure: *Le ſervice du Roi*, lui répondit M. de Luttaux, *m'eſt plus cher que la vie.* Il s'avançoit avec M. le Duc de Biron à la tête du régiment d'Aubeterre que conduiſoit le Colonel de ce nom; il reçut en arrivant deux coups mortels: M. de Biron eut un cheval tué ſous lui, cent trente ſoldats d'Aubeterre furent tués, & deux cens bleſſés à cette charge.

charge. Le Duc de Biron arrête alors avec le Régiment du Roi qu'il commandoit, la marche de la colonne par son flanc gauche; le régiment des Gardes Anglaises se détache, avance quelques pas à lui, lui tue trois Capitaines, en jette par terre quinze de blessés & douze Lieutenans; met hors de combat soixante & dix-neuf soldats, & en tue deux cens soixante-six. Le régiment de la Couronne se trouvant placé alors un peu derriere celui du Roi, se présente à la colonne Anglaise; mais son Colonel le Duc d'Havré, le Lieutenant-Colonel, tout l'Etat Major, enfin trente-sept Officiers sont mis hors de combat par leurs blessures, le premier rang de soldats est renversé au nombre de deux cens soixante.

Soissonnois qui s'avança après la Couronne, eut quatorze Officiers

ciers de blessés, & perdit cent trente soldats.

Le Régiment Royal qui se trouva alors avec celui de la Couronne, perdit plus qu'aucun autre à ces charges: il eut six Officiers & cent trente-six soldats tués; trente-deux Officiers & cinq cens neuf soldats de blessés.

Les Anglais qui avançoient sur le régiment du Roi, pouvoient prendre Fontenoi à revers, tandis qu'ils le canonnoient d'un autre côté; & la bataille eût été perdue sans ressource. Le Duc de Biron plaça des Grenadiers dans ce chemin creux qui bordoit Fontenoi, reforma son Régiment, fit feu sur eux & les contint. On voyoit le Régiment du Roi, la Couronne, d'Aubeterre retranchés derriere les monceaux de leurs camarades morts ou blessés. Cependant deux bataillons des Gar-

des

des Françaiſes & Suiſſes s'écartoient par des chemins différens à travers les lignes de cavalerie qui étoient derriere eux à plus de trois cens toiſes. Les Officiers qui les railloient rencontrerent M. de Luttaux, premier Lieutenant-Général de l'armée, qui revenoit entre Antoin & Fontenoi : *Ah, Meſſieurs*, dit-il, *ne me raillez point, je ſuis bleſſé & obligé de me retirer.* Il mourut quelque tems après dans des tourmens inexprimables : il dit avant que de ſe retirer aux ſoldats du régiment des Gardes qu'il rencontra : *Mes amis, allez vous joindre à ceux de vos camarades qui gardent le pont de Calonne* : d'autres ſe précipiterent par un petit chemin creux qui va de Barri à Notre-Dame-aux-Bois, juſqu'à l'endroit où étoit le Roi, vis-à-vis du bois de Barri, auprès de la juſtice.

Leurs grenadiers & ce qui ref-toit de deux bataillons ſe rallie-rent ſous le Comte de Chabanes vers la redoute d'Eu, & y ref-terent conſtamment avec M. de la Sonne, qui en forma un ſeul bataillon & le commanda, parce qu'il ſe trouvoit, quoique jeune, le plus ancien Capitaine, les au-tres ayant été bleſſés ou tués.

La colonne Anglaiſe gagnoit le terrain; toujours ferme, tou-jours ſerrée. Le Maréchal de Saxe qui voyoit de ſang froid, combien l'affaire étoit douteuſe, fit dire au Roi par le Marquis de Meuze, qu'il le conjuroit de repaſſer le pont avec le Dauphin, qu'il feroit ce qu'il pourroit pour réparer le déſordre. *Oh! je ſuis bien sûr qu'il fera ce qu'il fau-dra*, répondit le Roi; *mais je reſterai où je ſuis*. Ce Monarque envoyoit à tout moment ſes Ai-des de Camp de brigades en bri-

gades,

gardes, & de postes en postes. Chacun d'eux partoit avec deux Pages de l'Ecurie, les renvoyoit au Roi l'un après l'autre, & revenoit ensuite lui-même rendre compte. L'ordre de bataille n'étoit plus alors comme il avoit été au commencement : de la premiere ligne de cavalerie, il n'y en avoit que la moitié. La division du Comte d'Estrées étoit près d'Antoin sous le Duc d'Harcourt, faisant tête avec ses Dragons & Crillon aux Hollandois, qu'on avoit craint qu'ils ne pénétrassent par ce côté, tandis que les Anglais de l'autre commençoient à être victoriux : l'autre moitié de cette premiere ligne, qui étoit naturellement la division du Duc d'Harcourt, restoit sous le Comte d'Estrées. Cette ligne courut aux Anglais. M. de Fienne menoit son Régiment, M. de Cernay les Croa-

tes, le Duc de Filtz-James le Regiment de son nom; mais les efforts de cette cavalerie étoient peu de chose contre une masse d'infanterie si réunie, si disciplinée & si intrépide, dont le feu toujours roulant & toujours soutenu, écartoit nécessairement de petits corps séparés qui se présentoient l'un après l'autre: on sçait d'ailleurs que la cavalerie ne peut guères entamer seule une infanterie serrée. Le Maréchal de Saxe étoit au milieu de ce feu; sa maladie ne lui laissoit pas la force de porter une cuirasse, il portoit une espece de bouclier fait de plusieurs doubles de taffetas piqué, qu'il portoit sur l'arçon de sa selle: il jetta son bouclier, & courut faire avancer la seconde ligne de cavalerie contre la colonne. Le Comte de Noailles marche avec sa brigade; elle étoit composée du régiment

régiment de ſon nom, dont l'aî-né de ſon nom eſt toujours Co-lonel, privilege unique aujourd'hui en France, & accordé au premier Maréchal de Noailles, qui leva ce régiment à ſes dépens : celui qui appartient au Duc de Penthievre étoit auſſi de cette brigade. Le Comte de Noailles donne avec impétuoſité ; le Marquis de Vignacourt, Capitaine dans ſon Régiment, digne de ſa Maiſon qui a donné trois Grands Maîtres à l'Ordre de Malthe, part avec ſon eſcadron par un flanc de la colonne : cet eſcadron fut détruit au milieu des rangs des ennemis, à la réſerve de quatorze cavaliers qui paſſerent à travers eux avec M. de Vignacourt : un ſoldat Anglais lui enfonça dans la botte & dans la jambe un coup de bayonnette ſi violent, qu'il y laiſſe la bayonnette & le fuſil : le cheval bleſſé

de plusieurs coups emporte son maître ; la crosse du fusil traînant à terre, & soulevant la bayonette, augmentoit & déchiroit la bressure, dont il mourut peu de tems après. Des quatorze cavaliers qui avoient pénétré dans la colonne, il en resta dix qui furent bientôt faits prisonniers, & que les Anglais renvoyerent le lendemain en considération de leur bravoure.

Le Comte d'Argenson, fils du Ministre de la guerre, attaqua avec son régiment de Berri, dans le même tems que Fiennes s'avançoit aussi. Il chargea trois fois à la tête d'un seul escadron, & sur une nouvelle fausse son pere le crut mort : le Comte de Brionne, le Chevalier de Brancas, le Marquis de Chabrillant menoient & rallioient leurs cavaliers ; mais tous les corps étoient repoussés les uns après les

les autres. Le Comte de Clermont-Tonnere, Mestre de camp de la cavalerie, le Comte d'Estrées, le Marquis de Croissi étoient par-tout : tous les Officiers généraux couroient de brigades en brigades. Le Colonel général, Fiennes, les Croates, furent très-maltraités : Clermont-Prince le fut encore davantage, il eut vingt-deux Officiers blessés : les Croates en eurent douze. Tout l'Etat Major étoit en mouvement : M. de Vaudreuil, Major général de l'armée, alloit de la droite à la gauche. M. de Puisegur, Messieurs de Saint Sauveur, de Saint Georges, de Mezieres, Aides-Maréchaux des Logis, furent tous blessés. Le Comte de Longaunai, Aide-Major général, y reçut un coup dont il mourut peu de jours après. Ce fut dans ces attaques que le Chevalier d'Apcher Lieutenant-

 Général

Général, (qu'on prononce d'Aché) eut le pied fracassé. Il vint vers la fin de la bataille rendre compte au Roi, & lui parla long-tems, sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentoit, jusqu'à ce qu'enfin la violence du mal le força de se retirer.

Plus la colonne Anglaise avançoit, plus elle devenoit profonde, & en état de réparer les pertes continuelles que lui causoient tant d'attaques réitérées; elle marchoit toujours serrée au travers des morts & des blessés des deux partis, & paroissoit former un seul corps d'environ seize mille hommes, quoiqu'il fût alors en trois divisions.

Un très-grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où étoit le Roi avec son Fils: ces deux Princes furent séparés par la foule qui se

ſe précipitoit ſur eux. Le Roi ne changea pas de viſage; il étoit affligé ; mais il ne montroit ni colère ni inquiétude ; il remarqua environ deux cens cavaliers épars derrière lui vers Notre-Dame-aux-Bois; il dit à un Chevau-Léger : *allez-vous-en de ma part rallier ces gens-là, & les ramenez.* Le Chevau-Léger y courut, & les ramena enſuite aux ennemis. Ce Chevau-Léger s'appelloit *de Jouy*, il ne croyoit pas avoir fait une action diſtinguée, & le Miniſtre le fit chercher long-temps pour le récompenſer, ſans pouvoir le trouver. Pendant ce déſordre, les brigades des Gardes-du-Corps qui étoient en réſerve, s'avancerent d'elles-même aux ennemis. Les Chevaliers de Suzi & de Saumery y furent bleſſés à mort : quatre eſcadrons de la Gendarmerie arrivoient preſqu'en ce moment de Douai,
&

& malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux ennemis; tous ces Corps furent reçus comme les autres avec cette même intrépidité, & ce même feu-roulant. Le jeune Comte de Chevrier, Guidon, y fut tué. C'étoit le jour même qu'il avoit été reçu à sa troupe: le Chevalier de Monaco, fils du Duc de Valentinois, y eut la jambe percée. M. du Guesclin reçut une blessure au pied. Les Carabiniers donnerent; ils eurent six Officiers renversés morts, & vingt-un blessés: toutes ces attaques se faisoient sans aucun concert, & c'est ce qu'on appelle de fausses charges, dans lesquelles toute la bravoure est inutile contre la discipline & l'ordre.

Le Maréchal de Saxe dans le dernier épuisement étoit toujours à cheval, se promenant au pas au milieu du feu: il passa sous

le

le front de la colonne Anglise pour voir tout de ses yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y faisoit les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchoit envain d'ébranler cette colonne. Les Régimens se présentoient les uns après les autres, & la masse Anglaise faisant face de tous côtés, plaçant à propos son canon, & tirant toujours par division, nourrissoit ce feu roulant & continu, quand elle étoit attaquée; & après l'attaque, elle restoit immobile & ne tiroit plus. Le Maréchal vit un regiment Français qui combattoit alors, & dont les rangs entiers tomboient, sans que le corps s'ébranlât, il demanda quelle étoit cette troupe; on lui dit que c'étoit le régiment des Vaisseaux, que commandoit M. de Guerchi : *voilà qui est admirable*, s'écria-t-il. Trente-deux Officiers de ce régiment étoient

blessés,

blessés, un tiers des soldats tués; ou hors de combat. Celui de Hainault ne souffroit pas moins; il avoit pour Colonel le fils du Prince de Craon, Gouverneur de Toscane; le père servoit les ennemis, & les enfans servoient le Roi. Ce jeune homme d'une très-grande espérance fut tué à la tête de sa troupe; son Lieutenant-Colonel blessé à mort auprès de lui; dix-neuf Officiers de ce corps blessés dangereusement, deux cens soixante soldats couchés par terre.

Normandie avança, il eut autant d'Officiers & de Soldats hors de combat, que celui de Haynault: il étoit mené par son Lieutenant-Colonel M. de Solenci, dont le Roi loua la bravoure sur le champ de Bataille, & qu'il récompensa ensuite en le faisant Brigadier. Des bataillons Irlandais coururent au flanc de cette colonne.

lonne. Le Colonel Dillon tombe mort, cinquante-six Officiers furent blessés, & treize tués sur la place.

Le Maréchal de Saxe repasse par le front de la colonne qui s'étoit avancé trois cens pas au-delà de la redoute d'Eu & de Fontenoi. Il va voir si Fontenoi tenoit encore, on n'y avoit plus de boulets ; on ne répondoit à ceux des enemis qu'avec de la poudre.

M. du Brocard, Lieutenant-Général d'Artillerie & plusieurs Officiers d'Artillerie étoient tués; il pria alors le Duc d'Harcourt qu'il rencontra, d'aller conjurer le Roi de s'éloigner, & il envoya ordre au Comte de la Marck qui gardoit Antoin, d'en sortir avec le régiment de Piedmont : la bataille parut perdue sans ressource, on ramenoit de tous côtés les canons de campagne, on étoit près

près de fairepartir ceux du village de Fontenoi, quoique des boulets fussent arrivés : on faisoit déja passer des équipages. L'intention du Maréchal de Saxe étoit de faire un dernrer effort contre la colonne Anglaise. Cette masse énorme d'infanterie avoit été endommagée , quoique sa profondeur parût toujours égale : elle-même étoit étonnée de se trouver au milieu du champ de bataille des Français , sans avoir de Cavalerie : la colonne restoit immobile, & sembloit ne recevoir plus d'ordre ; mais elle gardoit une contenance fière , & sembloit être maîtresse du champ de bataille : si les Hollandais avoient passés entre les redoutes de Bettens, & étoient venus donner la main aux Anglais , il n'y avoit plus de ressources, plus de retraite même, ni pour l'armée , ni probablement pour le

Roi,

Roi, & son Fils. Le succès d'une derniere attaque étoit incertain. Le Maréchal de Saxe, qui voyoit la victoire, ou l'entiere défaite, dépendre de cette derniere attaque, songea à préparer une retraite sûre dans le temps qu'il faisoit ce qu'il pouvoit pour vaincre : il envoya ordre au Comte de la Marck d'évacuer Antoin, & de venir vers le pont de Calonne pour favoriser cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Cet ordre fut affligeant pour le Comte de la Marck, qui voyoit les Hollandais prêts d'entrer dans Antoin, si on l'abandonnoit, & de tourner contre l'armée du Roi son propre Canon. Le Maréchal envoya un second ordre par son Aide-de-Camp, M. Dailvorde : il fut signifié au Comte de Lorges, & on le rendit responsable de l'exécution : il fut forcé d'obéir ; on désesperoit alors

alors du ſuccès de la journée : les plus grands événemens dépendent des circonſtances les plus légères, d'une mépriſe, d'un coup inattendu.

Ceux qui étoient auprès du Roi devoient croire la Bataille perdue, ſçachant que l'on n'avoit plus de boulets daus Fontenoi; que la plûpart de ceux qui ſervoient l'Artillerie étoient tués, qu'on manquoit auſſi de boulets au poſte de M. de Chambonas, que le village d'Antoin alloit être évacué.

Ceux qui étoient auprès du Duc de Cumberland devoient avoir mauvaiſe opinion de cette journée, car ils ſe croyoient toujours expoſés au feu croiſé de Fontenoi, & de la redoute de Barri. Ils ne ſçavoient pas que l'on ne tiroit plus ſur eux qu'avec de la poudre : les Hollandois, qui ne pouvoient être inſtruits de

l'order

l'ordre d'évacuer Antoin, n'avançoient pas; la Cavalerie Anglaise qui auroit pû achever le désordre que la Colonne Anglaise avoit mis dans la Cavalerie de France, ne paroissoit point; elle n'auroit pû passer qu'auprès de Fontenoi ou de la redoute dont le feu paroissoit toujours égal. On demandera ici pourquoi le Duc de Cumberland n'avoit pas fait d'abord attaquer cette redoute, dont il auroit tourné le canon contre l'Armée de France, ce qui auroit assuré la victoire. C'étoit précisément ce qu'il avoit voulu faire. Il avoit dès huit heures du matin ordonné au Brigadier Ingolsby d'entrer dans les bois de Barri avec quatre Régimens pour s'emparer de ce poste. Le Brigadier avoit obéi; mais voyant de l'Artillerie pointée contre lui & quelques Bataillons couchés sur le ventre

qui l'attendoient, il alla demander du canon. Le Général Cambel lui en promit, mais ce Général fut blessé à mort dans le commencement même, d'un coup tiré de la redoute; le canon ne fut pas assez-tôt prêt. Ce fut alors que le Duc de Cumberland, ne craignant que de perdre du temps, avoit pris la résolution de passer avec son Infanterie, en affrontant le feu de la redoute, & cette entreprise qui devoit lui être funeste, lui avoit jusques-là réussi.

On tenoit un conseil assez tumultueux auprès du Roi; on le pressoit de la part du Général, & au nom de la France, de ne pas s'exposer davantage. Le Duc de Richelieu, Lieutenant Général, qui servoit en qualité d'Aide de Camp du Roi, arriva en ce moment; il venoit de reconnoître la Colonne & Fontenoi; il avoit

chargé

chargé avec le Régiment des Vaisseaux, avec les Gardes du Corps, il avoit fait avancer M. Bellet avec la Gendarmerie qu'il commandoit, & cette Gendarmerie avoit contenu la Colonne qui alors n'avançoit plus. Ayant ainsi couru & combattu de tous côtés sans être blessé, il se présente hors d'haleine, l'épée à la main & couvert de poussiere. *Eh bien, Resce*, lui dit le Maréchal de Noailles (c'étoit une plaisanterie entr'eux), *quelle nouvelle apportez-vous, & quel est votre avis? Ma nouvelle*, dit le Duc de Richelieu, *est que la Bataille est gagnée, si on le veut; & mon avis est qu'on fasse avancer dans l'instant quatre canons contre le front de la Colonne: pendant que cette Artillerie l'ébranlera, la Maison du Roi & les autres Troupes l'entoureront; il faut tomber sur elle comme sur*

des fourageurs , & je réponds sur ma tête du gain de la Bataille. Mais , lui dit-on , *Fontenoi ne tiens plus. J'en viens* , répliqua le Duc , *il tient encore ! Il faut voir* , répondit-on , *si Monsieur le Maréchal n'a point destiné ces canons à un autre usage. Il n'y en a point d'autre à en faire* , répliqua-t-il. Il étoit persuadé , & il persuada. Ce fut sur-tout le Roi qui se rendit le premier à cet avis important , & tout le monde se rangea à cette opinion. Il ordonna que dans le moment on cherchât quatre pieces de canon. Vingt personnes se détacherent pour y courir ; un Capitaine du Régiment de Touraine , nommé Issards , âgé de vingt-un an , apperçut quatre pieces de canons qu'on ramenoit ; il en donna avis, & le soir même il eût la croix de S. Louis.

Le Roi chargea le Duc de Péquigni,

quigni, qu'on appelle aujourd'hui le Duc de Chaulnes, d'aller faire pointer ces quatre pieces : on les destinoit à protéger la retraite. *Il n'y a point de retraite,* dit le Duc de Chaulnes, *le Roi ordonne que ces quatre canons servent à la victoire.* M. de Senneval, Lieutenant d'Artillerie, va les placer vis-à-vis de la Colonne. Le Duc de Richelieu court à bride abattue au nom du Roi faire marcher sa Maison : il annonce cette nouvelle à M. de Montesson qui la commandoit, & qui en fut transporté de joie ; il se mit à la tête. Le Prince de Soubise rassemble ses Gendarmes qu'il commande, le Duc de Chaulnes ses Chevaux-Légers ; tout se forme & marche. Les quatre Escadrons de la Gendarmerie, avançant à la droite de la Maison du Roi, les Grenadiers à Cheval à la tête, sous M. de

Grille

Grille leur Capitaine ; les Mousquetaires commandés par M. de Jumilhac se précipitent. Le Dauphin couroit déja l'épée à la main pour se mettre à la tête de la Maison, on l'arrêta ; on lui dit que sa vie étoit trop précieuse. *Ce n'est pas la mienne qui est précieuse*, dit-il, *c'est celle du Général le jour d'une Bataille.*

Dans ce moment important, le Comte d'Eu & le Duc de Biron à la droite, voyoient avec douleur les Troupes d'Antoin quitter leur poste : le Comte de la Marck qui les conduisoit obéissoit à regret, *je prends sur moi sa désobéissance*, lui dit le Duc de Biron, *je suis sûr que le Roi l'approuvera dans un instant où tout va changer de face ; je réponds que Monsieur le Maréchal de Saxe le trouvera bon.* Le Maréchal qui arrivoit dans cet endroit fut du sentiment du Duc de

de Biron. Le Général informé de la résolution du Roi, & de la bonne volonté des Troupes, n'eut pas de peine à se rendre. Il changea de sentiment, lorsqu'il en falloit changer. Il fit rentrer le Régiment de Piedmont dans Antoin; il se porta rapidement malgré sa foiblesse à la droite, à la gauche, vers la Brigade des Irlandais, recommandant à toutes les Troupes qu'il rencontroit en chemin de ne plus faire de fausses charges & d'agir de concert.

Tandis qu'il étoit à la Brigade Irlandaise avec M. de Lowendal & Mylord Clarck, le Duc de Biron, le Comte d'Estrées, le Marquis de Croisi, étoient ensemble à la droite, vis-à-vis le flanc gauche de la colonne sur un terrain un peu élevé; ils apperçurent les Irlandais & Normandie qui avançoient vers son flanc

flanc droit. *Voici le temps*, se disoient-ils les uns aux autres, *de marcher de notre côté, les Anglais sont perdus*, M. de Biron se met à la tête de son Régiment du Roi; Aubeterre, & Courten le suivent; tout ce qui se trouve s'avance sous le Comte d'Estrées. Cinq Escadrons de Penthiévre suivent M. de Croisi & ses enfans, des Escadrons de Filtzjames, de Noailles, de Chabrillant, de Brancas, de Brionne, accourent avec leurs Colonels; ils n'avoient reçu d'ordre de personne, & il sembloit qu'il y eût un concert parfait entre leurs mouvemens, & tout ce qu'avoit fait M. de Richelieu. Jamais le Roi ne fut mieux servi que dans ce moment. Ce fut le concert le plus prompt & le plus unanime. Mylord Clarck-Thomond marche avec les Irlandais, le Régiment de Normandie, les Gar-

des-

des-Françaises & un Bataillon Suisse s'avançant plus haut vers la redoute d'Eu. Ces Corps partent tous en même temps. Les Irlandais vers le front de la colonne commandés par Mylord Clarck, les Gardes plus haut, sous M. le Comte de Chabannes leur Lieutenant-Colonel. Un chemin creux les séparoit tous de la colonne Anglaise : ils le franchirent en tirant à bout portant, & coururent sur elle la bayonette au fusil. M. de Bonnafanse, alors premier Capitaine de Normandie, qui depuis sauta le premier dans le chemin couvert de Tournay, fut celui qui pénétra le premier de son Régiment dans la colonne : les Officiers des Gardes-Françaises y étoient déja : les Carabiniers, entre les Irlandais & la Maison du Roi, perçoient alors les premiers rangs ; on les voyoit courir, & se

ſe rallier au milieu de l'ennemi, quand la foule & l'impétuoſité les avoient écartés. Ils prirent malheureuſement, pour des Bataillons Anglais, les Irlandais qui ſont vétus à peu près de même; ils tomberent ſur eux avec furie. Les Irlandais leur crierent *vive France*, mais dans le tumulte on n'entendoit rien; Il y eut quelques Irlandais tués par mépriſe.

Les quatre canons que le Duc de Richelieu avoit demandés, & que le Duc de Chaulnes avoit fait pointer à cent pas de la colonne, avoient déja fait deux décharges qui éclairciſſoient les rangs & qui ébranloient la tête du corps Ennemi: toute la Maiſon du Roi s'avançoit vers le front de la colonne & la renverſoit: la Cavalerie la preſſoit par ſon flanc gauche; le Maréchal de Saxe avoit recommandé dans la Bataille que la Cavalerie touchât les

les Ennemis avec le poitrail des cheveaux; il fut bien obéi. M. le Comte d'Eſtrées, le jeune Prince de Brionne, tuerent eux-mêmes du monde dans les premiers rangs: les Officiers de la Chambre chargeoient pêle-mêle avec les Gardes & les Mouſquetaires. Tous les Pages y étoient l'épée à la main, & le Marquis de Treſſan, chef de Brigade des Gardes du Corps, dit au Roi après la Bataille, *Sire, vous nous avez envoyé des Pages que nous avons pris pour autant d'Officiers.*

Le Duc de Biron de ſon côté contenoit alors, avec ſon Régiment du Roi & la Brigade de Crillon, les troupes Hollandaiſes. Il avoit envoyé déja M. de Boiſſeuil, premier Page de la grande Ecurie, dire au Roi que tout alloit bien de ſon côté, & qu'il lui répondoit de tout. Le Marquis d'Harcourt, fils du Duc d'Har-

d'Harcourt, courut d'un autre côté annoncer au Roi de la part de son pere que l'ordre étoit rétabli de tous les côtés, & que la victoire étoit sûre.

Le Comte de Castelane arriva dans le moment, dépêché par le Maréchal de Saxe, & apprit au Roi que le champ de Bataille étoit regagné: en sept ou huit minutes, toute la colonne Anglaise fut dissipée, le Général Posombi, le frere du Comte d'Albermale, cinq Colonels, cinq Capitaines aux Gardes, un nombre prodigieux d'Officiers étoient renversés morts. Les Anglais repasserent le ravin entre Fontenoi & la redoute avec le plus grand désordre: le terrain que la colonne avoit occupé, & le ravin étoient comblés de morts & de blessés.

On est entré dans tout ce détail sur la Bataille de Fontenoi; son

son importance le méritoit. Cette action décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, & servit de contre poids à tous les événemens malheureux. La présence du Roi & de son Fils, le danger que ces deux Princes & la France coururent, augmentent encore l'intérêt qu'on prendra long-temps à cette journée.



ADDITION

A l'Hiſtoire de la Guerre de 1741.

AFFAIRE DE GENES, en 1746. & 1747.

LA guerre qui avoit commencé ſur le Danube, & preſque aux portes de Vienne, & qui d'abord avoit ſemblé ne devoir durer que peu de mois, étoit portée après ſix mois ſur les côtes méridionales de France; & dans le même temps que les Autrichiens & les Piémontois, maîtres de Gênes & de toute la côte, faiſoient leurs diſpoſitions pour entrer en Provence, la Brétagne étoit encore menacée par une flotte Anglaiſe.

Le

Le projet des ennemis, & ſurtout de l'Angleterre, étoit alors d'envahir la Provence, de ruiner le port de l'Orient, & avec lui la Compagnie des Indes, de ſe ſaiſir de Port-Louis, qui ſeroit tombé après l'Orient, de mettre la Bretagne à contribution, de faire ſoulever les Calviniſtes vers la Rochelle, comme vers le Languedoc & le Dauphiné, & tout cela pendant qu'ils prenoient des meſures pour attaquer tous les établiſſemens de la France en Aſie & en Amérique, qu'ils comptoient s'emparer de Naples, après avoir mis Gênes ſous le joug.

Ces vaſtes eſpérances n'étoient pas ſans fondement; car alors les Autrichiens étoient maîtres en Italie; & environ ce temps-là les Anglais n'eurent preſque plus d'ennemis ſur les mers: les ſeules campagnes du Roi & du

 Maréchal

Maréchal de Saxe balançoient tout. Mais le Roi d'Angleterre comptoit bien-tôt pouvoir faire de la Hollande une Puissance guerriere, un lui faisant accepter son gendre pour Stathouder; & enfin on sollicitoit déja & on marchandoit le secours d'une armée entière de Russes, pour arrêter les progrès du Roi en Flandre.

Dans ces conjonctures la Bretagne n'étoit pas plus en défense que la Provence. Un vieil Officier qui commandoit au Port-Louis manda à la Cour: *J'ai apperçu*, dit-il, *le 28 Septembre une flotte qui se multiplie à l'infini; mais je résisterai aisément à cette nation Anglicane.* Le deux Octobre il manda: *Ils sont descendus à Polduc avec trois cens cinquante barques plates & cinquante-cinq vaisseaux de guerre. Si on avoit des fusils, on les battroit;*

troit ; mais les payſans n'ont que des fourches.

On voit par ces lettres à quoi on étoit expoſé, malgré la confiance avec laquelle un vieux Commandant s'exprimoit. En effet, le Général Sinclair, qui commandoit environ ſept mille hommes de troupes de débarquement, prit terre ſans oppoſition à l'entrée de la petite riviere de Poulduc : il s'avança à Plémur, & campa ſur une hauteur qui dominoit ſur l'Orient & ſur le Port-Louis. Il ſe paſſa ſix jours avant qu'il canonnât la ville. Si les Anglais perdirent ce temps, les Français ne l'employerent pas mieux, puiſque ceux qui commandoient dans la ville, & qui pouvoient ſe défendre longtemps, ayant de l'artillerie & douze mille hommes des Milices de Bretagne, capitulerent le premier jour de l'attaque ; ſur

i. une

une déclaration du Général Sinclair, qui, ſelon l'uſage établi, ſignifioit qu'il mettroit tout à feu & à ſang ſi on réſiſtoit.

Rien ne ſçauroit ſurpaſſer, à ce qu'on prétend, les fautes que l'on fit dans cette occaſion, ſi ce n'eſt la conduite du Général Sinclair. Jamais on ne vit combien la deſtinée d'une grande entrepriſe & celle d'une province, dépendent d'un moment, d'un mauvais avis, d'une terreur panique, d'une mépriſe. Les tambours des Miliciens peu inſtruits, battirent le matin la générale. Sinclair demanda à des gens du pays pourquoi on battoit la générale, après la capitulation. On lui répondit qu'on lui avoit tendu un piége en capitulant, & qu'on alloit fondre ſur lui avec douze mille hommes. Pendant cet entretien le vent changeoit, & l'Amiral Leſtoc en avertit par un

un signal : le Général Sinclair craignant d'être attaqué, & de ne pouvoir se rembarquer, quitta son poste précipitamment, & retourna à Plémur en désordre.

Ceux qui avoient fait la capitulation sortirent cependant de la ville, pour se soumettre au Général Anglais. Ils ne purent revenir de leur surprise, quand ils ne trouverent personne dans le camp. Les Anglais se rembarquerent aussi mal-à-propos, qu'on étoit venu leur porter les clefs. Honteux de leur mauvaise conduite, ils descendirent dans la petite isle de Quiberon ; ce qui étoit une entreprise aussi mal imaginée, que celle du port de l'Orient avoit été mal exécutée : cette isle presque déserte ne les conduisoit à rien. Enfin tout ce grand armement ne produisit que des méprises & du ridicule, dans une guerre où tout le reste n'étoit

toit que trop sérieux & trop terrible.

Il se faisoit alors dans Gênes une revolution plus importante & plus inouie que celle qui venoit d'étourner la Bretagne.

Les Autrichiens usoient avec rigueur du droit de la victoire: les Genois ayant épuisé leurs ressources, & donné tout l'argent de leur banque de Saint-George, pour payer seize millons, demanderent grace pour les huit autres: mais on leur signifia le trente Novembre 1746. de la part de l'Impératrice-Reine, que non-seulement il les falloit donner, mais qu'il falloit payer encore autant pour l'entretien de neuf regimens répandus dans le Faubourg de St-Pierre des Arènes, de Bisagno, & dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres, le désespoit

poir saisit tous les habitans ; leur malheur étoit au comble ; leur commerce ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuisée, toutes les terres ravagées, les belles maisons de campagne, qui embellissoient les dehors de Gênes pillées, les habitans traités en esclaves par les soldats : ils n'avoient plus à perdre que la vie, & il n'y avoit point de Genois, qui ne parût enfin résolu à la sacrifier plutôt que de souffrir plus long-temps un traitement si honteux & si rude.

Gênes captive comptoit encore parmi ses disgraces la perte du Royaume de Corse, si long-temps soulevé contre elle, & dont les mécontens seroient, sans doute, appuyés pour jamais par ses vainqueurs. La Corse, qui se disoit opprimée par Gênes, comme Gênes par les Autrichiens, jouissoit dans ce cahos de révolu-
tions

tions de l'infortune de ses maîtres. Ce surcroit d'afflictions n'étoit que pour le Sénat : en perdant la Corse, il ne perdoit qu'un fantôme d'autorité, mais le reste des Genois étoit en proye aux afflictions réelles qu'entraîne la misere. Quelques Sénateurs fomentoient sourdement, & avec habileté, les résolutions desespérées, que les habitans sembloient disposés à prendre. Ils avoient besoin d'user de la plus grande circonspection ; car il étoit vraisemblable qu'un soulevement téméraire, & mal soutenu, ne produiroit que la destruction du Sénat & de la Ville. Les Emissaires des Sénateurs, se contentoient de dire aux plus accrédités du peuple, *Jusqu'à quand attendrez-vous que les Autrichiens viennent vous égorger entre les bras de vos femmes & de vos enfans, pour vous arracher*

le

le peu de nourriture qui vous reste ? Leurs troupes sont dispersées hors de l'enceinte de vos murs : il n'y a dans la Ville que ceux qui veillent à la garde des Ports ; vous êtes ici plus de quarante mille hommes capables d'un coup de main : ne vaut-il pas mieux mourir, que d'être les spectateurs des ruines de votre Patrie ? Mille discours pareils animoient le peuple ; mais il n'osoient encore remuer, & personne n'osoit arborer l'Etendart de la Liberté.

Les Autrichiens tiroient de l'Arsenal de Gênes des Canons & des Mortiers, pour l'expédition de Provence, & ils faisoient servir les habitans à ce travail. Le peuple murmuroit, mais il obéissoit. Un Capitaine Autrichien ayant rudement frappé un habitant, qui ne s'empressoit pas assez, ce moment fut un signal auquel le peuple s'assembla, s'émeut

meut & s'arma, en un moment, de tout ce qu'il put trouver, pierres, bâtons, épées, fusils, instrumens de toute espèce. Le peuple qui n'avoit pas eu seulement la pensée de défendre sa Ville, quand les ennemis en étoient encore éloignés, la défendit quand les Autrichiens en étoient les maîtres.

Le Marquis de Botta, qui étoit à St-Pierre des Arènes, crut que cette émeute du peuple se ralentiroit d'elle-même, & que la crainte reprendroit bientôt la place de cette fureur passagère. Le lendemain il se contenta de renforcer les Gardes des Portes, & d'envoyer quelques détachemens dans les ruës: le peuple attroupé en plus grand nombre que la veille, courut au Palais du Doge demander les armes qui sont dans ce Palais. Le Doge ne répondit rien:

rien : les Domestiques indiquerent un autre magasin ; on y court, on l'enfonce, on s'arme ; une centaine d'Officiers se distribuent dans la populace, on se barricade dans les ruës ; & l'ordre qu'on tâche de mettre, autant qu'on le peut, dans ce boulversement subit & furieux, n'en rallentit point l'ardeur.

Il semble que dans cette journée, & dans les suivantes, la consternation, qui avoit si longtemps altéré l'esprit des Genois, eût passé dans les Allemans. Le Marquis de Botta, qui étoit dans St-Piere des Arènes, avec quelques regimens, ne tenta pas de combattre le peuple avec ses troupes régulieres ; il laissa les soulevés se rendre maîtres de la porte de St Thomas & de la porte St Michel. Le Sénat, qui ne sçavoit encore si le peuple soutiendroit ce qu'il avoit si bien

commencé, envoya une Députation au Général Autrichien dans St Pierre des Arènes. Le Marquis de Botta négocia, alors qu'il falloit combattre. Il dit aux Sénateurs, qu'ils armassent les troupes Genoises, qu'il avoit laissé désarmées dans la Ville, & qu'ils se joignissent aux Autrichiens pour tomber sur les rebelles au signal qu'il feroit. Quelques Sénateurs, dévoués à l'ennemi, promirent d'exécuter ce qu'il ordonnoit : mais on ne devoit pas s'attendre que le Sénat de Gênes se joignît aux oppresseurs de la Patrie, pour achever sa perte.

Les Allemans comptant sur les intelligences qu'ils avoient dans la ville, s'avancerent à la porte de Bisagno, par le Fauxbourg qui porte ce nom : mais ils y furent reçus par des Salves de Canon & de Mousqueterie. Le

peuple

Peuple de Gênes composoit une armée. On battoit la caisse dans la ville au nom du Peuple, & on ordonnoit sous peine de la vie à tous les citoyens de sortir en armes hors de leurs maisons, & de se ranger sous les Drapeaux de leurs quartiers. Les Allemans furent attaqués, à la fois, dans le Faubourg de Bisagno & dans celui de St Pierre des Arènes. Le Tocsin sonnoit, en même temps, dans tous les Villages des Vallées : les Païsans s'assemblerent au nombre de vingt mille. Un Prince Doria, à la tête du Peuple, attaqua le Marquis de Botta dans St Pierre des Arènes ; le Général & ses neuf régimens s'enfuirent de tous côtés. Ils laisserent quatre mille prisonniers, & près de mille morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages, & se retirerent en désordre au poste de la Boccheta, poursuivis sans

cesse par des Païsans, & forcés enfin d'abandonner ce poste, & de fuir jusqu'à Gavi. C'est ainsi que les Autrichiens perdirent Gênes, pour avoir trop méprisé & accablé le Peuple, & pour avoir eu la simplicité de croire que le Sénat se joindroit à eux contre les habitans qui défendoient ce même Sénat. L'Europe vit avec surprise qu'un Peuple foible, nourri loin des armes; & que ni son enceinte de rochers, ni les Rois de France, d'Espagne, de Naples n'avoient pû sauver du joug des Autrichiens, l'eût brisé sans secours & eût chassé ses vainqueurs.

Il y eut dans ce tumulte beaucoup de brigandages; le Peuple pilla plusieurs maisons appartenantes aux Sénateurs soupçonnés de favoriser les Autrichiens; mais ce qui fut plus étonnant dans cette révolution, c'est que ce

même Peuple, qui avoit quatre mille de ses vainqueurs dans ses prisons, & qui avoit chassé le reste, ne tourna point ses forces contre ses maîtres : ils avoient des chefs ; mais ils étoient indiqués par le Sénat ; & parmi eux il ne s'en trouva pas d'assez considérables pour usurper long-tems l'autorité. Le Peuple choisit trente-six citoyens pour le gouverner ; mais il y ajouta quatre Sénateurs, Grimaldi, Scaglia, Lomelini, Fornari ; & ces quatre Nobles rendoient compte au Sénat, qui paroissoit ne se plus mêler du gouvernement ; mais il gouvernoit en effet ; il faisoit désavouer à Vienne la révolution qu'il fomentoit à Gênes, & dont il redoutoit la plus terrible vengeance. Son Ministre dans cette Cour déclara que la Noblesse Génoise n'avoit aucune part à ce changement qu'on appelloit révolte.

volte. Le Conseil de Vienne agissant encore en maître, & croyant être bientôt en état de reprendre Gênes, lui signifia que le Sénat eût à faire payer incessamment les huit millions restans de la somme à laquelle on l'avoit condamné, à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes, à rendre tous les prisonniers, à faire justice des séditieux. Ces loix qu'un maître irrité auroit pû donner à des sujets rebelles & impuissans, ne firent qu'affermir les Gênois dans la résolution de se défendre, & dans l'espérance de repousser de leur territoire ceux qu'ils avoient chassés de la capitale. Quatre mille Autrichiens dans les prisons de Gênes étoient encore des ôtages qui les rassuroient.

C'est d'ordinaire dans ces tems de calamité & de désespoir que l'esprit de patriotisme & la grandeur

deur de courage semblent se déployer avec plus de force ; soit que ces vertus brillent davantage dans la désolation commune, soit qu'en effet l'amour de la patrie opprimée ranime la vigueur de l'ame, & éléve l'homme au-dessus de lui-même. On en vit un grand exemple dans Augustin Adorno. Ce brave républicain commandoit avant la révolution de Gênes dans la ville de Savone, qui est du territoire de la République. Il étoit assiégé par le Roi de Sardaigne : le Sénat qui s'étoit rendu, lui ordonna de se rendre. Il répondit qu'il ne reconnoissoit d'ordres que d'un Sénat libre, & tint assez longtems pour qu'on pût venir à son secours ; mais ces secours ne purent venir : le Peuple de Gênes victorieux dans ses foyers, n'étoit point assez agguerri pour aller combattre en raze-campagne;

gne;

gne; & la France obligée de défendre la Provence, ne pouvoit rien alors dans les Alpes; ainsi la valeur d'Augustin Adorno ne
16. Décembre. servit qu'à le faire prisonnier de guerre, dans le tems même que Gênes venoit d'être délivrée; mais elle lui mérita les louanges de sa patrie & celles du Roi de Sardaigne auquel il se rendit.

Cette révolution de Gênes fut favorable pour la Provence. Les Autrichiens, qui occupoient déja le tiers de ce pays, ne recevoient plus de vivres & de munitions par la voie de Gênes, comme dans les commencemens: cependant ils s'étoient avancés jusqu'à la riviere d'Argens, dans le dessein de tomber sur Toulon & sur Marseille, à la faveur des flottes Anglaises.

26. Décembre. Ils prirent d'abord les Isles de Sainte Marguerite & de Saint Honnorat

Honorat, où il n'y avoit que des Invalides pour garnison.

C'étoit dans ces Isles qu'on gardoit plusieurs prisonniers d'Etat : ils espéroient que les Anglois leur procureroient leur liberté ; mais le Commandant capitula si vîte, qu'on lui permit d'emmener ses prisonniers avec les autres effets du Roi & sa petite garnison. Il est étrange que plusieurs Journaux publics ayent rapporté que ce Commandant étoit le Marquis de Dreux, Lieutenant Général & Grand Maître des cérémonies. La méprise vient de ce que le Marquis de Dreux est Seigneur de ces Isles. Le Commandant étoit un vieil Officier, qui fut mis au Conseil de guerre, & condamné à la prison, pour s'être rendu avec tant de précipitation.

Après la prise de ces Isles, les ennemis commencerent le siége

 d'Antibes.

d'Antibes. Il n'étoit pas aisé d'arrêter les progrès d'une armée qui avoit soixante & onze bataillons, huit mille hommes de troupes irrégulieres, & huit mille chevaux. Le Maréchal de Bellisle fut chargé de cette entreprise.

Il ne fut d'abord que le témoin de l'état déplorable, & du découragement où étoit la province & les troupes : il ne put empêcher ni le passage du Var, ni protéger le pays dont les Autrichiens s'emparoient : ils attendoient trente bataillons & seize escadrons, du canon, des vivres, des munitions. Les côtes n'étoient défendues que par des Miliciens effrayés. Les troupes sans discipline s'arrachoient le foin & la paille, les mulets des vivres mouroient faute de nourriture : les ennemis avoient tout rançonné & tout dévasté du Var à la riviere d'Argens & de la Durance.

Leurs Généraux avoient abandonné Vence & Grasse au pillage pendant six heures, parce que ces villes n'avoient point payé assez tôt leurs contributions.

L'Infant Dom Philippe & le Duc de Modène étoient dans la ville d'Aix en Provence, où ils attendoient les efforts que feroient la France & l'Espagne pour sortir de cette situation cruelle. Les ressources étoient encore éloignées, les dangers & les besoins pressoient : le Maréchal de Bellisle commença par emprunter en son nom cinquante mille écus, pour subvenir aux plus pressans besoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'Intendant & de Munitionnaire. Ensuite, à mesure que les secours venoient, il prenoit des postes, où il arrêtoit les Autrichiens. D'un côté il couvrit Castellane sur le Verdon, lorsque les Au-

trichiens alloient s'en rendre maîtres ; de l'autre il couvroit Draguignan & Brignoles.

Enfin au commencement de Janvier 1747. se trouvant fort de 60 Bataillons & de 22 Escadrons, & secondé du Marquis de la Mina, qui lui fournit quatre à cinq mille Espagnols, il se trouva en état d'attaquer l'ennemi. Le Comte de Bronon qui commandoit les Autrichiens, & le Marquis Dormea qui étoit à la tête du corps des Piémontois, étoient beaucoup plus forts que lui ; mais ils éprouvoient plus de difficultés pour les subsistances que le Marechal n'en avoit d'abord essuyées. C'est là un point essentiel, & ce qui rend la plûpart des invasions

7. Janvier 1747. infructueuses. Leur premiere déroute commença par un poste auprès de Castellane, dont un Capitaine de Lyonois, nommé Dausienet, les chassa l'épée à la

main,

main. Ils tenoient, depuis Senez jusqu'à S. Tropes, l'espace de quarante lieues. Un corps considérable fut battu & chassé de Castellane par le Comte de Maulévrier & par le Marquis de Taubin Espagnol. On chassa un autre corps, auquel on fit repasser la riviere d'Argens. Le Maréchal de Bellisle, par son esprit de conciliation, engageoit les troupes Espagnoles à le seconder par-tout. Le Marquis de Lamina entra dans toutes ses vûes, & ce parfait concert ne servit pas peu au succès : les Ennemis furent poursuivis de poste en poste & toujours avec perte. Enfin le Maréchal de Bellisle leur fit repasser le Var, & mit la Provence en sûreté. Le 21. Janvier 1747.

Il ne restoit guères au Roi de France d'entreprise difficile à exécuter, que celle de secourir Gênes. Il fut occupé durant tou- Le 24. Janvier.

te cette guerre à protéger des Alliés ; d'abord l'Empereur Charles VII, ensuite le Prince d'Espagne Dom Philippe, puis le Prétendant à la Couronne d'Angleterre, & enfin les Genois ; & dans tout le cours de la guerre, il arriva que les succès faisoient naître des dangers.

Le Maréchal de Bellisle venoit de chasser de la Provence les Autrichiens & les Piémontois : mais il étoit fort à craindre que ces mêmes Ennemis, assez forts pour garder les passages des Alpes, ne le fussent assez pour retomber sur Gênes, & ensuite sur Naples. Gênes délivrée dans son enceinte étoit toujours bloquée par mer & par terre. Le Comte de Schullembourg remplaçant le Marquis de Botta menaçoit continuellement la premiere enceinte. L'Amiral Medeley empêchoit autant qu'il le pouvoit, que les

secours

ſecours n'entraſſent dans le Port. Le Roi de France ne ceſſa de leur en envoyer. D'abord le Maréchal de Belliſle leur fit tenir vint mille Louis d'or par huit Officiers, qui eurent chacun une partie de cette ſomme. Il leur donna à tous l'ordre de jetter l'argent dans la mer, en cas qu'ils ne puſſent échapper heureuſement. Les huit Officiers arriverent avec l'argent, des proviſions, des Soldats, & ſur-tout avec de grandes promeſſes. Les Genois encouragés réſiſterent à toutes les attaques des Autrichiens, auſſi-bien qu'aux propoſitions de la Cour de Vienne; car cette Cour avoit encore la confiance de négocier avec ceux qu'un traitement ſi dur & une révolution ſi belle sembloient devoir rendre irréconciliables; elle leur demandoit de l'argent qu'ils n'avoient pas, & le Roi

de France leur en donna.

C'étoit peu d'avoir forcé les Autrichiens & les Piémontois à repasser le Var ; il falloit le passer après eux, les pousser hors des montagnes, rentrer dans l'Italie ; mais sur-tout secourir promptement Gênes. On ne pouvoit y porter des secours que par mer ; & il falloit les dérober à la Flotte Anglaise, qui croisoit sans cesse sur ces côtes. Il n'y avoit alors à Toulon que huit Vaisseaux désarmés, trois Frégates & deux Barques ; on n'avoit pû armer que six Galères, faute de Chiourne & de Matelots : cependant les Autrichiens, aidés des Piémontois, ménaçoient Gênes de rentrer dans ses murs. Le Comte de Schullembourg, neveu du Général de Vénise, avoit par le moyen de cette République renforcé son armée de Soldats Albanois : ce sont les anciens

tiens Epirotes, qui paſſent encore pour être auſſi bons guerriers que leurs ancêtres. Il avoit repaſſé la Boccheta : il reſſerroit Gênes d'aſſez près ; la campagne à droite & à gauche étoit livrée à la fureur des troupes irrégulieres, au ſaccagement & à la dévaſtation. Gênes étoit conſternée, & cette conſternation même y produiſoit des intelligences avec ſes oppreſſeurs ; & pour comble de malheur, il y avoit une grande diviſion entre le Sénat & le Peuple. La ville avoit des vivres, mais il n'y avoit plus d'argent ; & il falloit dépenſer dix-huit mille florins par jour pour entretenir les Milices qui combattoient dans la campagne, ou qui gardoient la ville. La République n'avoit, ni aucunes troupes régulieres aguerries, ni aucun Officier expérimenté : aucun ſecours n'y pouvoit arriver que par mer, &

encore

encore au hasard d'être pris par la Flotte Anglaise, comme ceux qu'on avoit envoyés au Prince Edouard. On attendoit ces secours de la France & de l'Espagne ; s'ils tardoient, tout étoit perdu.

Le Roi de France avoit déjà fait tenir au Sénat un million. Les Galères & de Toulon & de Marseille partent chargées d'environ six mille hommes. On relâche en Corse & à Monaco, à cause d'une tempête, & sur-tout à cause de la Flotte Anglaise. Un patron étranger d'une barque de ce convoi, prend ce temps pour faire une trahison. Il avertit l'Amiral Anglais, qui vint tomber sur ce secours ; mais on ne perdit que six bâtimens, qui portoient environ mille Soldats. Enfin le premier secours entra dans Gênes au nombre d'environ quatre mille cinq cent Fran-

çais, qui firent renaître l'eſpérance.

Bientôt après le Duc de Boufflers arrive & vient commander les troupes qui défendent Gênes, & dont le nombre augmente de jour en jour : il fallut que ce Général paſſât auſſi dans une Barque, & trompât la Flotte de l'Amiral Medley. Si les Anglais avoient eu autant de ſoin, & autant d'art que de grandeur dans leur entrepriſe, ils auroient eu des Barques armées, qui auroient faits ce que leurs Vaiſſeaux ne pouvoient faire, & qui auroient rendu les ſecours bien difficiles. Des détachemens Français, Eſpagnols & Suiſſes arrivoient à Gênes, les uns après les autres, des côtes de France; des proviſions venoient des côtes d'Italie, & les Anglais n'étoient que ſpectateurs. Dernier Avril.

Le Duc de Boufflers ſe trouvoit

voit ainsi à la tête d'environ huit mille hommes de troupes régulieres, dans une ville bloquée, qui s'attendoit à être bientôt assiégée. Il y avoit peu d'ordre, peu de provisions, point de poudre : les Chefs du peuple étoient peu soumis au Sénat. Les Autrichiens y conservoient toujours quelques intelligences. Le Duc de Boufflers eut d'abord autant d'embarras avec ceux qu'il venoit défendre, qu'avec ceux qu'il venoit combattre. Il mit l'ordre par-tout : des provisions de toute espèce aborderent en sûreté, moyennant une retribution qu'on donnoit en secret à des Capitaines des Vaisseaux Anglais, tant l'intérêt particulier sert toujours à faire ou procurer les malheurs publics.

Des Autrichiens avoient quelques Moines dans leur parti : on leur opposa les mêmes armes avec

avec plus de forces : on engagea les Confeſſeurs à refuſer l'abſolution à quiconque balançoit entre la Patrie & les ennemis. Un Hermite ſe mit à la tête des Milices qu'il encourageoit par ſon entouſiaſme, en leur parlant, & par ſon exemple en combattant, il fut tué dans un de ces petits combats qui ſe donnoient tous les jours, & mourut en exhortant les Gênois à ſe défendre. Les Dames Genoiſes engagerent leurs pierreries pour ſubvenir aux frais des ouvrages nécęſſaires.

Mais le plus puiſſant de ces encouragemens fut la valeur des troupes Françaiſes, que le Duc de Boufflers employoit ſouvent à attaquer les ennemis dans leurs poſtes au-delà de la double enceinte de Gênes. Il y en avoit pluſieurs autres dont la poſſeſſion eût mis l'ennemi à portée de faire aiſément le ſiége. Un entr'autres

entr'autres sur la côte de Rivarola, dont les Autrichiens & les Pié-
21. Mai 1747. montais s'emparerent assez près de la montagne des deux frères, & dont il fallut les chasser. Cette action conduite avec autant de sagesse que de vigueur, ranima toutes les espérances. Le Comte de Lanion, s'y distingua de même que le Chevalier de Chauvelin,
13. Juin. qui fut blessé dans ce combat. On y perdit le Colonel la Faye, fils du Capitaine aux Gardes très-connu dans Paris; ce jeune Officier avoit hérité de son père un extrême courage avec une grande application aux sciences, & il tenoit de son oncle un talent de réussir dans ce que la littérature a de plus agréable. Je connoissois tout son mérite & je ne puis trop regretter sa perte.

On réussit presque dans tous ces petits combats dont le détail attiroit alors l'attention, & qui

se

se perdent ensuite parmi des événemens innombrables ; mais ce qui sauva Gênes, & ce qui déconcerta toutes les mesures des Autrichiens en Italie, ce fut le progrès que faisoit le Maréchal de Bellisle : il avoit fait lever le siége d'Antibes ; il avoit fait reprendre par son frère les isles de Sainte Marguerite, à la vûe de la flotte Anglaise : il étoit maître de Nice, de Villefranche, de Vintimille : le Roi de Sardaigne étoit obligé de rappeller ses troupes pour défendre ses états : les Autrichiens, forcés de faire face aux armées Françaises, ne pouvoient assiéger Gênes dans les formes, en le laissant avancer : la Cour de Vienne ordonna enfin qu'on levât le blocus.

Le Duc de Boufflers ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire. Il mourut de la petite verole, le jour même que les en-

nemis

nemis se retiroient. Il étoit fils du Maréchal de Boufflers, Général très-estimé sous Louis XIV. homme vertueux, bon citoyen : le fils avoit les qualités de son père.

FIN.

